

## NOTICES

### HISTORIQUES ET DESCRIPTIVES

Pl. I à VI. — Blois. — Hôtel d'Alluye, rue Saint-Honoré, n° 8.

L'hôtel que se fit bâtir, avant 1508, à peu de distance du château royal de Blois, Florimond Robertet, trésorier des finances du roi Louis XII, créé baron d'Alluye en 1510, est une des demeures certainement les plus typiques de cette alliance qui se produisit dans l'art français des premières années du xvi<sup>e</sup> siècle entre les procédés de construction traditionnels et les modes italiennes dont le succès grandit chaque jour depuis les expéditions d'Italie et l'arrivée en France d'ateliers italiens.

Robertet était mieux placé que quiconque pour suivre la mode et même pour la diriger. Il avait accompagné le roi en Italie. Il vivait dans son entourage, à côté d'artistes comme Fra Giocondo et Dominique de Cortone, dit le Boccador. Une tradition, d'ailleurs discutée et qui ne concorde pas avec les dates aujourd'hui connues de la construction, veut qu'il ait demandé à l'un d'eux les plans du château qu'il se fit élever aux environs de Blois, à Bury. Il est certain toutefois qu'il y plaça cette fameuse statue en bronze de Michel-Ange représentant un David, qui est aujourd'hui perdue. En ce qui concerne son hôtel de Blois, c'est seulement par hypothèse qu'on a pu penser à l'intervention d'un artiste italien dans sa construction. Mais cette hypothèse est extrêmement tentante, quand on examine le style de certaines parties de l'édifice et le caractère très nettement italien de nombreux morceaux de sa décoration. D'ailleurs, il est d'autres parties qui sont très évidemment conçues selon les données les plus traditionnelles et il est de toute nécessité, sinon d'attribuer l'édification de l'hôtel, comme on l'a pensé, à deux architectes ayant chacun leur domaine propre, du moins, de supposer, soit un maître d'œuvres général qui aurait été français, mais qui aurait suivi les conseils ou la direction des artistes en vogue, ainsi que la collaboration de décorateurs ultramontains, soit un italien déjà suffisamment acclimaté et rompu aux façons de faire des maçons locaux pour les employer couramment à côté de ses propres inspirations.

L'hôtel, du reste, s'il fut commencé aux premières années du xvi<sup>e</sup> siècle, reçut, sans doute, au cours de ce siècle, des compléments et des embellissements notables. La cheminée de la grande salle du rez-de-chaussée paraît appartenir plutôt à l'époque de François I<sup>er</sup> qu'à celle de Louis XII et, parmi les fragments conservés dans la cour, nous en relevons un qui appartient, dit-on, à une partie démolie et porte, apparente, la date de 1573. Ce sont, d'ailleurs, plutôt les annexes postérieures qui ont disparu et nous avons sans doute,



FIG. 1. — BLOIS: HÔTEL D'ALLUYE  
Galerie du 1<sup>er</sup> étage

encore l'essentiel du logis primitif avec le bâtiment en façade sur la rue à gauche la porte cochère, doublé sur la cour par la galerie, le pavillon carré qui le flanque d'un côté et contient l'escalier et l'aile en retour de l'autre côté qui contient la chapelle.

L'hôtel sortit, au début du xvii<sup>e</sup> siècle, des mains de la famille de Robertet. Il appartenait, en 1789, à M. Louet de Terouenne dont le gendre, M. de Rosay, le fit, en 1812, gravement mutiler. Après être passé encore par les mains de plusieurs propriétaires plus ou moins respectueux, l'hôtel fut acquis, il y a une quarantaine d'années, par la Société d'Assurances Mutuelles de Loir-et-Cher. Une première restauration eut lieu sous la direction de Duban, par les soins de M. Martin Monestier, qui remit en état la grande salle du rez-de-chaussée et la cheminée qu'elle contient, restauration un peu tapageuse dans sa polychromie, analogue à celle des intérieurs et des cheminées du château qui fut conduite vers le même temps par Duban lui-même et qui a le tort de ne plus permettre de se rendre compte de la quantité relative des parties anciennes rajeunies et des parties neuves.

Depuis, une restauration totale et radicale de l'hôtel a été entreprise en 1890 sous la direction de M. Lafargue, architecte à Blois, et a affecté surtout la façade extérieure qui a été presque entièrement refaite, et pour une bonne partie composée, et l'aile de la chapelle dont l'extrémité est aussi entièrement neuve. Des bâtiments modernes dans un style approchant de celui de l'hôtel ont été accolés aussi à la droite de la porte cochère en façade sur la rue.

Telle qu'elle se présente aujourd'hui, la façade de briques et de pierres rappelle exactement les parties Louis XII du château de Blois. L'encadrement de la porte cochère à peu près seul échappe aux formules gothiques et annonce ce que l'on va trouver couramment sur les façades de la cour, aux portes de l'escalier notamment: les ordonnances de pilastres couronnés d'entablements réguliers.

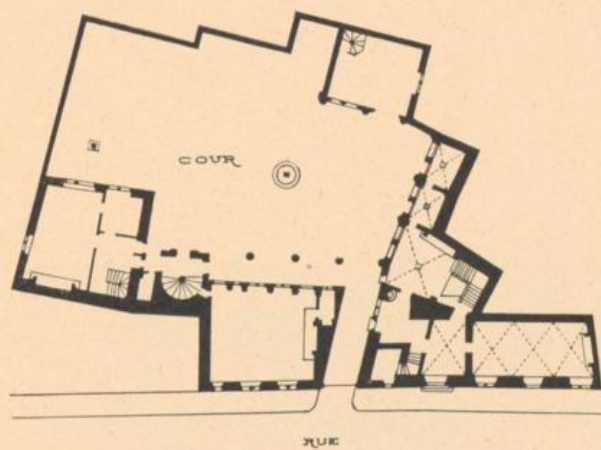


FIG. 2. — BLOIS: HÔTEL D'ALLUYE  
Plan du rez-de-chaussée

Les parties les plus remarquables de l'édifice et les mieux conservées sont certainement le pavillon de l'escalier et la galerie ouverte sur la cour qui dessert les appartements. Le grand escalier à vis contenu dans une construction carrée largement éclairée de fenêtres à meneaux au profil gothique est une œuvre tout à fait française et son couronnement surtout (voir pl. V) est d'une structure qui rappelle absolument ce que nous avons rencontré dans les beaux escaliers gothiques de Saumur et d'Angers (voir tome I, pl. XXXI et XXXV). La galerie, au contraire, sans être le résultat d'une idée absolument neuve dans notre pays (on pourrait

la rapprocher de celle de l'hôtel de Jacques Cœur ou du Logis Barrault) est cependant d'un type très particulier. Il faut noter d'abord son usage de dégagement ajouré des appartements (ce qui n'est pas le cas dans les exemples précédents) l'absence de voûtes, la superposition à peu près unique, jusqu'ici, de la galerie du premier étage à celle du rez-de-chaussée, qui fait comme une véritable ordonnance de portiques, comme une *loggia* à l'italienne très caractérisée. La forme enfin des piliers trapus et des arcs surbaissés, sans être copiée sur aucun modèle déterminé, présente un caractère classique assez accusé: le style gothique n'y est plus pour presque rien, si la copie du style gréco-romain n'y est pas encore manifeste. C'est une œuvre essentiellement composite et personnelle. On y sent même quelque avance sur ce qui se construisait au château de Blois vers la même époque. Les piliers de la galerie du rez-de-chaussée sur la cour, dans l'aile Louis XII, sont alternativement décorés d'emblèmes héraldiques à la gothique et de pilastres à arabesques tels qu'on en voit aussi dans un hôtel particulier de Blois, l'hôtel Sardini (voir fig. VII, p. V). Ici, la tradition veut que les colonnes de la galerie aient été jadis des colonnes de marbre et que celles-ci aient été enlevées lors des démolitions de 1812. En dehors même de cette question de matière, la proportion et le dessin de la galerie sont tout à fait différents.

Il est à noter, par exemple, que nous avons dans cette galerie et dans les portes qu'elle commande des modèles d'éléments architectoniques analogues à ceux qu'emploient les constructeurs florentins du xv<sup>e</sup> siècle, beaucoup plus sobres et plus purs que la moyenne des morceaux de ce genre dans les constructions françaises de l'époque. La délicatesse de certains rinceaux et de certains chapiteaux dénote aussi une souplesse d'exécution qui est très rare en France. Pour en finir avec l'ornementation nettement italienne, la série des médaillons d'empereurs en terre cuite (trois seulement ont été refaits) encadrés dans des couronnes de feuillage et de fruits d'un style assez large, n'est certainement pas de

la main d'un imagier français. C'est le type de la pacotille importée toute faite ou confiée aux ateliers nouveaux, habiles mais généralement assez médiocres qui s'étaient installés ici et là.

A la suite de la série des Césars, on remarque une tête barbue coiffée d'un bonnet qu'on a donnée parfois pour un portrait du cardinal d'Amboise. C'est tout simplement un Aristote dont le modèle classique a été fréquemment représenté par les décorateurs de la Renaissance italienne.

On retrouve les mêmes proportions et les mêmes éléments décoratifs dans l'aile de la chapelle; mais celle-ci comporte des voûtes qui seraient intéressantes à noter si elles n'avaient été si fort restaurées, ainsi que l'édicule qui termine cette aile avec son fenestrage et sa lucarne qui sont presque entièrement modernes.

Quant à la cheminée de la grande salle du rez-de-chaussée (celle du premier étage est toute moderne), elle a subi aussi, nous l'avons noté, de notables restaurations. Elle est intéressante, néanmoins, comme type du luxe décoratif de ces intérieurs privés qui rivalisaient volontiers avec le faste royal, et comme exemple de la délicatesse d'ornementation la plus exquise à laquelle aient pu atteindre ces ateliers d'ornemanistes franco-italiens du début du XVI<sup>e</sup> siècle; enfin, on y remarque des spécimens d'inscriptions en diverses langues, italienne, latine, grecque même, indices des fantaisies où se complaisait l'esprit tout imbu de pédagogie humanistique du maître du logis.

BIBLIOGRAPHIE: H. de la Vallière: *Une visite à l'hôtel d'Alluye*. Blois, Lecesne, 1878, 8°. — La Saussaye: *Blois et ses environs*. 1<sup>re</sup> édition, 1855. Nouv. édition, 1873, p. 92 (fig.). — *L'hôtel d'Alluye, à Blois. Restauration par M. Lafargue, architecte. Gravures et plans dans L'Architecture*, 1904, p. 109. — Bournon: *Blois et Chambord (Coll. des Villes d'art célèbres)* 1908, p. 91. — Paul Vitry: *L'Architecture de la Renaissance*, dans *l'Histoire de l'Art*, d'André Michel, T. IV, 2<sup>e</sup> partie, p. 507 (fig.).

Pl. VII. — Blois. — Hôtel de Denis Dupont, 2, rue Saint-Honoré.

Dans le voisinage immédiat de l'hôtel de Robertet se voient encore les restes d'un autre hôtel qui, s'il ne fut pas aussi considérable, semble avoir été bâti et décoré avec un soin au moins égal, c'est celui qui appartient au célèbre jurisconsulte blésois du XVI<sup>e</sup> siècle, Denis Dupont, *vir bonus et doctissimus, blesensis advocacionis decus*, rival de Cujas et de Dumoulin, qui participa en 1522 à la rédaction des coutumes locales.

Les bâtiments sur la rue que l'on aperçoit sur notre planche I n'ont plus aucun caractère; mais une allée, au n° 2 de la rue, débouche encore dans une courette étroite en passant à travers un escalier qui se développe dans une belle tourelle ronde à demi-saillante sur cette petite cour. A la suite de cette tourelle un bâtiment perpendiculaire à la rue qui, jadis, formait sans doute aile sur le corps principal, présente encore une travée de trois fenêtres superposées au dessin régulier et flanquées de pilastres cannelés analogues à ceux de l'hôtel d'Alluye. La finesse de l'ornementation est égale, notamment dans certains médaillons d'empereurs ciselés dans une pierre assez dure au-dessus de la porte de l'escalier. Ailleurs, dans des caissons dont s'orne la façade de la tourelle d'escalier et dans la boiserie de la porte qui est restée intacte, paraissent un bélier portant au cou un écu chargé d'une croix et un paon faisant la roue et environné de serpents, animaux héraldiques ou emblèmes des propriétaires de la maison, Denis Dupont et Marie Barbe, sa femme, dont les devises *Virtus sine fortuna manca* et *Chaufettes dardent désir* paraissent aussi çà et là.

Enfin, à la partie haute de la tourelle et des deux bâtiments à l'angle desquels elle s'élevait se dégagent un peu plus à cette hauteur, une corniche saillante et très ornée, se développe avec des rais-de-cœur, des entrelacs, et une série de coquilles séparés par de petits culs-de-lampe, le tout rappelant de très près l'ornementation de l'aile François I<sup>er</sup> du château de Blois. C'est vers 1520-1525, en effet, que nous placerions volontiers l'exécution de ce morceau.

De nombreuses demeures témoignent encore à Blois de ces imitations des motifs de la Renaissance franco-italienne utilisés si brillamment dans la construction du château. L'hôtel désigné sous le nom d'"*Hôtel de Guise*" (rue Chemonton, n° 18) présente une belle série de médaillons d'empereurs romains en pierre, l'*hôtel de la Chancellerie* (1, rue Neuve) et l'*hôtel Belot* (10, rue des Papegaults), de jolies portes flanquées de pilastres à arabesques, l'*hôtel Sardini* (7, rue du Puits Châtel), un portique avec des pilastres analogues à ceux du château: l'*hôtel de Jassaud* (6, rue Fontaine des Élus), un délicat et original motif de sculpture au-dessus d'une entrée d'escalier.

BIBLIOGRAPHIE: La Saussaye: *Blois et ses environs*, éd. 1873, p. 101. — Bournon: *Blois et Chambord*, p. 94.

## Pl. VIII. — Amboise. — Hôtel de Ville. — Ancien hôtel de Pierre Morin.

L'édifice qui abrite aujourd'hui l'Hôtel de Ville d'Amboise fut construit pour son usage particulier, au temps où la cour résidait à Amboise, par Pierre Morin qui fut trésorier de France et maire de Tours et qui mourut en 1505. Mais l'hôtel n'était peut-être pas achevé à cette date, puisque la veuve de Pierre Morin, Françoise Prévot semble y avoir encore fait travailler. Il appartient dans la suite à François Tissart écuyer, seigneur de Villetissart, puis à un certain Chasteigner, de la succession duquel le duc de Choiseul l'acheta vers 1764. Il fut confisqué à la Révolution avec les biens du duc de Penthièvre, successeur de Choiseul. Il avait servi dès cette époque de maison de justice, de Chambre des Comptes et de prison. Il continua à être occupé administrativement. La ville d'Amboise l'acheta en 1826. On y logea en 1848 les troupes qui gardaient Abd-el-Kader prisonnier au château. Enfin la municipalité s'y installa avec la justice de paix

en 1875. L'édifice, classé comme monument historique, subit une importante restauration, terminée en 1893, par les soins de M. de la Rocque, grâce au concours de la Ville et du service des Monuments historiques ainsi qu'à l'initiative de M. Guinot maire d'Amboise dont le monument s'élève aujourd'hui à côté.

L'ensemble du bâtiment, largement dégagé à l'heure actuelle, n'était peut-être pas aussi complètement isolé à l'origine. Il n'était pas cependant encasté non plus entre des constructions équivalentes et prenait jour de divers côtés (voir le plan) soit sur des courettes, soit sur des ruelles. C'était un véritable hôtel indépendant. Le plan en est assez particulier et dénote de la part du constructeur une ingéniosité nouvelle. Il comporte toujours essentiellement une grande salle à chaque étage largement éclairée sur la Loire par deux fenêtres à meneaux. Chacune de ces grandes pièces est complétée par un réduit placé dans une tourelle d'angle formant

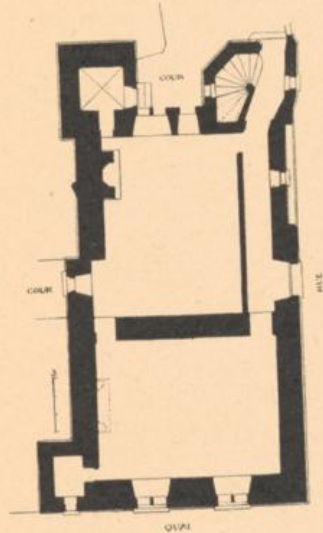


FIG. 3  
AMBOISE : HÔTEL DE VILLE  
Plan du rez-de-chaussée

encorbellement. Mais en arrière, deux autres pièces secondaires d'importance inégale, avec chacune leur cheminée, se succèdent sans se commander le long d'un corridor, éclairé lui aussi sur la façade latérale, qui mène à l'escalier à vis situé tout à fait en arrière sur la cour. Il y a là une disposition de plan tout à fait remarquable, d'autant que, si les cloisonnements sont neufs aujourd'hui, la distribution est indiquée dès 1881 par les relevés primitifs de M. de la Rocque et, d'autre part, la disposition des cheminées et des baies en confirme l'ancienneté.

La décoration intérieure a été entièrement refaite, les cheminées ornées de décors complètement imaginés; l'une d'elles même dans la grande salle du premier étage a été complètement déplacée. A l'extérieur, fenêtres et lucarnes ont été en grande partie refaites. Des photographies anciennes nous donnent cependant pour les lucarnes la forme un peu écrasée de ces tympanes semi-circulaires ornés de motifs flamboyants. Il n'y a guère que dans la décoration de la tourelle, dans sa corniche ornée de rais-de-cœur, dans celle qui simule des denticules, dans le bandeau inférieur enfin orné de palmettes renversées (en grande partie refait) qu'apparaît le style franco-italien.

BIBLIOGRAPHIE : Abbé Chevalier : *Promenades pittoresques en Touraine*, (1869) p. 256. — L. Boileau : *Le Château d'Amboise et ses environs* p. XIII. — L.-A. Bossebœuf : *Amboise. Le Château, la ville et le canton*, 1897, p. 391-395 (Figures et plan).

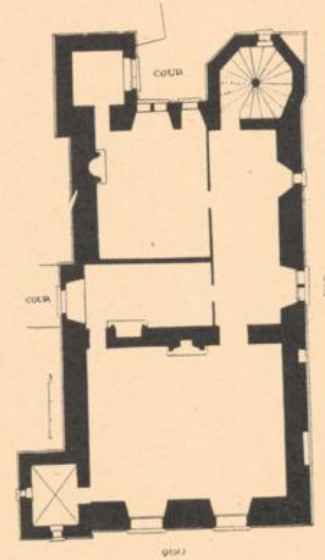


FIG. 4  
AMBOISE : HÔTEL DE VILLE  
Plan du 1<sup>er</sup> étage

## Pl. IX. — Tours. — Hôtel dit de Jean Galland, place Foire-le-Roi.

Cet hôtel qui s'élève sur la partie Nord-Est de la place Foire-le-Roi, en face du groupe de maisons en bois que nous avons reproduites dans notre premier volume (pl. LXXXIII) passe assez communément, mais sans aucune preuve, pour avoir appartenu à Jean Galland l'orfèvre de Louis XI et de Charles VIII. Quoi qu'il en soit, la construction actuelle date en majeure partie du premier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle. Le grand portail qui s'ouvre sur la place a été ajouté sous Louis XIII et contient un assez beau morceau de sculpture

sur bois de cette époque. Le corps principal de l'hôtel fut assez profondément remanié au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans sa partie centrale et l'escalier refait à cette date. La rampe en fer forgé porte la date de 1701 et les initiales M. C. P., qui sont sans doute celles des possesseurs de ce moment, auteurs de cette transformation.

Le corps principal s'appuie, en arrière, sur des constructions dont quelques parties sont anciennes (XV<sup>e</sup> siècle) et qui le séparent de la ruelle des Jacobins (il semble y avoir eu là un autre hôtel mitoyen qui fût peut-être à un moment uni au premier). Il se compose d'un bâtiment rectangulaire couvert d'un comble aigu, qui présente sur la place l'un de ses pignons. Mais ce bâtiment est complété, et c'est là la disposition la plus originale, au moins la plus nouvelle, de cette demeure, par deux pavillons accolés à droite et à gauche, formant comme deux ailes encadrant une petite cour d'honneur, ainsi que nous en trouverons tant par la suite à mesure que l'architecture civile du XVI<sup>e</sup> siècle ira se développant.

Cette cour, surélevée de deux marches, s'ouvre sur un jardin sur lequel se présente en somme la véritable façade de l'hôtel. Chacun des pavillons presque carrés contient, à chaque étage, une pièce de dimension moyenne qui complète très heureusement l'habitation. Dans celui de droite une tourelle accolée sur l'angle, de façon du reste assez peu adroite donnait au premier et au second étage un réduit qui ajoutait beaucoup d'agrément à cette pièce. De jolies lucarnes à coquilles, d'un type courant vers 1530, ornent le comble. Les fenêtres sont encadrées de pilastres réguliers assez sobres.

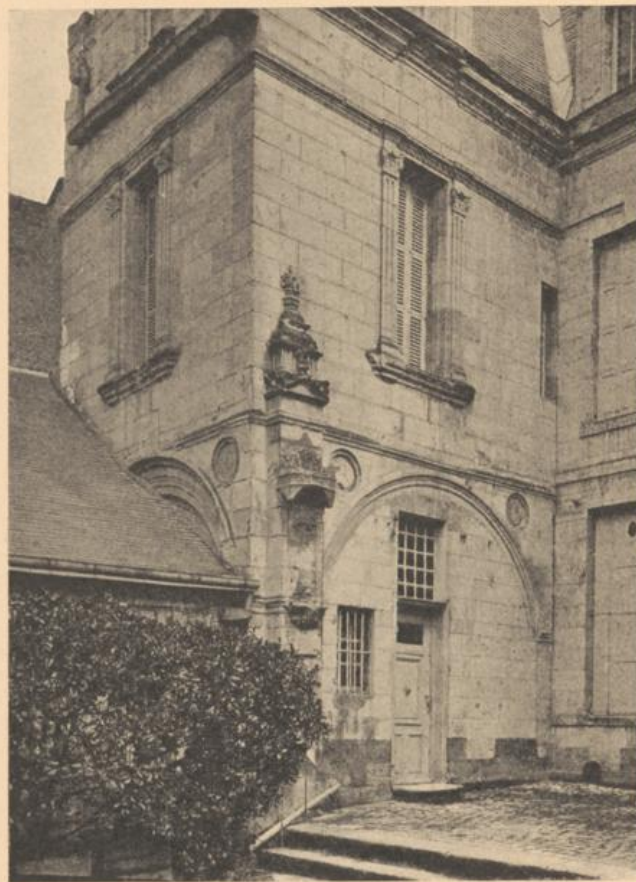


FIG. 5. — TOURS : HÔTEL DIT DE JEAN GALLAND  
Aile gauche

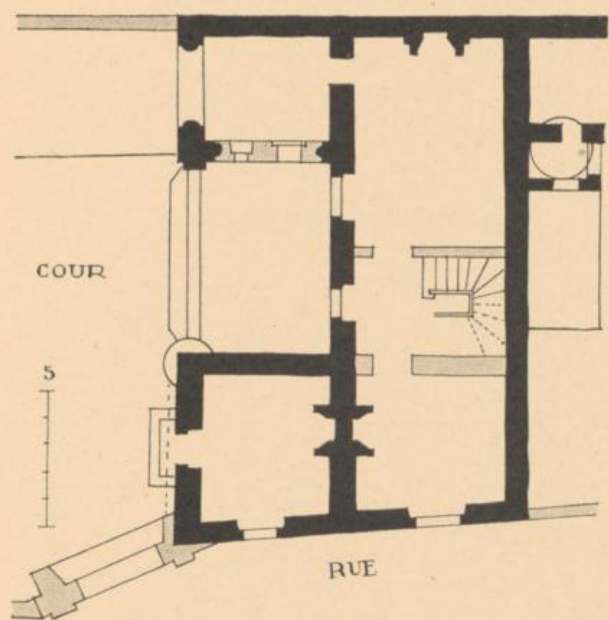


FIG. 6. — TOURS : HÔTEL DIT DE JEAN GALLAND  
Plan du rez-de-chaussée

Le pavillon de gauche comporte au rez-de-chaussée une arcade aujourd'hui murée qui certainement était jadis ouverte et qui est encadrée entre deux contreforts à pinacles et décorée de deux médaillons en marbre d'un très bon style qui font penser aux meilleures pièces de cette série italienne dont les plus connus sont ceux de Gaillon œuvres de Guido Mazzoni et ceux de Grenoble signés de Lorenzo da Mugiano. L'un d'eux, vague effigie d'empereur, porte l'inscription : *GALBA IMP. CAESAR AUG. T. R. P.*, l'autre, bien plus curieux et plus rare, donne un profil de Cicéron avec l'inscription *M. TVLLIVS, C. P. P. R.*

Il est assez difficile en l'état actuel de dire ce qu'était l'escalier primitif, mais l'absence de toute vis dans les angles et les pavillons permet de supposer qu'il y avait déjà à la place où se trouve aujourd'hui l'escalier du XVIII<sup>e</sup> siècle, un escalier à paliers ou à rampes droites analogue à celui d'Azay-le-Rideau par exemple qui est à peu près contemporain.

BIBLIOGRAPHIE : Ch. de Grandmaison : *Tours archéologique*, 1879, p. 225. — Paul Vitry : *Tours et les Châteaux de Touraine*, 1905, p. 84-85 fig.

Nous devons le plan ci-contre à l'amicale obligeance de M. Hardion, architecte des Monuments Historiques.

## Pl. X. — Tours. — Hôtel de Beaune.

La maison, ou plutôt l'ensemble de maisons, qu'occupa à Tours le célèbre financier Jacques de Beaune Semblançay était certainement l'une des demeures les plus importantes de la cité tourangelle et même de la France d'alors. L'ensemble en a malheureusement été fort endommagé par l'établissement des Jésuites qui s'y

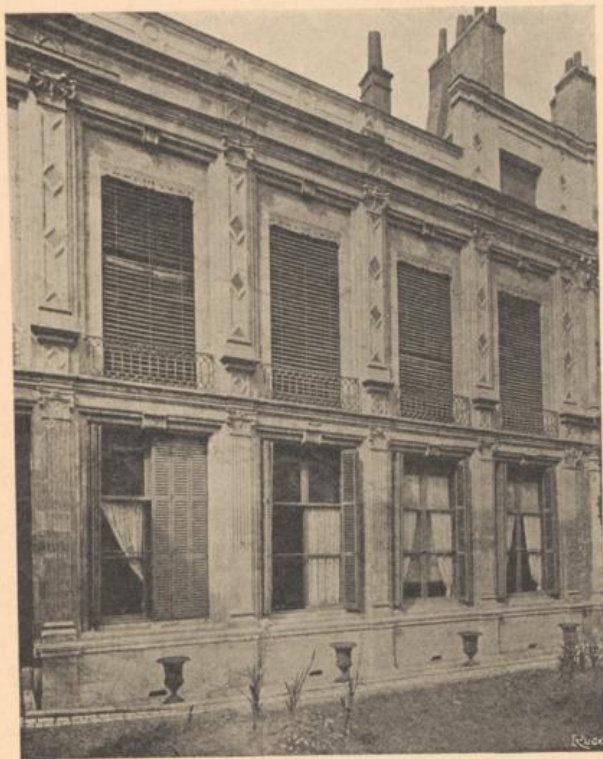


FIG. 7. — TOURS: HÔTEL DE BEAUNE  
Façade du bâtiment de 1518

installèrent au xvii<sup>e</sup> siècle, puis par le percement de la rue Royale au xviii<sup>e</sup> siècle qui en supprima les plus belles façades, enfin par des installations malencontreuses qui furent faites au cours du xix<sup>e</sup> siècle dans les restes des bâtiments conservés et même dans ceux qui avaient été restaurés en 1869 et qui sont très difficilement visibles aujourd'hui.

L'hôtel patrimonial de Jacques de Beaune s'élevait à l'angle de la Grande-Rue (aujourd'hui rue Colbert) et de la rue Traversaine dont la rue Royale suivit à peu près le parcours. Il en reste quelques fragments du début du xvi<sup>e</sup> siècle encastés dans des constructions du xviii<sup>e</sup> au n<sup>o</sup> 1 de la rue Colbert. De ce côté Jacques de Beaune, en 1517, reçut de sa protectrice Louise de Savoie un ancien hôtel du xv<sup>e</sup> siècle qui avait appartenu à Jean de Dunois et qu'il réunit au sien par des constructions nouvelles. L'hôtel de Dunois se voit encore au 15 de la rue Colbert, bien que très défiguré. L'aile intermédiaire, datée de 1518 (voir la fig. 7), présente encore au revers de la maison de M. Vincent, notaire, des ordonnances de pilastres très sobres et très réguliers d'un caractère classique déjà très accusé; plus d'arabesques, les losanges et les cannelures font leur apparition; dans les chapiteaux, se montrent les sirènes et les satyres aux pieds de chèvre. L'ensemble du reste du bâtiment, si certains détails y sont encore

d'un joli caractère, a été fortement gratté et restauré.

Mais beaucoup plus important et heureusement mieux conservé est le bâtiment que Jacques de Beaune fit construire à la suite de l'hôtel de son père entre la rue Traversaine et la rue Neuve, aujourd'hui Jules Favre, en façade sur des jardins qui s'étendaient jusqu'aux bâtiments dont nous venons de parler. Deux actes mis au jour par M. Spont dans sa thèse sur le financier nous ont révélé l'auteur et la date de ce bâtiment et de l'aile qui lui fait suite comme le montre le plan ci-contre. C'est en 1507-1508 que Jacques de Beaune le commanda à *Guillaume Besnouard*, maître des œuvres de maçonnerie de la ville de Tours, en deux contrats dont l'un concerne le pavillon principal, l'autre la « garde-robe et chapelle avec une galerie au dessous » qui est précisément la partie que reproduit notre planche X.

Lorsque les Jésuites s'installèrent dans l'hôtel en 1632, ils construisirent à la suite de cette jolie galerie leur lourde chapelle: celle-ci devint église paroissiale après la Révolution, tandis que le bâtiment de Guillaume Besnouard servait de presbytère. Lorsque l'église qui avait pris le nom de Saint-François fut abandonnée pour Saint-Julien restauré, le pavillon de Jacques de Beaune faillit être abandonné et détruit. Il fut sauvé cependant à ce moment et restauré en 1869 par l'architecte Contremine. Mais les façades qui regardaient la rue avaient été noyées dans les constructions de la rue Royale. On en retrouve encore quelques traces en pénétrant dans les allées et arrière-boutiques des magasins de cette rue, vers le n<sup>o</sup> 26. Il est extrêmement fâcheux que l'occupant de la partie principale ait pu installer au milieu de la cour un hangar énorme qui s'appuie sur le corps principal et masque à un mètre à peine la jolie façade de la galerie.

Le corps principal sur lequel celle-ci s'appuie présente deux fenêtres à meneaux et un grand toit décoré de souches de cheminées et de lucarnes. Les lucarnes, flanquées de pilastres à l'italienne, qui dataient du règne

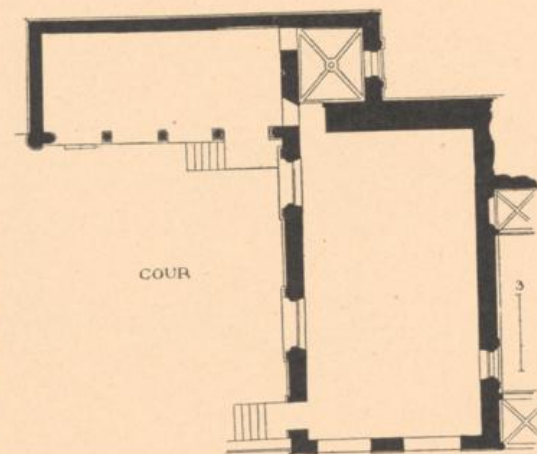


FIG. 8. — TOURS: HÔTEL DE BEAUNE  
Bâtiment principal et aile de 1508  
Plan du rez-de-chaussée

de Louis XII, avaient été par manière de flatterie surmontées plus tard des salamandres de François I<sup>er</sup>. Elles ont reçu des restaurations assez sensibles tout en conservant leur forme générale.

L'aile de la chapelle est d'un style beaucoup plus avancé et plus intéressant qui dénote chez ce Guillaume Besnouard, assez peu connu par ailleurs, une véritable personnalité distincte de celle de ses compatriotes, les François par exemple, qui travaillaient vers le même temps. Les colonnettes qui supportent l'entablement de la galerie du rez-de-chaussée sont surmontées de chapiteaux ioniques relativement très purs. On voit, au-dessus, des médaillons d'empereurs romains de très bon style et une frise ingénieuse mais sobre composée d'une cordelière et d'ailes d'oiseaux symboliques, par allusion à la protectrice de Jacques de Beaune, Louise de Savoie, dont les armes se devaient lire dans les blasons effacés. Au premier étage les fenêtres ont encore des meneaux rappelant la mode gothique; mais le dessin en est assagi et régularisé. Elles sont séparées par des pilastres presque nus à chapiteaux composites. L'ensemble marque une grande recherche de sobriété et de proportion logique en même temps que d'élégance et de charme.

BIBLIOGRAPHIE : Abbé Chevalier : *Promenades pittoresques : en Touraine*, 1869, p. 126 (avec une gravure que nous reproduisons ci-contre donnant l'aspect de la cour avant la construction du hangar). — Ch. de Grandmaison : *Notice sur l'hôtel de Beaune Semblançay*, Bull. Soc. archéologique de Touraine I (1868-70) p. 179-186 et *Tours archéologique*, p. 224-225. — Spont : *Jacques de Beaune Semblançay*, p. 106. — P. Vitry : *Tours et les châteaux de Touraine*, 1905, p. 85-88.

Le plan que nous reproduisons a été exécuté d'après les relevés de M. H. Nodet appartenant aux archives de la Commission des Monuments historiques.

Pl. XI. — Tours. — Ancien hôtel de Thomas Bohier (?). Cheminée.

Les constructions, aujourd'hui en bordure de la rue Royale, qu'occupe l'hôtel de la Boule d'Or n'étaient pas très éloignées de l'hôtel de Thomas Bohier, le grand financier qui construisit Chenonceaux; mais rien ne prouve rigoureusement qu'elles en aient fait partie. Malheureusement celui-ci a été complètement transformé au XVIII<sup>e</sup> siècle; il a subsisté au contraire dans le corps de logis qu'a effleuré la grande entreprise de voirie du XVIII<sup>e</sup> siècle qui a créé la rue Royale, une cheminée qui est un des rares spécimens conservés à Tours du luxe des décorations intérieures à l'époque de la Renaissance. Longtemps dissimulée sous des cloisons factices, elle a été remise au jour et restaurée il y a une quarantaine d'années. Peinte et dorée abondamment à ce moment, elle a été dans les dernières années remise à l'état de pierre naturelle. Il est bien probable que quelques retouches, une fois ou l'autre, y ont pu être faites ici ou là. Le masque central n'est pas de très bon aloi et la statuette paraît moderne. Mais rinceaux et pilastres sont d'une très belle qualité et tout à fait dans le sentiment de ce qu'exécutaient vers le même temps les maîtres décorateurs tourangeaux tels que les François.

BIBLIOGRAPHIE : Ch. de Grandmaison : *Tours archéologique*, p. 230. — Paul Vitry : *Tours et les châteaux de Touraine*, p. 89, fig.

Pl. XII. — Tours. — Maison, 27 rue du Cygne.

On sait très peu de chose sur l'important ensemble de constructions du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle dont nous donnons le plan ci-contre et qui se développe autour d'une vaste cour communiquant par un long porche voûté avec la rue du Cygne. C'est à tort qu'on l'a considéré comme une dépendance de l'hôtel de la Bourdaisière,

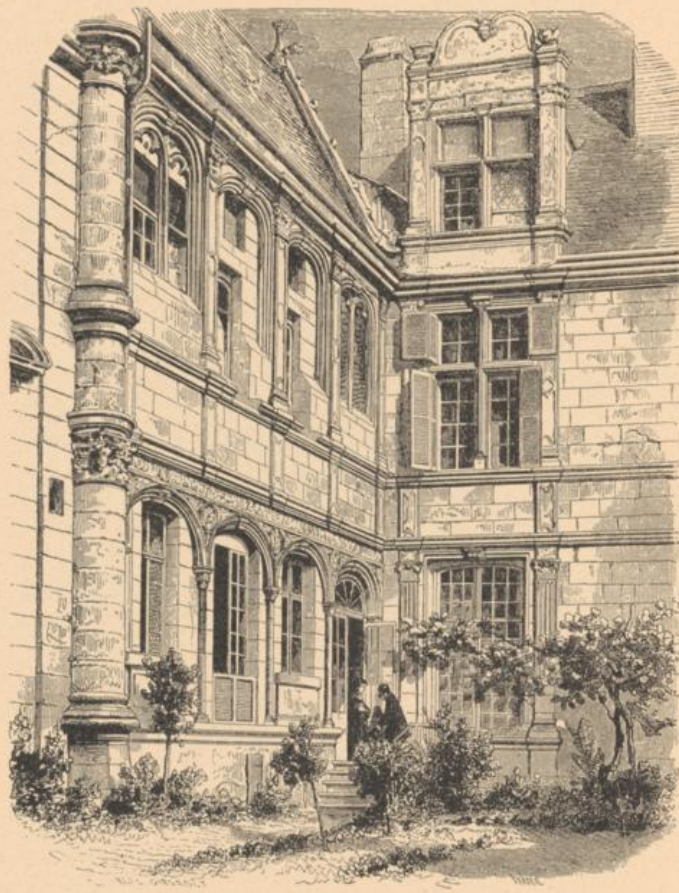


FIG. 9. — TOURS : HÔTEL DE BEAUNE  
Bâtiments de 1508, d'après un dessin de Karl Girardet (vers 1860)

résidence des gouverneurs de Touraine, situé à quelque distance au Nord. Il appartenait au xvii<sup>e</sup> siècle à Jacque Gatien de Naudonière, trésorier des gardes du corps du roi, dont les héritiers le louèrent en 1622 aux Ursulines. Plus tard sous l'épiscopat de Mgr Rosset de Fleury (1774-1781) il fut occupé par le petit séminaire.

Le corps de logis principal qui date du xv<sup>e</sup> siècle comprend deux grandes salles contiguës avec un escalier à vis en saillie. On ajouta, au xvi<sup>e</sup> siècle, une galerie qui longeait le mur mitoyen à gauche dans la cour et joignait les deux corps de logis. Cette galerie devait comprendre au rez-de-chaussée une série d'arcades ajourées en plein cintre reposant sur de gros piliers, aujourd'hui murées; au premier étage, une galerie large de deux mètres à peine formait passage.

La décoration extérieure, complétée récemment par des masques en plâtre fantaisistes, est d'une grande sobriété qui marque le progrès vers le classicisme; on remarquera en particulier les petites cariatides en termes qui supportent les pilastres du premier étage et les applications d'ardoises en losanges ou en carrés analogues à celles qui se voient à Chambord. L'exécution ne peut guère en être antérieure à 1530 ou 1540.

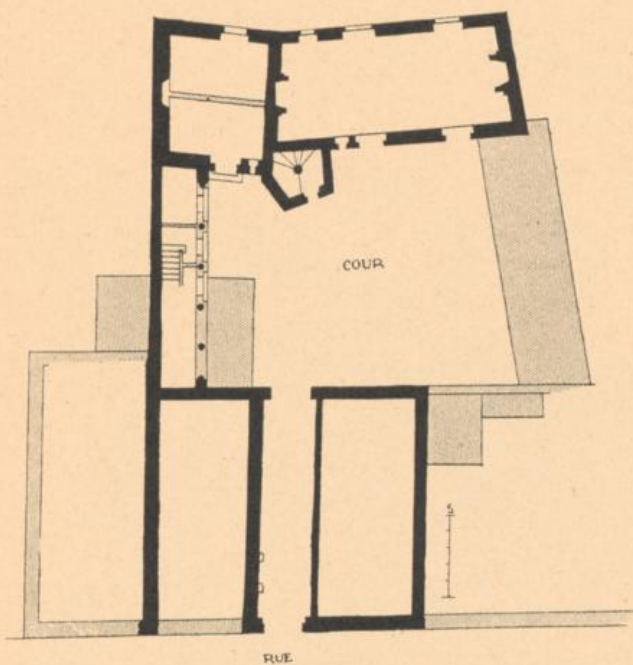


FIG. 10. — TOURS : MAISON, 27, RUE DU CYGNE  
Plan du rez-de-chaussée

BIBLIOGRAPHIE : Ch. de Grandmaison : *Tours archéologique* 1879, p. 279. — Paul Vitry : *Tours et les châteaux de Touraine* 1805, p. 90-91, fig. — G. de Clérambault : *Tours qui s'en va* 1912, pl. XX.

Nous devons encore le plan ci-contre à M. Hardion.

Pl. XIII. — Loches. — Maison du Centaure, 14, rue du Château.

La petite rue tortueuse qui monte de la porte Picoys où se trouve l'Hôtel de Ville de Loches vers l'entrée du château fort, à travers le vieux quartier massé sur la pente de la ville haute, rencontre vers son milieu ce pittoresque groupe de deux maisons Renaissance; la première à droite nous offre une façade tout au moins datant du milieu du xvi<sup>e</sup> siècle que nous retrouverons dans un autre volume. La seconde qui se présente à peu près dans le même sens, légèrement désaxée seulement de façon à épouser la courbe de la rue, avance comme en échelon sur la première et s'en sépare du reste par un couloir étroit formant cul-de-sac sur lequel s'ouvre sa porte principale, celle qui dessert immédiatement l'escalier à vis placé en façade sur le pignon avec ses quatre petites fenêtres carrées superposées. Le linteau de cette porte est décoré de deux médaillons avec bustes saillants d'homme et de femme, en costume de l'époque de François I<sup>er</sup>. Toute cette partie malheureusement est difficilement visible à cause de l'étroitesse du passage.

L'autre travée au contraire, qui occupe la gauche du pignon, se présente dans l'axe de la rue. Le rez-de-chaussée en est modernisé, une grande fenêtre s'ouvre au premier étage qui a perdu son meneau vertical, mais dont le meneau horizontal supporte un haut relief qui semble un peu postérieur à l'ensemble et qui a, paraît-il, été rapporté là venant d'une cheminée intérieure. On y prétendait jadis reconnaître la figure de François I<sup>er</sup>. C'est une composition mythologique assez fantaisiste et quelque peu caricaturale qui représente l'enlèvement de Déjanire par le Centaure Nessus en présence d'Hercule. Au-dessus s'inscrivent dans le pignon deux jolies niches flanquées de colonnettes et couronnées de dais compliqués. Elles sont malheureusement vides. L'angle du bâtiment est cantonné d'une sorte de contrefort formé de deux colonnes engagées et superposées au fût lisse, au chapiteau composite orné de têtes ou de volutes. Des pilastres de même proportion et de même style se voient au pignon et sur la façade. L'ensemble dénote une date voisine de 1540.

Cette maison qui doit être soigneusement distinguée de la voisine (n<sup>os</sup> 10 et 12) n'a pas d'histoire connue. M. l'abbé Bossebœuf a supposé, d'après des armoiries lisibles sur le linteau de la porte et où se voit un aigle éployé, qu'elle aurait appartenu à un certain Chicot de son vrai nom Antoine de la Roche d'Anglerais, « premier porte-manteau du roi » dont les armes sont décrites comme présentant ce même aigle.

BIBLIOGRAPHIE : Abbé Chevalier : *Guide pittoresque du voyageur en Touraine*, p. 321. — L. A. Bossebœuf : *Loches. Monuments et souvenirs*, p. 7.



## Pl. XIV et XV. — Montoire. — Maison sur la Grande Place.

Cette jolie maison qui sert aujourd'hui de presbytère et qui a jadis appartenu au bon peintre paysagiste Busson, originaire de Montoire et qui revint y mourir, se compose d'un corps de logis en façade sur la place, avec une aile perpendiculaire en retour sur la cour. Dans l'angle se loge une tourelle d'escalier à pans, avec dans sa poivrière, une jolie petite lucarne à fronton triangulaire.

La porte du bas de la vis est ornée d'une décoration délicate et élégante. Elle est flanquée de deux pilastres à balustres saillants et couronnée par une série de candélabres reliés par des volutes dont l'ensemble aboutit à donner une silhouette analogue à celle des gâbles flamboyants. Dans le tympan, un cartouche orné de rubans porte un faisceau de trois épis. L'absence d'armoiries dénote évidemment une maison de bourgeois.

La décoration des fenêtres et lucarnes de la façade est plus sobre et plus simple encore. Des pilastres nus et minces, des moulures rectilignes en font presque tout l'ornement. Rien n'annonce un style plus particulièrement classique ; mais il semble déjà que la sobriété un peu sèche du style classique soit ici réalisée par avance ; ce caractère devait être encore plus frappant avec les grands panneaux nus et pleins comme celui qui surmonte la porte cochère ; mais entre les deux travées se sont ouvertes des fenêtres modernes. La petite aile adventice ajoutée à la gauche, une trentaine d'années sans doute après la construction, ne fait que prolonger et accentuer ce caractère essentiel de l'ensemble.



FIG. 11. — MONTOIRE : MAISON DE LA GRANDE PLACE  
Façade sur la cour

BIBLIOGRAPHIE : *Guide du touriste dans le Vendômois*, Vendôme, 1883, p. 360.

## Pl. XVI. — Montoire. — Maison Faubourg Saint-Oustrille.

Cette maison qui s'élève au coin du Faubourg Saint-Oustrille et de la rue Saint-Gilles est surtout remarquable par son beau comble si bien conservé, qu'agrémente une admirable souche de cheminée de brique surmontée d'un couronnement en pierre qui comprend au-dessus d'une corniche quatre candélabres et quatre tympans demi-circulaires ornés de bustes saillants.

Mais, en dehors de cet accessoire d'une conservation si rare, il est curieux de noter aussi dans la disposition de cette petite galerie formée de colonnes trapues entre lesquelles s'ouvrent les fenêtres de l'appartement, comme un souvenir lointain du fenestrage des maisons gothiques ou romanes telles que celles de Cluny ou de Figeac (voir Volume I, p. 1 et 2).

D'autre part, le plan de l'habitation comme celui de la maison de la Grande Place est complété par une aile en retour sur le derrière.

BIBLIOGRAPHIE : *Guide du touriste dans le Vendômois*, 1883, p. 357, fig.

## Pl. XVII à XXIV. — Bourges. — Hôtel Lallemand.

Les Lallemand étaient une famille de marchands originaires d'Allemagne, comme leur nom l'indique, établis à Bourges dès le XIII<sup>e</sup> siècle et qui occupèrent des situations importantes dans l'administration des finances à partir du règne de Louis XI. Guillaume Lallemand fut receveur général des finances de Normandie

et eut pour successeur son fils, Jean Lallemand, qui avait épousé Marie Petit, fille d'un trésorier général du Languedoc. Ils possédaient des immeubles considérables à Bourges dès le temps de Jacques Cœur. Leur maison ayant été détruite dans l'incendie de 1487 qui consuma une partie de la ville, Jean Lallemand, seigneur de Marmagne, racheta des terrains pour les joindre à ceux qu'il possédait déjà et fit commencer la reconstruction d'une grande maison assise comme celle de Jacques Cœur sur l'ancien mur Gallo-Romain, entre la rue des Vieilles Prisons à l'intérieur et la rue Bourbonnoux qui serpentait au pied du rempart. C'était le temps où une grande activité architecturale régnait à Bourges et où notamment s'élevait non loin de là la nouvelle maison de ville.

On peut peut-être reconnaître en divers endroits de l'hôtel actuel, notamment dans la partie basse du corps de logis antérieur vers l'intérieur de la ville, des traces des constructions antérieures à l'incendie de 1487. Mais le gros œuvre du principal bâtiment de l'hôtel Lallemand date de cette fin du xv<sup>e</sup> siècle où les traditions gothiques continuaient de se développer brillamment; c'est un corps de logis double en



FIG. 12. — BOURGES : HÔTEL LALLEMAND  
Vestibule de la Chapelle

profondeur étagé sur deux niveaux différents, avec double façade, percé de belles fenêtres aux moulures gothiques intactes dont le larmier retombe sur des culs-de-lampe pittoresques et fantaisistes analogues aux sculptures de l'hôtel Jacques Cœur, et dont les meneaux ont été restitués. Sur la cour supérieure (c'est celle qui figure au bas de notre plan), du côté gauche, s'ouvre une galerie à arcades formant promenoir comme à l'hôtel Jacques Cœur et à l'hôtel Cujas; sur la cour inférieure et du même côté se voient de belles cuisines voûtées sur croisées d'ogives. L'escalier à vis, enclavé dans l'intérieur du bâtiment sans tourelle, offre un très ample développement et dessert les divers appartements avec, à certains paliers, des bouts de couloirs dont les voûtes en nervures, comme celle du vestibule de la Chapelle (voir fig. 12), indiquent la date ancienne. Une cheminée enfin retrouvée récemment et remise en état, dans une grande pièce du premier étage sur la cour inférieure, offre un bel exemple de décoration gothique dans son manteau mouluré et garni de feuillages.

Tel est l'essentiel du bâtiment sur lequel nous n'avons plus à insister ici, mais qui servit de prétexte et de support dans le premier quart du xvi<sup>e</sup> siècle, à toutes sortes d'enjolivements décoratifs à la mode franco-italienne du jour et aussi à des reprises architecturales qui sont du plus haut intérêt et de la qualité la plus précieuse dans la série que nous étudions maintenant. Ce sont ces créations que nous allons examiner tout à l'heure. On n'en connaît malheureusement pas la date exacte. Jean Lallemand le père était mort en 1494; ce sont certainement ses deux

filis Jean Lallemand l'aîné et Jean Lallemand le jeune qui continuèrent la construction et la transformèrent. Ils appartiennent à la génération nouvelle qui s'enthousiasme pour les choses d'Italie et il est à noter du reste que leur sœur Jeanne avait épousé un marchand florentin établi à Lyon, de la famille des Rucellai.

Jean Lallemand l'aîné mourut en 1533. Deux ans après son frère partageait le sort de maints financiers contemporains accusés de concussion sans grande preuve, emprisonnés, et obtenant ensuite leurs lettres de rémission moyennant une forte amende, reprise plus ou moins juste du trésor royal.

Les travaux de l'hôtel de Bourges s'arrêtèrent certainement vers cette date, peut-être même l'étaient-ils déjà auparavant; on donne la date de 1518 comme celle de l'achèvement des principales parties sur certaines desquelles se voit encore le porc-épic, emblème royal de Louis XII et qui datait par conséquent au plus tard des premières années du règne de François I<sup>er</sup>.

Ces travaux furent-ils repris après 1537, date de la réhabilitation et de la rentrée en faveur de Jean Lallemand et de l'exécution d'un curieux manuscrit à son usage que M. Paul Gauchery a récemment publié? On l'a conjecturé d'après quelques emblèmes où se retrouveraient des allusions aux mésaventures du financier et qui rappellent effectivement certains détails de son livre d'heures, d'après la présence aussi d'un globe terrestre d'après le système de Copernic qui ne fut connu qu'en 1543. Mais on dut se borner alors, selon nous,

à quelques transformations de détail; car rien n'accuse une date aussi tardive dans l'hôtel, sauf les remaniements très postérieurs que nous savons dus, grâce à l'apposition de certains blasons, à la famille Dorsanne qui, après l'extinction des Lallemand et après un passage assez rapide des familles d'Andrezel et Barjon occupèrent l'hôtel, à partir du 1656 et jusque vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Les Dorsanne transformèrent outre la porte d'entrée, le toit, la corniche et les lucarnes qui sont du style le plus lourd et le plus désagréable. L'hôtel appartient au XVIII<sup>e</sup> siècle aux Robertet puis aux La Coudray, puis au grammairien Pierre Constant Séguin de qui la ville de Bourges l'acheta en 1825; diverses Sociétés savantes s'y sont installées depuis, notamment la Société des Antiquaires du Centre.

Une des parties où le placage d'éléments italiens est le plus simple et le plus sensible est la porte de la façade postérieure que nous reproduisons (pl. XIX). Cette porte en plein cintre, flanquée de deux pilastres à arabesques et surmontée d'une frise à rinceaux avec des écoinçons très chargés eux-mêmes de sculptures en faible relief est le type même du genre, ainsi que la petite fenêtre éclairant l'escalier qui la domine et où se retrouvent les pilastres à arabesques et le couronnement classique formé d'une corniche à denticules d'un tympan en coquille. On peut en rapprocher les portes extérieure et intérieure du corps de logis de la rue des Vieilles Prisons, la seconde surtout au débouché du couloir d'entrée, qui s'orne de bandes en hélice chargées d'arabesques et de niellures. Le détail de ces sculptures, comme celles de la partie antérieure de l'hôtel Cujas, et celles de la petite porte méridionale de la cathédrale, comme celles qui apparaissent aussi dans les parties reconstruites du grand portail est d'une grande finesse et d'une qualité d'exécution tout à fait hors ligne. En dehors des fragments de marbre où se jouait la virtuosité des praticiens italiens installés en France, il en est peu de comparables et l'on est assez tenté, sans en avoir la preuve, d'imaginer qu'un atelier de décorateurs italiens travailla à Bourges vers cette époque; nous allons du reste en rencontrer d'autres preuves tout à l'heure.

La porte située en haut du couloir voûté sur nervures transversales, qui réunit par son plan incliné les cours inférieure et supérieure, est d'une composition plus particulière (pl. XVIII). Elle est flanquée de deux colonnes engagées, décorées de cannelures en spirales et surmontées de chapiteaux composites ornés de fleurs et d'oiseaux. Au-dessus, les deux demi-colonnes qui encadrent la fenêtre de la chapelle, ornées de losanges feuillagés et surmontées d'une frise à palmettes constituent comme un second ordre que continuent encore les colonnes plus simples du second étage. Il règne toujours dans tout ceci beaucoup de fantaisie et de verve décorative, mais c'est déjà pourtant le principe classique de la superposition des ordres qui s'esquisse. Il faut noter du reste que la baie rectangulaire qui éclaire la Chapelle est divisée en trois compartiments par des meneaux et des remplages de style flamboyant.

Cette Chapelle constitue un des ensembles les plus composites qui soient dans l'architecture du temps. Éclairée par une fenêtre à meneaux gothiques, précédée d'un vestibule voûté sur nervures, elle est décorée d'un haut-relief pittoresque représentant une forêt et des rochers (sans personnages, ceux-ci ayant peut-être été détruits) qui rappelle la manière archaïque de maint relief teinté d'influence flamande et notamment du saint Christophe qui se voit au-dessus d'une des portes intérieures du même hôtel; elle présente aussi un des morceaux de style italien les plus purs qui soient, avec cette petite crédence que reproduit notre figure 1. Enfin elle est couverte d'une voûte de pierre à caissons reposant sur une corniche du plus pur style classique, décorée d'entrelacs, de feuilles d'acanthé très stylisées, de perles et de pirouettes; de forts pilastres cannelés avec chapiteaux à volute de type sévère soutiennent cette voûte, tandis que dans les caissons eux-mêmes on voit jouer de petits marmousets nus ou demi-nus, analogues à ceux de certaines tapisseries à verdure du temps de Louis XII, dont le style n'a rien de classique en tous cas, ou bien se développer des emblèmes compliqués, véritable rébus dont le sens nous échappe souvent (pl. XXIII).

Les salles voisines sont couvertes d'un plafond de bois à caissons dont le dessin, légèrement simplifié et sans ornements, dérive de celui de la Chapelle. L'une d'elles est ornée d'une magnifique cheminée où reparassent les motifs italiens et classiques de la Chapelle et où l'on retrouve aussi la preuve de la virtuosité d'outil des décorateurs employés sur ce chantier exceptionnel. C'est celle que donne notre planche XXIV. La sévérité nue des pilastres et du bandeau y contraste avec la richesse délicate de certaines autres parties comme les panneaux dont deux portent le porc-épic et l'hermine enfermée dans un clayonnage, un autre des armes en trophée avec la devise classique S. P. Q. R.

La salle de la cheminée, la grande salle sans doute, ouverte sur le grand escalier à vis de la façade



FIG. 13  
BOURGES: HÔTEL LALLEMAND  
Plan d'ensemble

postérieure est desservie aussi par un petit escalier qui s'ouvre dans la partie haute de la cour supérieure et qui est un morceau tout à fait curieux et notable. Le type de la montée à vis y est transformé par l'interposition de petits paliers surmontés de plafonds à caissons, qui s'accusent extérieurement par une série de baies d'une décoration absolument sobre et classique. Pour atteindre le dernier étage, une petite tourelle accolée, supportée par un cul-de-lampe décoré d'un buste de fou, fait succéder à l'escalier de type nouveau que nous venons de mentionner un modèle absolument traditionnel de disposition sinon de décor (voir pl. XX.). L'ensemble n'a rien de monumental, les proportions de l'escalier sont minuscules; mais la création n'en est pas moins curieuse à noter si surtout, comme il est probable, elle date des environs de 1515. Elle indique bien, en tous cas, le souci que l'on semble avoir eu de réunir autour de cette cour supérieure traitée comme une sorte de prolongement de l'appartement, toutes les curiosités, les raffinements et les agréments possibles. Les murailles étaient décorées notamment par une série de médaillons en terre cuite, dont les quelques restes nous permettent d'affirmer qu'ils étaient du plus pur style italien, et certainement dus à une main-d'œuvre étrangère.

A l'opposé de l'escalier que nous venons de décrire, s'élève à l'angle du bâtiment de la rue, une autre tourelle (voir pl. XXI) dont le gros œuvre appartient peut-être à la construction gothique, mais dont les baies et le couronnement ont été refaits pendant la seconde période des travaux, sans présenter du reste les caractères de finesse et de sobriété que nous venons de rencontrer en face. La porte est surmontée d'un fronton où s'inscrit un médaillon fantaisiste de Paris, fils de Priam, sous les traits d'une héros casqué « à l'antique ». Le couronnement forme lanterne ajourée, grâce à l'interposition de petites colonnes trapues sur un parapet qui continue celui du passage longeant les pignons.

On voit combien d'exemples variés nous présente cette maison de financiers amateurs qui firent créer pour eux quelques-uns des morceaux de décoration les plus raffinés du moment et quelques morceaux d'architecture les plus précoces pour leur époque, et qui, sans grandes ambitions monumentales, réalisèrent un ensemble composite plein de variété, de charme et d'intimité.

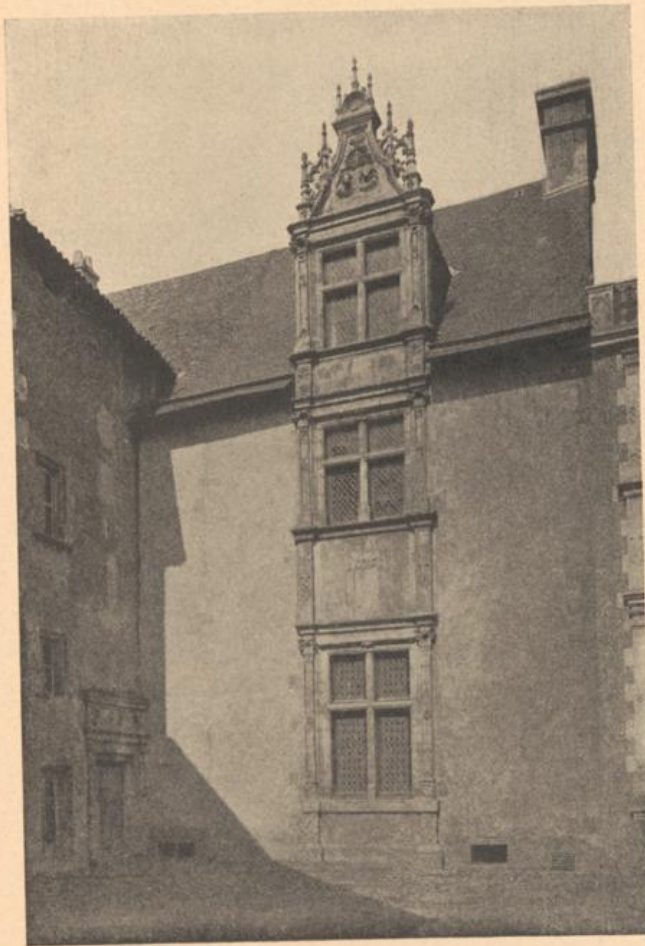


FIG. 14. — POITIERS : HÔTEL BERTHELOT  
Ensemble sur la cour

qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, l'hôtel, sorti de la famille Berthelot, appartint à un M. de Brilhac; mais rien ne justifie la tradition d'après laquelle il aurait été habité antérieurement par Diane de Poitiers.

Ce bâtiment, simple en profondeur, qui ne donnait encore qu'une seule grande salle à chaque étage était complété par une aile moins profonde qui prolongeait sa façade sur la terrasse et donnait à chaque étage une petite pièce à la suite de la grande. Il se complétait par un pavillon carré accolé du côté de la cour, où était contenu un bel escalier à vis.

BIBLIOGRAPHIE : Gemahling : *Notice historique sur l'hôtel Lalle-  
mant à Bourges* (Compte-rendu des travaux de la Soc. du Berry à Paris,  
1857-58). — Buhot de Kersers : *Histoire et statistique monumentale du Cher*,  
Bourges, Tome II, p. 317-325, pl. IV, X et X bis. — *Congrès archéologique  
de France* (1878). — *Guide de l'étranger à Bourges*, 5<sup>e</sup> édit., 1895, p. 121-  
125. — P. Gauchery : *Le livre d'heures de Jehan Lallemant le jeune*,  
Bourges 1911; Extr. des *Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*,  
Tome XXXIII. — Palustre : *L'Architecture de la Renaissance*, p. 229-236,  
fig.

Pl. XXV. — Poitiers. — Hôtel Berthelot, 24, Rue de  
la Chaîne.

C'est sur les anciens remparts, comme l'hôtel Fumée et à peu de distance de celui-ci (voir volume I, pl. XXXIX), que cette maison des Berthelot prit son assiette, profitant des terrasses d'où se découvre, en arrière des bâtiments, la vallée du Clain en un paysage admirable. Un corps de bâtiment gothique existait déjà en cet endroit (il a été doublé sur la cour par une construction moderne de style Renaissance). Il fut prolongé par un bâtiment plus élevé et plus profond vers 1529, date de l'élection à la mairie de Poitiers de son propriétaire, René Berthelot. On sait

C'est le couronnement de la porte de cet escalier sur la cour que donne notre planche. La figure 14 en montre la disposition d'ensemble par rapport au bâtiment de 1520 que décore une belle travée de deux fenêtres et d'une lucarne, composées dans le style le plus pur de l'époque des débuts du règne de François I<sup>er</sup>, tel qu'il fleurit sur les bords de la Loire. Les fenêtres sont flanquées de pilastres à chapiteaux composites; la lucarne, dont les clochetons en forme de candélabres ont été refaits récemment, comprend, dans un tympan de forme encore élancée et rappelant plutôt le type des gâbles gothiques que celui des frontons classiques, deux médaillons circulaires ornés de bustes saillants où l'on a voulu voir, sans grande certitude, des portraits de René Berthelot et de sa femme.

Quant au linteau horizontal de la porte de l'escalier, la donnée architecturale et l'appareillage, d'ailleurs quelque peu incertain et de solidité précaire, en sont tout à fait typiques des formules nouvelles introduites par la voie italienne. La décoration surtout dans les rinceaux garnis de petits personnages engainés et de petits amours d'une finesse extrême, en est délicate et charmante. Les bustes saillants des extrémités, en costume demi-réel, demi-fantaisiste, sont d'une valeur artistique certainement moindre et, si quelque intention de portrait peut s'y soupçonner, d'une réalité assez faible. L'écusson central aux trois aiglettes éployées nous donne les armes de Berthelot.

BIBLIOGRAPHIE : L. Palustre : *Les maisons de la Renaissance à Poitiers* dans Robuchon. *Paysages et monuments du Poitou*, t. I, p. 150. — A. de la Bourlière : *Congrès archéologique de France* (1903), p. 39. — Brothier de Rolière : *Nouveau guide du voyageur à Poitiers*, 1907, p. 97.

Pl. XXVI à XXVIII. — Orléans. — Maison dite d'Agnès Sorel, 13 et 15, rue du Tabour.

La désignation sous laquelle est connue cette maison n'a aucun fondement historique; la date évidente de la construction est bien postérieure à la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle; il est donc fort douteux également que nous ayons, dans la construction actuelle, aucune trace du logis qui aurait été donné par Charles VII à Pierre Compaing en récompense de son dévouement pendant le siège d'Orléans. Il est certain toutefois, que c'est la famille de celui-ci qui possédait encore le logis au début du xvi<sup>e</sup> siècle et qui en fit reconstruire toutes les parties donnant sur la rue du Tabour et comprenant plusieurs boutiques, aussi bien que celles, situées entre les deux cours, qui servaient à l'habitation et renfermaient un grand escalier à vis fort spacieux, et celles qui, en arrière, sur la rue du Puits-Lodon (en haut de notre plan), abritaient probablement les services.

Ces dernières ont été modernisées; quant à la façade sur la rue du Tabour, elle a été reconstruite récemment pour satisfaire à l'alignement de la rue du Tabour, mais on y reconnaît encore la trace des anciennes dispositions et le caractère primitif de la construction contemporaine sans doute de Charles VIII ou de Louis XII. On retrouve également ce caractère dans les bâtiments de la cour, bien que ceux-ci aient subi dès avant le milieu du xv<sup>e</sup> siècle une adjonction fort importante, celle de la galerie à arcades du rez-de-chaussée surmontée de toute une façade dans le style de François I<sup>er</sup>.

Ce fut probablement un nommé Euverte Hatte qui acquit la maison en 1529 et qui réalisa ce morceau d'architecture sur lequel nous allons revenir. Après lui, en 1578, la maison devint la propriété de Louis-Noël Alleaume, receveur de la Ville, dont on a retrouvé les armes peintes sur les solives du bâtiment de la rue du Tabour lors des travaux récents. Elle appartint ensuite à M. de Saint-Mesmin, puis au grand amateur d'art orléanais du xviii<sup>e</sup> siècle, Desfriches, enfin à Mme de Limay. La Ville, qui l'a acquise, y a installé un Musée Jeanne d'Arc et une annexe du Musée historique. D'importants travaux y ont été faits tout récemment dans la partie donnant sur la rue du Tabour.

La galerie ajourée que reproduisent nos planches XXVI et XXVII et qui se répète au premier et au second étage par des passages fermés, couverts également de plafonds à caissons, dont nous reproduisons un

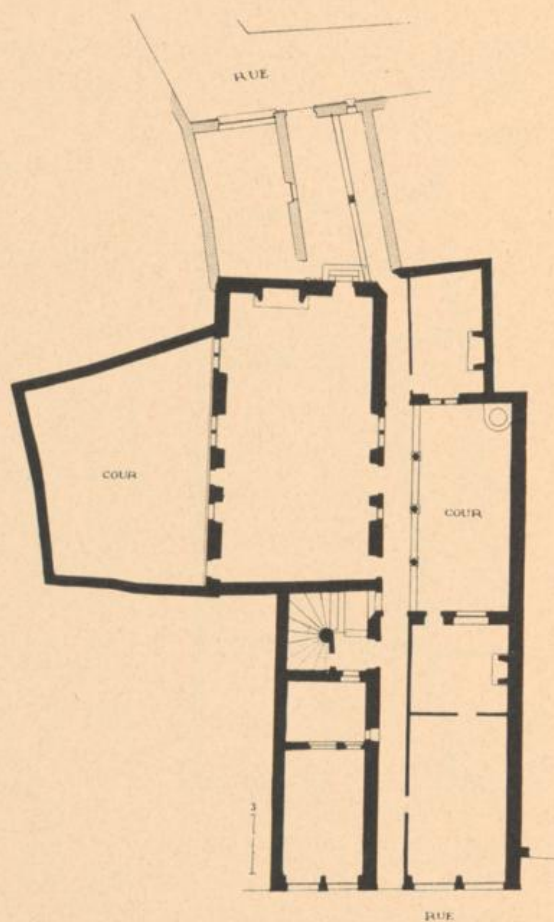


FIG. 15. — ORLÉANS: MAISON DITE D'AGNÈS SOREL.  
Plan du rez-de-chaussée

détail (pl. XXVIII), est une conception dont les maisons du xv<sup>e</sup> siècle nous ont offert déjà bien des exemples. C'est l'artifice imaginé par les constructeurs de cette époque pour faire communiquer deux corps de logis séparés par une cour et utiliser pour l'un et l'autre l'unique escalier de la maison. Mais c'est en même temps ici une sorte de couloir de dégagement pour les grandes pièces du bâtiment auxquelles cette galerie est accolée.

De plus, le style adopté dans la reconstruction de 1529 est absolument nouveau et d'un caractère encore assez rare à cette date. L'édifice est d'une pureté de lignes remarquable et d'une sobriété toute florentine ; il y a peu de morceaux d'architecture qui, sans être un pastiche exact, nous donne l'impression aussi juste des modèles que les constructeurs de ce temps avaient dans l'esprit, sinon sous les yeux. La pierre est malheureusement de qualité assez médiocre et, en se délitant, gâte la finesse des profils ; d'autre part, l'installation du Musée, qui n'a pas assez ménagé cette cour, nuit, en l'encombrant, à la délicatesse de son architecture.

Le plafond à caissons du rez-de-chaussée aussi bien que celui du premier étage est, au contraire, parfaitement conservé étant à l'abri des intempéries et témoigne d'une ingéniosité décorative très grande et d'une grande finesse de sentiment et d'exécution.

Une cheminée d'un goût analogue fut ajoutée à la même époque dans la grande salle du rez-de-chaussée et l'on remania aussi l'entrée sur la rue du Tabour pour y ajouter un linteau et une porte d'un dessin presque classique.

BIBLIOGRAPHIE : Vaudoyer : *Édifices civils et habitations privées de la ville d'Orléans* dans les *Archives des Monuments historiques*, 1855-1872, t. IV. Renaissance. Architecture civile, pl. VII et VIII. — René Biéumont : *Orléans* 1880, p. 450-455.

Pl. XXIX. — Orléans. — Maison dite de François I<sup>er</sup>, 26, rue de Recouvrance.

Cette maison très mutilée au cours du xix<sup>e</sup> siècle a peut-être un peu plus de chance que la précédente de posséder l'origine illustre qu'on lui attribue généralement.

L'emplacement dépendait sous Louis XII du domaine du roi et avait été cédé par lui à l'un de ses familiers. En 1536, la maison appartenait encore à Guillaume Toutain, valet de chambre du Dauphin. C'est vers cette date qu'elle fut reconstruite et considérablement embellie, peut-être aux frais du roi. Il paraît certain en tous cas qu'Anne de Pisseleu d'Heilly, devenue duchesse d'Étampes et maîtresse en titre de François I<sup>er</sup> (elle était nièce, du reste, de l'évêque d'Orléans), y logea.

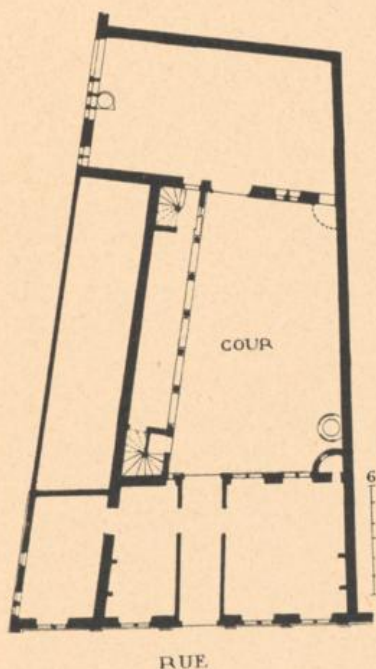


FIG. 16. — ORLÉANS : MAISON DITE DE FRANÇOIS I<sup>er</sup>  
Plan du rez-de-chaussée

L'immeuble s'élevait à l'angle de la rue de Recouvrance et de la rue de la Chèvre-qui-Danse. Un gros corps de logis, situé en façade sur la première et complètement modernisé aujourd'hui, communiquait avec les bâtiments de service situés au fond de la cour par une galerie adossée à des constructions en façade sur la rue de la Chèvre-qui-Danse et qui ne paraissent pas avoir jamais fait partie de l'immeuble. C'est en somme à peu près le parti de la galerie de la maison de la rue du Tabour que nous avons décrite, plus conforme peut-être encore comme disposition aux habitudes médiévales, mais, d'autre part, avec cette différence que le morceau d'architecture est ici d'une ambition monumentale beaucoup plus accusée et d'un classicisme plus avancé. Le même caractère italien s'y retrouve, bien plus net encore, dans la superposition des deux galeries à arcades et la sobriété presque nue des parois et des supports. Il faut remarquer avec soin le dessin ionique des chapiteaux du premier étage ; celui du rez-de-chaussée tendant vers le corinthien, mais avec des réminiscences fantaisistes encore assez fréquentes.

A chaque extrémité de la galerie, symétriquement comme dans un programme d'architecture classique, et non plus commandés uniquement par l'utilité et la tradition, deux escaliers se font pendant, enfermés dans des tourelles carrées qui se prolongeaient au-dessus du comble par des pavillons et, si l'on en croit la restauration de Léon Vaudoyer, aggravaient singulièrement le caractère exotique de l'ensemble.

La porte de l'escalier de gauche qui se voit au premier plan sur notre pl. XXIX est avec ses frontons et ses triglyphes une des imitations antiques les plus caractérisées et les plus précoces que nous rencontrons. Il faut mentionner aussi la voussure à caissons en forme de trompe qui supporte une tourelle d'angle dans la cour et où se voit inscrite la date de 1540.

BIBLIOGRAPHIE : Vaudoyer : *Archives des Monuments historiques*, loc. cit., pl. XII et XIII. — René Biéumont : *Orléans*, 1880, p. 445-448.

## Pl. XXX. — Étampes. — Maison dite d'Anne de Pisseleu, rue Sainte-Croix, n° 8.

A cette maison est lié également le souvenir de la belle et savante Anne de Pisseleu qui, par son mariage, en 1536, avec Jean de Brosse, était devenue duchesse d'Étampes. Mais rien ne prouve que ce soit elle qui l'ait fait construire, ni qu'elle y ait séjourné. Au moins l'invocation n'est-elle pas chronologiquement absurde puisque, par deux fois, dans la tourelle et dans le décor d'une des fenêtres de la cour, on rencontre la date de 1538. La maison, qui fut fortement restaurée en 1901, n'a certainement pas été construite, du reste, en une seule fois. Le gros œuvre et la tourelle octogonale de la face postérieure pourraient dater de la fin du xv<sup>e</sup> ou du début du xvi<sup>e</sup> siècle; ce n'est, en tous cas, qu'à la partie basse de la façade antérieure que s'applique la date de 1538. La frise qui couronne le premier étage, ainsi que les lucarnes, sont certainement l'effet d'une reprise postérieure à 1550.

Le bâtiment principal ne comprend que deux pièces à l'étage, dans la disposition la plus simple et la plus traditionnelle. Une tourelle en encorbellement donnait un réduit à la pièce de gauche, au premier étage; peut-être les pièces de droite se dégageaient-elles par une aile, aujourd'hui modernisée, où l'on remarque encore toutefois une jolie petite porte surmontée d'une frise et d'un buste saillant mutilé où il est bien inutile de chercher, comme on le prétend souvent, la ressemblance du roi François I<sup>er</sup>.

Les fenêtres sont encadrées de pilastres très minces, au rez-de-chaussée, de colonnettes grêles au premier étage. La porte centrale, même avec sa frise d'enfants jouant et courant qui n'est pas sans un certain charme donatellesque, est d'un décor un peu mièvre et menu. L'abondance et la verve des premiers temps de la Renaissance franco-italienne se sont un peu calmées, sans cependant que l'art classique qui, ailleurs, a déjà fait son apparition, se manifeste encore ici.

Il faut noter encore un beau motif de buste de femme saillant vers le haut à droite, au premier étage, et, à l'intérieur, une porte assez richement décorée mais de style un peu incertain et, sans doute, contemporaine des additions tardives que nous avons notées sur la façade.

BIBLIOGRAPHIE : Léon Marquis : *Les rues d'Étampes et ses monuments*, 1881 — Max Legrand : *Étampes pittoresque*, 2<sup>e</sup> éd., 1902. — Palustre : *La Renaissance en France*, II, 62-63.

## Pl. XXXI à XXXIV. — Angers. — Maison de la Voûte, 23, boulevard Desclozeaux.

Cet hôtel présente des dispositions assez spéciales qui tiennent à sa situation dans une sorte de faubourg de la Ville, la Doutre, et à sa destination primitive. Il appartenait aux moines de l'abbaye de Saint-Nicolas située hors des anciens murs et leur servait de refuge en temps de guerre. Sous le principal corps de logis, une grande salle voûtée en plein cintre avec d'énormes doubleaux, qui a donné sans doute son nom à la maison, remonte au plein moyen âge. Des constructions apparentes, les unes, à la partie droite, appartiennent au style flamboyant et datent sans doute de la fin du xv<sup>e</sup> siècle. C'est le gros pavillon qui renferme aujourd'hui la justice de paix et qui a subi d'ailleurs des restaurations assez pénibles. Il est flanqué à gauche, d'une tourelle d'escalier à vis de proportions monumentales, de type gothique, avec une salle supérieure où l'on accède par un petit escalier accolé et une couronne de créneaux, disposition défensive qui n'est peut-être pas seulement une parade et que l'on allait encore continuer et reprendre au siècle suivant.

Cet escalier dessert également le grand corps de logis bâti à la suite (mais dans un axe un peu différent du premier), qui appartient au premier tiers du xvi<sup>e</sup> siècle, sauf pour le soubassement qui doit être antérieur. Trois grandes fenêtres et trois lucarnes qui ne leur sont pas toutes du reste exactement superposées, éclairent sur la façade de la cour les deux étages qui ne comprennent aujourd'hui chacun qu'une seule grande pièce. Les lucarnes, assez rongées, sont ornées de motifs décoratifs à l'italienne, tels que des dauphins accolés : la mieux conservée des fenêtres du rez-de-chaussée est flanquée de pilastres à arabesques et surmontée d'un buste d'homme vu à mi-corps avec une banderolle qu'il semble passer autour de lui comme un baudrier.

À l'intérieur de la grande salle du premier étage, une cheminée en pierre sculptée offre sur son manteau une grande décoration de rinceaux mêlés d'oiseaux et de singes grimaçants. Au centre, un grand médaillon montre un profil de femme de grande allure; le type en est fort laid du reste, aux traits vulgaires et comme caricaturaux. De même, au-dessous, dans le bandeau, quatre médaillons montrent quatre profils dont plusieurs veulent représenter des Césars romains, mais réellement poussés à la charge.

Toute cette sculpture, tant intérieure qu'extérieure, est d'une qualité assez lourde, très loin des

modèles dont elle dérive, très loin même des interprétations élégantes et soignées que nous avons rencontrées en Touraine et à Bourges. Pareille lourdeur nous étonnerait peu dans le Plateau Central ou dans le Midi. Elle est singulière ici à peu de distance de ce que nous allons trouver encore de délicatesse et de charme à l'hôtel Pincé. Plus singulière encore est cette sorte d'intention caricaturale qui semble évidente dans la figure mise en place d'honneur sur le manteau de la cheminée, où il est bien difficile de voir seulement de la maladresse. A quelle bizarre imagination monastique faut-il attribuer cette parodie de la beauté antique?

La partie de la construction que nous venons d'analyser paraît remonter aux environs de 1530. En prolongement du pignon méridional qui, du côté opposé, porte une élégante tourelle en encorbellement, formant réduit au premier étage, s'élève une petite aile où s'ouvre un portail d'entrée donnant accès dans la cour; cette cour était du reste fermée jadis, du côté du boulevard actuel, par des constructions disparues. Le bâtiment d'entrée qui, au revers est d'aspect médiocre et formé de simples pans de bois, porte sur sa face extérieure un appareil militaire assez extraordinaire et inattendu.

C'est une porte basse encadrée de bossages à pointes de diamant, entre deux tourelles saillantes aux fenêtres solidement grillées, reliées par une sorte de chemin de ronde garni de machicoulis (voir pl. XXXIV). Le décor de tout l'ensemble offre un caractère classique beaucoup plus accusé que celui des bâtiments antérieurs, caractère qui contraste avec l'allure réellement défensive de ce petit ensemble. On peut supposer qu'il y a là une addition remontant au temps des guerres de religion.

La maison fut occupée successivement par le duc de Mercœur, par Palamède de la Grandière, par M<sup>me</sup> de Millepied et par le sculpteur Biardeau. En 1643 s'y installa une communauté dite des Pénitentes qui était destinée à recueillir les filles repenties. A la Révolution ce fut une maison de justice et d'arrêt, en 1810, l'établissement fut attribué aux hospices d'Angers, en 1865, enfin les dernières pensionnaires des hospices l'abandonnèrent et on y installa, d'une part, la justice de paix de l'arrondissement, d'autre part, une école de dessin.

BIBLIOGRAPHIE : Péan de la Tuillerie : *Description de la ville d'Angers*. Ed. Cél. Port. p. 476-480. — C. Port : *Dictionnaire historique de Maine-et-Loire*. I. p. 74 (1874). — Palustré : *La Renaissance en France*. III 201-202. — Chanoine Urseau : *Guide du Congrès archéologique de 1910*. p. 209-210.

Pl. XXXV à XL. — Angers. — Hôtel Pincé.

L'hôtel Pincé est un des types les plus complets et les plus parfaits de l'architecture civile du règne de François I<sup>er</sup>. Nous avons de plus la bonne fortune d'être assez bien renseignés sur les dates de sa construction et même, pour partie tout au moins de celle-ci, sur le nom probable de son architecte.

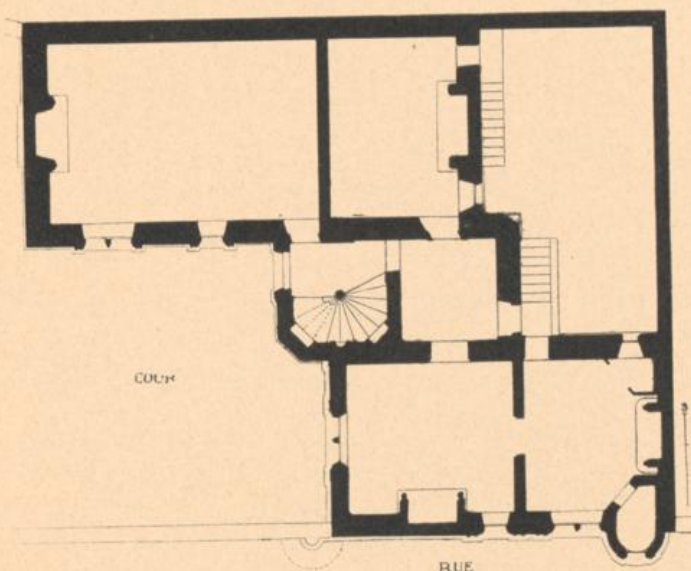


FIG. 17. — ANGERS : HOTEL PINCÉ  
Plan du rez-de-chaussée

Il s'élève sur l'emplacement d'une maison canoniale du chapitre de Saint-Maurille appelée *les Crènaux* qui était en mauvais état quand elle fut achetée en 1522 par Maître Jean de Pincé, licencié-ès-lois, lieutenant criminel en la sénéchaussée d'Anjou. C'est celui-ci qui commença la construction de l'hôtel qui porte aujourd'hui encore son nom. Une première campagne de construction comprit le grand corps de logis conçu de façon très simple et très traditionnelle avec ses deux pièces à l'étage desservies par un escalier, sur chaque palier duquel s'ouvraient deux portes contiguës. C'est, sur notre plan, la partie qui se voit en haut et à gauche. De ces pièces inégales celle qui s'éclaire sur la cour et comporte au rez-de-chaussée une grande cheminée monumentale (aujourd'hui refaite) était certainement la pièce d'honneur, la grande salle.

L'escalier à vis contenu dans une tourelle saillante sur plan carré avec les angles abattus, monte

jusqu'au second étage. Suivant une disposition également traditionnelle et fréquemment utilisée dans la région au XV<sup>e</sup> siècle, le noyau se termine par un pilier sur lequel viennent retomber les nervures d'une voûte circulaire. Les nervures se divisent en plusieurs branches à l'intersection desquelles se voient des clefs et qui retombent



sur des culs-de-lampe, le tout mouluré suivant un dessin qui n'est plus le dessin gothique et décoré de motifs à l'italienne, mais formant un ensemble encore éminemment traditionnel (voir pl. XXXIX). Au-dessus de cette voûte, l'ancienne chambre de guet, surmontée elle-même d'une deuxième chambre dans le comble, est desservie par un escalier spécial et forme un petit appartement assez spacieux et agréable dans le pavillon qui domine tout le logis.

La décoration de cette partie de l'édifice dont bien des motifs ont été refaits, surtout sur la façade, offre des morceaux d'une grande délicatesse et d'une jolie qualité d'exécution, tels que ceux qui encadrent la porte d'entrée (voir pl. XXXVI), peu originaux du reste de conception, si ce n'est dans les médaillons ronds décorés d'armoiries et flanqués de rinceaux assez libres qui se voient dans les intervalles des fenêtres du rez-de-chaussée. Dans l'escalier, des niches très variées de détails et de composition dont nous donnons trois spécimens (pl. XL) et un beau dessus de porte au premier étage avec un buste de Lucrèce agencé assez ingénieusement dans un angle de la tourelle forment des motifs de décor du plus haut intérêt.

On a souvent voulu faire honneur à l'architecte Jean de Lespine (1505-1576) de toute la construction de l'hôtel Pincé. Les dates citées plus haut montrent l'impossibilité de cette attribution, au moins pour cette première partie des travaux. Mais en 1533, Jean de Lespine (qui n'a encore que 28 ans) est appelé par le chapitre de Saint-Maurille à prendre la direction d'une restauration de la cathédrale après un incendie et, dès lors, jusqu'à sa mort, son activité s'étendra aux principales œuvres de l'Anjou. La tradition qui lui donne les travaux de l'hôtel Pincé doit donc s'appliquer à ceux qui furent entamés vers le même temps dans les dernières années de la vie de Jean de Pincé (lequel mourut en 1538); ils comprennent l'aile de droite qui vient se souder à la première au niveau du pavillon de l'escalier servant de jonction de l'une à l'autre.

Comme construction et comme plan ce nouveau pavillon dont les étages sont moins hauts et moins solennels, présente des innovations tout à fait remarquables, avec ses tourelles formant réduits plus vastes qu'on ne les avaient encore faites et reposant pour l'une, tout au moins, sur une trompe d'une stéréotomie très habile, comme les aimera plus tard Philibert de l'Orme. La distribution intérieure des pièces y est plus compliquée et l'on imagina sans doute à ce moment, comme moyen de dégagement, ce petit cabinet ouvert sur l'escalier et sur la cour postérieure dont nous donnons l'aspect à l'un des étages, dans notre planche XXXVIII, et dont le plan ci-contre montre la fonction d'intermédiaire entre les deux corps de bâtiment dès le rez-de-chaussée où il sert de vestibule. Compris dans le pavillon de l'escalier, il appartient, peut-être au corps de logis précédent, mais l'aménagement dut en être repris plus tard. La structure architecturale en est de toute façon très remarquable avec son plafond supporté par des nervures horizontales qui se croisent à angle droit et constituent de véritables caissons.

Enfin, bien que ce ne soit qu'une nuance à peine sensible, l'ornementation générale de la seconde partie présente plus d'uniformité et de régularité classique que celle de la première. Les patères et les bucranes y font leur apparition et aussi cette série de petits balustres en fuseaux formant sous la corniche comme une petite galerie simulée d'une grande légèreté.

L'hôtel devait être terminé vers 1540. Les descendants du constructeur l'occupèrent jusqu'en 1615, date à laquelle il fut saisi et passa entre les mains d'un nommé Pierre Lechat, président au présidial. D'autres ventes le firent passer en 1707 à Charles Bertault du Pontreau dont la famille le possédait encore à la Révolution. Le commandant de la place d'Angers y logea, puis on le vendit à l'imprimeur Ch. Pierre Mame. Après plusieurs autres possesseurs, il fut acquis par le peintre Bodinier qui le donna à la ville à la condition expresse qu'il serait consacré aux arts. Une restauration complète en fut faite de 1880 à 1886 par les soins de M. Lucien Magne qui supprima notamment un étage adventice ajouté indûment à l'aile droite, et rétablit les dispositions intérieures anciennes. On y a installé depuis 1889 la collection léguée à la ville par Lancelot Turpin de Crissé.

BIBLIOGRAPHIE : Cél. Port : *Notice sur l'hôtel de Pincé*. Revue de l'Anjou, 1861, tome II, p. 27-33 — Id. *Dictionnaire historique de Maine-et-Loire*, I, p. III. — A. Joubert : *La restauration artistique de l'hôtel de Pincé*; Revue de l'Anjou, 1881, tome II, p. 209-226 et 1886, tome XII p. 154-164. — L. Palustre : *La Renaissance en France*, III, 200-201 (grav.). — Chanoine Urseau; *Guide du Congrès archéologique de 1910*, p. 204-209.

Pl. XLI. — Le Mans. — Hôtel du Grabatoire.

Ce bel hôtel qui sert aujourd'hui de résidence à l'évêque du Mans porte un nom qui remonte aux premiers siècles de l'église mancelle. En ce lieu, voisin de la cathédrale, s'élevait une construction où l'on réunissait les néophytes malades, dits *grabatorii*, pour recevoir le baptême en tout temps de l'année.

La construction de l'hôtel actuel fut entreprise avant 1528, par Jean de Courthardy, chanoine du Mans, archidiacre de Montfort, fils de Pierre de Courthardy, premier président au Parlement de Paris en 1497. Elle fut continuée par son neveu Anselme Taron, sieur de la Croix, qu'on a désigné à tort comme un architecte, et terminée de 1543 à 1545. L'architecte de la construction est inconnu. On a pensé à Simon Hayeneuve dont la réputation est considérable et l'œuvre à peu près inconnu et à qui on a voulu aussi attribuer sans preuve décisive la maison de la rue de l'Écrevisse qui porte la date de 1545 et est déjà d'un style classique très avancé, ainsi que l'hôtel de la rue Dorée dit *Hôtel de Fondville*, où, malgré des destructions lamentables, subsistent quelques belles parties de sculpture presque invisibles aujourd'hui.

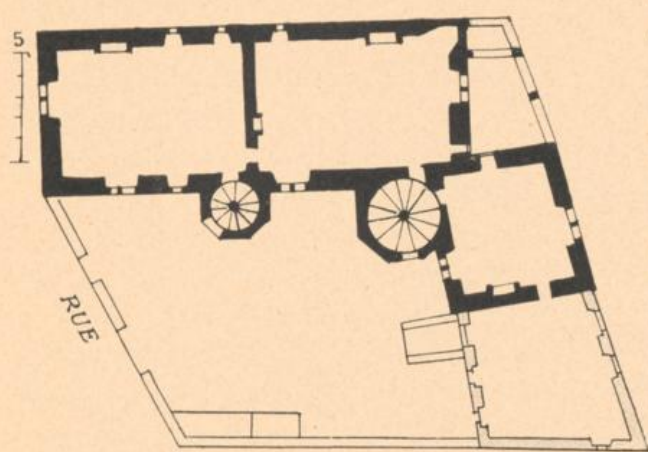


FIG. 18. — LE MANS : HOTEL DU GRABATOIRE  
Plan du rez-de-chaussée

De 1545 à 1585, le Grabatoire servit de maison canoniale. De 1585 à 1670, il fut la résidence des gouverneurs du Maine et l'un d'eux, le marquis de Lavardin y reçut, en 1614, la reine Marie de Médicis. Puis il redevint maison canoniale jusqu'à la Révolution. Il tomba ensuite dans le domaine privé.

Racheté en 1895 par M. le chanoine Bruneau qui en fit commencer la remise en état par l'architecte Ricordeau, la restauration en fut terminée en 1906-1907 aux frais de M. le chanoine Chanson qui, au moment de la Séparation de l'Église et de l'État, y installa le nouvel évêché du Mans.

La construction comprend essentiellement, et c'est même là un caractère assez particulier à l'architecture de cette époque et de cette région, un grand pavillon carré à triple étage qui termine un corps de bâtiment moins élevé. L'accessoire est devenu en quelque sorte le principal. C'est un peu ce que Pierre Lescot réalisera au Louvre quelques années plus tard dans le *Pavillon du Roi* dominant le bâtiment de la *Grande salle*.

Perpendiculairement au grand logis qui ne comprend en somme que deux vastes pièces se commandant. Un troisième bâtiment, plus bas encore, se dirige vers le Nord et s'arrête du reste presque tout de suite, se reliant par des constructions basses et insignifiantes à une autre maison indépendante jadis de la première, la maison du Pèlerin (c'est celle qui paraît au premier plan à droite sur notre planche).

Deux escaliers à spirale, contenus dans des tourelles octogonales, desservent ces bâtiments; notons ce luxe assez inaccoutumé et cette légère superfétation qu'entraîne peut-être l'importance nouvelle du pavillon. Les appartements sont éclairés par des fenêtres à meneaux largement percées, mais dont presque toute la décoration est moderne ainsi que celles des lucarnes.

Cette décoration, dans ses parties anciennes, paraît avoir été assez fine et délicate, sans grande originalité. Elle était réservée aux encadrements de fenêtres et aux lucarnes; le reste de la construction est en blocage irrégulier, comme dans toutes les constructions du Mans où la belle pierre n'abonde pas.

BIBLIOGRAPHIE : Despaulart : *Archives historiques de la Sarthe 1858*. — Hucher : *Visite des anciennes maisons du Mans*, Congrès archéologique de 1878. — Palustre : *La Renaissance en France*, III 167. — Ambroise Ledru : *Le Grabatoire au Mans*, 1907. Le plan que nous donnons ici est exécuté d'après un dessin de M. Ricordeau destiné à l'ouvrage de M. l'abbé Ledru. Nous sommes redevables également de nombre de renseignements à l'obligeance de M. Robert Triger.

Pl. XLII et XLIII. — Le Mans. — Maison dite d'Adam et Ève, 69, Grande-Rue.

Cette maison, dite d'Adam et d'Ève, fut bâtie de 1520 à 1525 pour Maître Jehan de Lépine, médecin et astrologue, qui devint, sur ses vieux jours, médecin de la reine de Navarre et rédigea, en 1530, un curieux almanach qui fut imprimé à Paris pour le libraire du Mans, Pierre Lasne, demeurant Grande-Rue, près le « Pilier Vert ». Dans cet almanach, étudié dès 1861, par Anjubault (*Revue de l'Annuaire de la Sarthe*, p. 31) et plus récemment par le docteur Delaunay, dans le *Bulletin de la Société Française d'Histoire de la Médecine*, 1904 et 1909, Jehan de Lépine, qu'il ne faut pas confondre avec l'architecte du même nom, se montre très préoccupé de l'influence des astres sur les destinées humaines et sur la médecine en particulier. Aussi, est-ce avec assez juste raison que l'on a pu chercher des allusions aux goûts et à la profession de Jehan de Lépine dans certains motifs d'ornementation de la façade de sa maison où paraissent figurer, en particulier dominant la porte d'entrée, le soleil et la lune et différents signes cabalistiques, au-dessus d'une scène allégo-

rique ou mythologique assez obscure traitée en haut relief; deux personnages nus y paraissent où le peuple a cru reconnaître Adam et Ève; Palustre y voit un « Bacchus montrant à une femme, qui symboliserait l'humanité, comment, à l'aide de son thyrs, faire jaillir de la terre des fontaines de vin ». Cette explication plus compliquée ne nous semble pas non plus indiscutable. Quant aux vases qui paraissent au-dessus des pilastres du rez-de-chaussée ce sont de simples motifs de décor tirés du nouveau répertoire italien et nous ne voyons nulle raison d'y chercher des vases de pharmacie (?).

Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, la maison devint la propriété d'un autre médecin manceau, François Duchesne, dont la fille épousa le célèbre Marin Cureau de la Chambre, plus tard médecin des rois Louis XIII et Louis XIV et l'un des premiers membres de l'Académie française. C'est dans la maison de son père, dans l'ancien logis de Jehan de Lépine, que la jeune femme de Marin Cureau de la Chambre mit au monde, en juillet 1630, son fils, François Cureau de la Chambre, qui devint lui-même médecin du chancelier Séguier, de la Reine et des enfants de France, l'une des illustrations de la ville du Mans au XVII<sup>e</sup> siècle.

Délaissée peu à peu depuis cette époque et abandonnée par des propriétaires qui en appréciaient peu l'intérêt artistique, la maison de Jehan de Lépine fut, au mois de juin 1911, menacée d'une prochaine démolition. Un amateur étranger se présenta pour acheter la façade dont il se proposait d'enlever les sculptures pour les transporter ailleurs. C'est pour éviter à sa ville natale cette perte qui eût été désastreuse que M. Robert Triger intervint avec le bienveillant appui de la municipalité, et acheta l'édifice en son nom personnel.

La maison est construite sur un terrain très étroit et profond, en bordure sur la Grande Rue. Elle comprend un premier corps de logis comportant une seule pièce à chaque étage, avec peut-être toutefois un passage au rez-de-chaussée, isolé jadis d'une grande salle ou boutique ouverte sur la rue par une arcade en plein cintre. Le premier corps de logis est séparé d'un second, double en profondeur, par une petite cour carrée. Le second corps de logis comporte deux pièces avec cheminées à chaque étage (la cloison qui les sépare au premier étage est encore la cloison ancienne). Les deux pièces se commandent; la seconde s'éclaire sur une arrière-cour.

Toute la maison est desservie par un petit escalier à vis accolé au deuxième bâtiment, dans l'angle de la première cour et relié au bâtiment antérieur par un petit passage couvert et clos. La porte d'entrée de l'escalier, l'arcade qui supporte ce passage forment sur la cour, avec les façades du premier étage, un assez joli ensemble d'architecture sobre et régulière, une fenêtre à meneaux de pierre se voit encore sur la façade du second logis. La façade arrière du rez-de-chaussée est, au contraire, en pans de bois; les ouvertures du rez-de-chaussée ont été malheureusement massacrées pour installer dans ce logis étroit et délicat, des remises et des écuries.

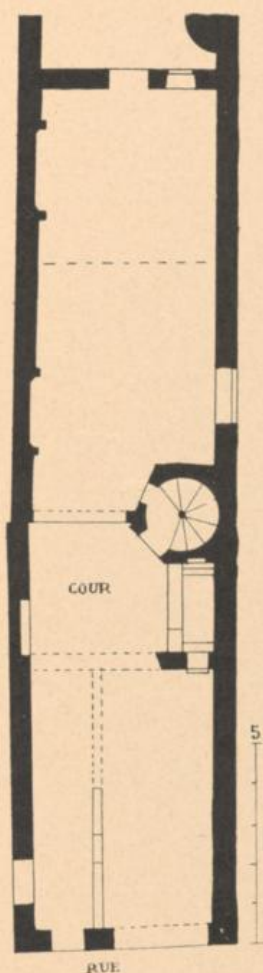


FIG. 19. — LE MANS : MAISON D'ADAM ET D'ÈVE. Plan du rez-de-chaussée



FIG. 20. — LE MANS : MAISON D'ADAM ET D'ÈVE. Plan du 1<sup>er</sup> étage

Tout ce dispositif est d'ailleurs dans la pure tradition du XV<sup>e</sup> siècle et aucun progrès même ne s'y marque sur ce que nous avons constaté jadis dans telle maison comme celle de Tristan à Tours, dont les dégagements étaient peut-être même plus aisés et plus spacieux. La façade, au contraire, au moins sa décoration, sinon sa structure est d'un caractère très nouveau et très significatif du style franco-italien en faveur à ce moment.

La construction est faite de moellons recouverts d'enduits, comme partout au Mans, à cause de la rareté de la pierre qui est réservée pour les encadrements des baies et les grandes lignes de l'édifice. Le dessin des baies du rez-de-chaussée, la petite porte à linteau horizontal, comme la grande ouverture en arc surbaissé est entièrement emprunté à l'architecture classique. Très italiens également et d'une jolie finesse d'exécution sont les vases en demi-relief qui surmontent les pilastres du rez-de-chaussée et supportent eux-mêmes des putti nus de même caractère. Le reste de l'ornementation, à commencer par le fameux motif qui forme dessus de porte au rez-de-chaussée, est d'une facture plus lourde et plus molle.

Il y a certainement là deux mains d'habileté et sans doute d'origine différente. Les pilastres et les frises du premier et du second étage semblent aussi appartenir à la seconde, celle d'un adaptateur moins adroit,

des formules italiennes et plus spécialement milanaises : car rien ne ressemble plus que cette ornementation abondante et touffue à l'art de la Chartreuse de Pavie.

BIBLIOGRAPHIE : E. Hucher : *La Maison dite d'Adam et Ève*. Archives historiques de la Sarthe, 1848, in-8°, p. 76. — Idem. *Études sur l'histoire et les monuments de la Sarthe*, 1856, in-8°. — Idem. *Visite des vieilles maisons du Mans*. Congrès archéol. du Mans en 1878, p. 373. — Palustre : *La Renaissance en France*, III, p. 167. — Robert Triger : *Le vieux Mans*. (Excursion archéol. du 2 août 1903.)

C'est à l'obligeance de M. Robert Triger que nous devons la communication des deux plans ci-contre ainsi que de nombreux détails relevés ci-dessus.

Pl. XLIV. — Laval. — Maison, 68, Grande Rue.

Dans la Grande Rue de Laval qui monte du pont de la Mayenne vers la ville haute, se voient vers, la partie basse, quelques maisons de bois anciennes; mais celle-ci, qui paraît un peu plus haut, a une importance tout à fait exceptionnelle et accuse l'intervention d'artistes que nous ignorons, mais qui dépassent de beaucoup le niveau de ceux qui travaillent en général à ces maisons de ville, qu'elles quelles soient. Le motif de la grande lucarne que nous reproduisons ici est un très beau morceau comme architecture et comme décoration, digne des grandes constructions du temps.

Le dispositif général de la maison est d'ailleurs très simple; c'est un corps de bâtiment de plan rectangulaire avec un grand comble et un pignon orienté sur une petite ruelle latérale; au rez-de-chaussée s'ouvraient deux boutiques séparées par un couloir; celui-ci aboutit à un escalier à vis enfermé dans une tourelle qui fait saillie sur la cour; un entresol assez bas surmonte la boutique de droite, de façon à rattraper la différence de niveau causée par la pente de la rue, puis deux étages et le comble; à chaque étage deux grandes pièces seulement, s'ouvraient directement sur l'escalier.

La beauté de la travée de fenêtres assez bien conservée, qui se voit dans la partie droite, n'en est que plus étonnante et comme disproportionnée. Des colonnes à chapiteaux composites, de proportion inégale et dont les deux plus hautes sont garnies en leur milieu d'un motif décoratif, se superposent comme dans un essai d'ordonnance classique.

La fenêtre du bel étage est maladroitement restaurée, mais elle devait se diviser comme les deux autres en deux baies jumelées, terminées par des arcs en plein cintre. La lucarne qui n'est que le prolongement de cette ordonnance, laquelle ne tient pas compte de la corniche, se termine par un fronton triangulaire où s'inscrit un buste d'homme barbu de forte saillie. Sous l'appui de chaque fenêtre courent des rinceaux déjà très régularisés. Sous la corniche du toit quelques fortes têtes saillantes d'un beau caractère viennent rappeler les motifs chers aux décorateurs italiens. L'ensemble cependant ne trahit pas forcément une intervention étrangère directe; mais la main d'artistes déjà passés maîtres dans l'adaptation des formules italiennes, et probablement contemporains du dernier tiers du règne de François I<sup>er</sup>.

BIBLIOGRAPHIE : Palustre : *La Renaissance en France*. III, p. 169 (fig.).

Pl. XLV. — Nogent-le-Rotrou. — Maison de Pierre Durand, 47, rue Saint-Laurent.

Cette maison est la plus importante de toute une série de petites constructions en pierre, datant de la fin du xv<sup>e</sup> siècle ou du début du xvi<sup>e</sup> qui présentaient (9, rue du Rhône, 2, rue Bourg-le-Comte), suivant des dispositions d'ailleurs très simples, de beaux pignons garnis de crochets avec des motifs pittoresques au bas de leurs rampants et, parfois, comme au 3 de la rue Bourg-le-Comte, une belle lucarne flamboyante; la Renaissance fit sentir ici ses effets sans apporter d'abord de transformations radicales.

Voici pourtant une demeure, d'ailleurs plus importante que les précédentes, qui offre l'intérêt d'être datée par une inscription qui nous donne aussi le nom de ses propriétaires d'alors, avec un jeu de mots assez naïf :

DE PIERRE BLANCHE  
DURANT FÉVRIER  
JE FU FAITE 1542.

On sait que Pierre Durand « homme de grand esprit ès entreprises de lettres », dit un contemporain, était bailli de l'abbaye de Saint-Denis. Sa femme s'appelait Blanche Février et leurs descendants semblent

avoir occupé la maison jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, où elle appartenait encore à une famille Durand de Pisieux. Elle fut habitée postérieurement par Louis Deneux, médecin de la duchesse de Berry (1767-1846) qui y mourut. La maison comprend deux bâtiments à la suite l'un de l'autre en bordure sur la rue. Le plus important est celui qui porte la date et l'inscription relevée ci-dessus, comprise dans un cartouche inscrit au-dessus de la porte cochère, dont l'ornementation avoisinante a été malheureusement martelée. Cette porte cochère qui comprend un porche assez court et qui est flanquée de deux petites tourelles en encorbellement comme on le voit sur notre planche, est le morceau le plus curieux de l'ensemble. L'allure de maison forte que donne encore à la demeure ce rez-de-chaussée aveugle et ces tourelles, est tout à fait typique des traditions persistantes jusqu'à cette date. D'autre part, l'appareil en bossage peu saillant, qui entoure cette porte, s'il est bien contemporain de la construction, est d'un classique assez précoce que soulignent aussi les pilastres nus surmontés de chapiteaux ioniques de la fenêtre du premier étage et la régularité très accusée de la lucarne.

Le second corps de bâtiment, malgré son pignon plus aigu et sa profondeur plus considérable qui semblent en faire le corps principal, paraît postérieur, si l'on s'en fie au caractère de ses lucarnes qui accusent déjà le style de Henri II. Il est possible toutefois que celles-ci soient seulement l'effet d'un remaniement postérieur et que le gros œuvre de ce logis soit la partie ancienne et essentielle de la demeure qui aurait été prolongée en 1542 par l'aile peu logeable, en somme, où se trouve la porte cochère.

BIBLIOGRAPHIE : Pierre Bruyant : *Nogent-le-Rotrou et ses environs*. Nogent, 1904, in-12, p. 76-77.

Pl. XLVI-XLVII. — Rouen. — Bureau des Finances.

Cet édifice, célèbre dans l'histoire de la Renaissance architecturale en France, s'élève à l'angle de la place de la Cathédrale et de la rue du Petit-Salut. Il fut construit après 1508, aux frais du roi Louis XII, lorsque celui-ci fit dégager le parvis de la cathédrale. Il servait de logis aux généraux des finances et à leur cour. Le général des finances de Normandie était alors Thomas Bohier, le futur constructeur de Chenonceaux. C'est par erreur que l'on a attribué une part de cette construction au cardinal Georges d'Amboise; il est certain toutefois que l'atelier italien formé par celui-ci pour la décoration de son château de Gaillon ne fut certainement pas sans influencer beaucoup, sans diriger peut-être vers des voies nouvelles, le constructeur du Bureau des finances. On pense que celui-ci n'est autre que le célèbre Roland-le-Roux qui dirigea, vers le même temps, les travaux de la cathédrale et, un peu plus tard, ceux du tombeau du cardinal d'Amboise. Nous aurions peut-être ici son chef-d'œuvre.

L'édifice subit au XVII<sup>e</sup> siècle, l'émeute, le pillage et l'incendie; mais le XIX<sup>e</sup> siècle devait lui être plus funeste encore : en 1823, on démolit les derniers meneaux subsistants; en 1827, on supprime l'archivolte de la porte d'entrée pour prolonger la ligne régulière de l'entresol et l'on dénature cette porte qui s'élevait au centre de la façade. On supprime enfin la bretèche élégante qui, de ses trois pans ajourés, faisait saillie sur la façade. Si le premier étage modifié dans son décor et sa distribution au XVIII<sup>e</sup> siècle, a pu être occupé par la Société Industrielle de Rouen, le rez-de-chaussée reste toujours en proie aux mutilations lamentables, aux boutiques envahissantes, aux étalages tapageurs. Quelques améliorations ont été apportées cependant dans les dernières années et l'entresol est un peu plus visible, vers l'angle, sur notre planche, qu'il ne l'était dans des publications extérieures.

Le rez-de-chaussée, aujourd'hui presque invisible, comprenait sept arcades surbaissées sur la façade. Nous en ignorons la destination et la distribution exacte. Au-dessus, Palustre a fort justement souligné le



FIG. 21. — ROUEN : BUREAU DES FINANCES  
Détail de l'entresol

parti très approprié de cette distribution d'un entresol destiné à la préparation des affaires, au travail des bureaux et d'un premier étage largement ouvert par de grandes fenêtres, destiné à fournir une grande salle pour les assemblées financières. Le toit modifié et diminué présente encore cependant, malgré ses lucarnes très simplifiées, une assez jolie silhouette de construction française et traditionnelle.

Dans le plan, une aile en retour s'amorce à l'angle de la petite rue et se continue au delà d'une autre entrée (la seule qui subsiste aujourd'hui) par un bâtiment plus moderne; au fond de la cour vers l'extrémité de cette aile se voit encore la tourelle circulaire où s'inscrivait l'escalier en spirale aujourd'hui détruit; de l'autre côté de la cour et perpendiculairement aussi au corps principal, une galerie à pans de bois paraît dater de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

Quant à l'ornementation, elle est d'une richesse et d'une verve abondante très caractéristiques qui rappellent à la fois les habitudes de style des artistes de cette région, novateurs ou traditionnels, et aussi la surabondance décorative, qui ne va pas toujours sans quelque faute de goût, de ces monuments milanais qui furent les premiers modèles consultés (et avec quelle faveur!) par les premiers artistes qui s'enthousiasmèrent chez nous pour le style italien. On notera particulièrement la sculpture en fort relief des pilastres placés entre les fenêtres où s'entassent des motifs architecturaux un peu redondants, sculpture qui n'a rien de commun avec les fines et parfois un peu grêles arabesques végétales que nous avons rencontrées sur la Loire. Des niches avec culs-de-lampe et dais flamboyants alternent du reste avec ces pilastres, comme il arrive fréquemment aussi dans les constructions de Gaillon. La corniche, également très chargée d'ouvrage, comporte essentiellement une frise décorée de cornes d'abondance régulièrement distribuées. Enfin, ce que l'on peut apercevoir des bandeaux sculptés sous les fenêtres du premier étage et de l'entresol est d'une très bonne qualité et d'une vivacité d'exécution tout à fait remarquable, ici, avec ces animaux ou ces anges long vêtus soutenant des motifs héraldiques, là, avec ces médaillons circulaires accotés de petits angelots d'une facture grasse et spirituelle.

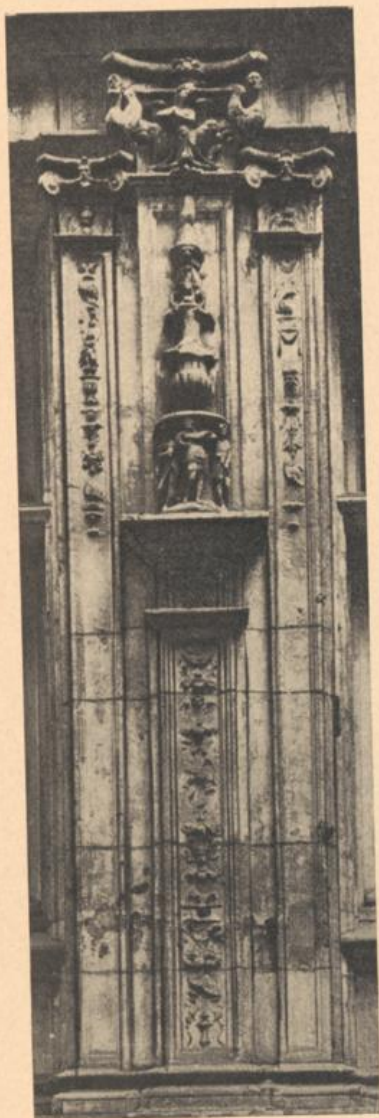


FIG. 22  
ROUEN : ANCIENNE CHAMBRE  
DES COMPTES  
Détail de la façade principale

BIBLIOGRAPHIE : Cochet : *Répertoire archéologique de la Seine-Inférieure*, p. 449. — Sauvageot : *Palais, hôtels et châteaux*, VI, p. 36. — A. de Beaurepaire : *Rouen illustré (1881)*, p. 23. — Palustre : *La Renaissance en France*, II, p. 284. — G. Adeline, dans la *Normandie monumentale et pittoresque (Seine-Inférieure)*, p. 21-25, pl. IV. — Enlart : *Rouen. (Villes d'art célèbres)*, p. 110, 111. — G. Dubosc : *Rouen. Guide*, p. 107.

Pl. XLVIII-XLIX. — Rouen. — Ancienne Chambre des Comptes,  
20, rue des Carmes.

C'est dans un ancien hôtel privé qui appartenait alors à la famille Ramé de Fresquienne, et qui avait été construit, d'après les dates qu'on y relève encore, vers 1524, que fut installée en 1580, la Chambre des Comptes de Rouen. Réunie sous Louis XIV à la Cour des Aides de la province, supprimée en 1771 par le chancelier Maupeou, rétablie peu après, celle-ci fut définitivement abolie en 1790 et les bâtiments vendus le 29 messidor an IV. L'édifice a subi depuis des fortunes diverses : très menacé par les démolitions et les reconstructions qui ont enlaidi les abords de la cathédrale, il se trouve aujourd'hui englobé au centre d'un gros pâté de maisons modernes : l'entrée de la cour donne sur la rue des Carmes et la galerie de l'hôtel sert de passage public et s'ouvre en arrière sur la rue Saint-Romain, par une porte qui, si elle n'était pas l'entrée principale de l'hôtel, lui constituait cependant jadis une issue secondaire.

Le grand corps de logis de cet hôtel, dont l'intérieur n'offre plus guère d'intérêt, présente une belle façade assez bien restaurée qui comprend trois étages et six travées régulières, le tout constituant déjà une ordonnance assez remarquable et nouvelle dans l'architecture privée de ce temps.

Mais ce qui ne l'est pas moins, c'est le décor des pilastres qui séparent les fenêtres au premier et au second étage et dont notre figure 22 reproduit un spécimen. L'élément architectural déjà contenu et accusé dans les pilastres du Bureau des finances s'est comme dégagé et affirmé ici en un balustre saillant

presque en ronde-bosse, qui se décore de petites figurines mythologiques; des danseuses, des amours nus y apparaissent avec la verve et la grâce souple du quattrocento florentin.

Sur le côté droit de ce bâtiment, formant aile, se dispose perpendiculairement une galerie dont les cinq arcades en plein cintre s'ouvraient jadis sur la cour et qui aboutissait en son extrémité à une chapelle de trois travées, accolée contre le pignon du corps de logis et s'ouvrant par derrière sur la rue Saint-Romain. Cette chapelle était, paraît-il, décorée de peintures murales. Il n'en reste plus trace aujourd'hui, galerie et chapelle ayant été converties en passage public fermé sur la cour.

Il est difficile, grâce à cette transformation, de saisir quand on le traverse, le sens de cette sorte de cloître, dont la voûte à nervures compliquées est enrichie de nombreuses clefs ouvragées (voir pl. XLIX). Si, du reste, cette disposition de la voûte conserve un caractère traditionnel très accusé, le décor extérieur de la galerie est au contraire d'un style tellement plus simple et plus sobre encore que celui de la façade principale qu'on serait tenté de le placer à une distance de celle-ci égale à celle qui la sépare elle-même du Bureau des Finances.

Bien que nous n'en ayons pas la preuve, nous admettrions donc très volontiers que cette architecture aux demi-colonnes saillantes et presque entièrement lisses, encore mal proportionnées par rapport au modèle antique dont elles s'approchent pourtant déjà singulièrement, ces chapiteaux qui ne sont pas encore corinthiens, mais qui dépouillent peu à peu la libre fantaisie d'autrefois, ces frises et ces plates-bandes nues, accusent une date voisine de 1530 ou 1540, voisine de celle de l'hôtel d'Ecoville à Caen et d'assez peu antérieure aux premiers essais classiques que tentera à Rouen même vers 1540 le génie novateur d'un Jean Goujon.

Pl. L à LIII. — Rouen. — Hôtel de Bourgtheroulde, 15, place de la Pucelle.

Cette maison, malgré sa célébrité, est assez mal connue et, si les abondants motifs de sculptures qui la décorent ont fait l'objet de maints commentaires, l'histoire et la disposition même de son architecture auraient grand besoin d'être éclairées. Il est juste de dire d'ailleurs qu'occupée aujourd'hui par une maison de banque, elle n'est pas d'un accès, ni d'une étude très facile, bien que la cour en soit assez libéralement ouverte aux promeneurs.

Le fondateur de l'hôtel est un certain Guillaume le Roux sieur du Bourgtheroulde, conseiller du roi en la cour du Parlement, qui vivait à la fin du xv<sup>e</sup> siècle; il aurait fait commencer, dit-on, ces bâtiments dès avant 1500. On trouve toutefois dans les parties les plus anciennes, certains éléments italiens mêlés si intimement aux architectures gothiques que l'on ne saurait croire qu'ils aient été ajoutés après coup; c'est le cas des pilastres par exemple qui se voient à la base des lucarnes, et l'on est amené à dater le bâtiment où ils figurent des toutes dernières années du xv<sup>e</sup> siècle, sinon des premières du suivant: il serait contemporain des bâtiments élevés par Louis XII à Blois où s'observent des pénétrations analogues.

A cette première campagne appartiennent évidemment les bâtiments en façade sur la rue, très mutilés au cours du xix<sup>e</sup> siècle (une échauguette à cinq pans qui formait l'angle de la place et de la rue du Panneret a été démolie en 1825, les combles diminués, l'ensemble enfin indiscrètement restauré par l'architecte Gosselin). Le corps du bâtiment du fond de la cour appartient évidemment aussi à la même campagne, malgré une parure postérieure dont nous reparlerons. Il comporte une tourelle hexagonale en pierre qui n'est pas, remarquons-le, à usage d'escalier, mais comprend une série de réduits dont celui de rez-de-chaussée est voûté sur croisée d'ogives avec clef en pierre sculptée; cette tourelle est surmontée d'une poivrière terminée par un magnifique épi en plomberie. Deux travées de belles fenêtres gothiques avec contreforts et pinacles se terminent par de magnifiques lucarnes surmontées de gâbles ajourés qui rappellent un peu celles du Palais de Justice.

Ce corps de bâtiment, qui était certainement le principal, devait être desservi par un escalier placé dans l'angle de droite et qu'a remplacé un escalier de type moderne continu dans un pavillon reconstruit au xviii<sup>e</sup> siècle, après un incendie, par l'architecte Guéroult. Il était relié au corps de logis antérieur par une aile dont certaines parties du gros œuvre ont résisté aux réfections du xviii<sup>e</sup> siècle et se voient encore dans la partie droite de la cour. Un autre escalier se trouvait sans doute contenu dans une tourelle aujourd'hui tronquée à l'extrémité gauche du revers du bâtiment, faisant face à la tourelle subsistante. Il est difficile toutefois de dire si ces deux tourelles étaient reliées l'une à l'autre avant l'élévation de la galerie que nous allons étudier maintenant.

C'est le fils du constructeur primitif, Guillaume II le Roux, abbé d'Aumale et du Val-Richer, qui reprit les travaux à une date sans doute postérieure à l'année 1520 qui vit la célèbre Entrevue du Camp du Drap d'Or entre François I<sup>er</sup> et Henri VIII d'Angleterre, puisque, glorieux sans doute d'y avoir participé, l'abbé d'Aumale en voulut faire représenter les spectacles pompeux sur les murailles de son hôtel.

Diverses reprises furent exécutées sans doute à ce moment sur les anciens bâtiments, parmi laquelle on doit citer notamment ces deux pilastres à balustres saillants placés au revers de la porte d'entrée (voir pl. LI) qui supportent, dans des couronnes ou « chapeaux de triomphe », les deux bustes des souverains en présence au Valdoré. Ici, l'intention de faire des portraits, que l'on invoque souvent hors de propos devant des motifs analogues, n'est pas niable et elle s'accorde bien avec tout le caractère de la décoration avoisinante. Toujours est-il que l'ensemble assez composite que rehaussent ces deux jolis médaillons est d'une finesse et d'une grâce précise tout à fait remarquable.

Tel n'est pas le caractère dominant, loin de là, de la galerie basse avec un toit plat, comprenant cinq arcades et une porte qui est l'œuvre essentielle de Guillaume le Roux et forme le côté gauche de la cour. Elle est d'une richesse et d'une verve décorative qui rappelle de très près celles que déployèrent à Gaillon les ateliers franco-italiens du cardinal d'Amboise. Les travaux de Gaillon, du reste, étaient arrêtés à cette époque et l'on peut bien imaginer qu'une partie des ouvriers qui s'y étaient trouvés employés restèrent à Rouen pour travailler, soit au tombeau du cardinal, soit au Bureau des finances, soit à cette galerie de Bourgtheroulde. Nous retrouvons notamment leur manière et la qualité de leur main-d'œuvre dans ces grands panneaux à rinceaux du soubassement et dans les délicates arabesques des pilastres verticaux qui accusent, presque avec évidence, la virtuosité d'outil et l'élégance de facture des ouvriers italiens. Très typiques aussi des ateliers rouennais sont ces balustres à candélabres placés dans les ébrasements des arcades ouvertes jadis évidemment et placés pour séduire les yeux des promeneurs de l'intérieur comme de l'extérieur (voir pl. LIII). Ils sont d'un très joli galbe et l'on y retrouve de délicieux motifs d'enfants musiciens, frères des danseuses de la façade de la Chambre des Comptes. Tout le répertoire des décorateurs de Gaillon est utilisé ici à profusion. Mais il y a bien autre chose encore et il convient de s'arrêter sur ces motifs plus originaux, presque uniques dans l'histoire de la sculpture du xvi<sup>e</sup> siècle, si l'on met à part certains reliefs funéraires, d'ailleurs postérieurs, comme ceux des tombeaux du cardinal Duprat et de François I<sup>er</sup> : ce sont les bas-reliefs inscrits sous les appuis de fenêtres de la galerie qui représentent les cortèges de l'Entrevue du Camp du Drap d'Or en des tableaux pittoresques très habilement traités, où l'on voit notamment la rencontre des deux souverains, les villes d'Ardes et de Guines d'où sortent leurs troupes chamarrées et aussi les cortèges ecclésiastiques qui les accompagnent (et où peut-être figurait le propriétaire de l'hôtel de Bourgtheroulde) avec le cardinal Wolsey d'un côté, le cardinal de Boissy de l'autre. Aucun doute n'est possible sur le sens de ces reliefs bien connus aujourd'hui et où l'on avait prétendu reconnaître jadis l'entrée de François I<sup>er</sup> à Rouen ou le concile de Trente. L'explication véritable en remonte d'ailleurs au bénédictin Dom Bourdet et à Montfaucon qui l'enregistra dans ses *Monuments de la monarchie française*.

Il ne saurait plus y avoir de doute non plus sur le sens de ces reliefs formant frise au-dessus des arcades depuis l'explication fournie par Léon Palustre qui a très justement reconnu, d'après quelques inscriptions subsistant *Fama vincit amorem, Tempus vincit...* et d'après la comparaison avec des gravures italiennes, une interprétation des fameux *Triumphes*, de Pétrarque. Toutefois la date de l'édition italienne de Gabriel Giolito de Ferrare citée par Palustre (1545) ne doit pas être, selon nous, considérée comme déterminant celle de nos reliefs : les graveurs se repassaient de génération en génération les mêmes thèmes, et les modèles consultés par nos imagiers rouennais purent être assez antérieurs à 1545. C'est une vingtaine d'années plus tôt que nous semble avoir dû se construire la galerie de Bourgtheroulde, ensemble luxuriant et touffu que les modes plus classiques de 1540 n'auraient certainement plus admis. Il est impossible de supposer que cette architecture puisse être contemporaine de la tribune des orgues de Saint-Maclou ou du tombeau de Louis de Brézé!

Il nous semble, au contraire, que l'on puisse reculer bien davantage vers le milieu du siècle la décoration qui fut ajoutée sur la façade du fond de la cour et qui comprend encore trois bas-reliefs allégoriques représentant une série de triomphe; cette décoration comprend, de plus, en effet, vers les appuis des fenêtres des motifs héraldiques interprétés de façon pittoresque où apparaissent, avec la salamandre de François I<sup>er</sup>, le phénix de sa femme Eléonore d'Autriche, qui ne devint reine de France qu'en 1530. Le style, d'autre part, des personnages de ces nouveaux *Triumphes*, gesticulants et académiques, nous paraît avoir subi l'influence de l'École de Fontainebleau, de même que celui des sculptures de François Marchand ou des Jullyot de Troyes. N'y a-t-il pas aussi à l'intérieur de l'hôtel un cabinet décoré de peintures mythologiques dans le goût de Primaticcio? Guillaume le Roux, abbé d'Aumale, était mort en 1532. Nous serions assez disposés à faire durer les travaux de décoration, comme on l'a proposé, jusqu'en 1547 et à les attribuer au second fils du fondateur, Claude le Roux.



Il est même possible qu'il faille dépasser cette dernière date pour ces extraordinaires panneaux, où l'on vint traduire en reliefs pittoresques, d'exécution assez lourde du reste, de grandes compositions de bergeries rustiques analogues à celles des séries de tapisseries, dont la plus célèbre est celle de Gombaut et Macé. Palustre a comparé les sujets ici tracés à ceux des tapisseries bourguignonnes du xv<sup>e</sup> siècle. Mais on sait que les mêmes sujets se répètent jusque sous Henri IV. Les costumes rustiques ne changeaient guère, ce sont plutôt les nus qui, dans une scène de baignade, nous frappent ici par leur caractère académique et certainement tardif.

Quoiqu'il en soit, ce fut une idée bien singulière que celle de cette décoration illogique, répandue à même la muraille, sans tenir compte de l'appareillage et, certes, les constructeurs de cette jolie tourelle n'avaient pas dû prévoir pareil revêtement.

BIBLIOGRAPHIE : Millin : *Antiquités nationales*, III, p. 169. — De La Quérière, Cochet de Beaurepaire : *Ouv. cit.* — Palustre : *Bulletin monumental*, p. 377. *Renaissance en France*, II, p. 287-295. — Lafon et Marcel : *L'hôtel de Bourgheroulde*, Paris, 1888, fol. — Enlart : *Ouv. cit.*, p. 120-121. — Dubosc : *Ouv. cit.*, p. 100-104.

Pl. LIV. — Cheminée provenant d'une maison de Rouen (Musée de Cluny).

Cette belle cheminée, qui a été achetée par le Musée de Cluny en 1880, est un des témoignages, aujourd'hui dispersés, du luxe intérieur de ces habitations rouennaises du temps de François I<sup>er</sup> dont un si grand nombre ont été malheureusement détruites ou dénaturées. Le musée des Antiquités de la Seine-Inférieure en a recueilli une autre qui date de 1523 et vient d'un hôtel de la rue des Maillots, n<sup>o</sup> 16, appartenant à la famille Busquet de Caumont. Celle-ci provient d'une maison de la rue de la Croix-de-Fer, qui a été décrite dans l'ouvrage de De La Quérière, ainsi que dans les *Voyages dans l'ancienne France* de Taylor.

Elle est composée, sur deux piédroits ornés d'élégants pilastres à arabesques, d'un manteau que décorent quatre hauts-reliefs séparés par des pilastres comprenant des niches garnies de statuettes. Les reliefs représentent l'histoire de la Santa Casa ou maison de la Vierge à Nazareth, transportée par les anges en Dalmatie, puis de là, à Lorette, où elle est l'objet d'honneurs spéciaux. Ce miracle et cette dévotion qui appartiennent en propre à l'Italie, impliquent évidemment quelque souvenir de pèlerinage transalpin ou quelque apport d'images de dévotion italiennes. Le style de l'ensemble s'inspire évidemment de l'art ultramontain. Mais ce n'est pas, il nous semble, une raison absolue, pour affirmer, comme le fait le catalogue du Musée de Cluny, que la cheminée est une œuvre de sculpture italienne. Il y a maint détail dans les constructions que nous venons d'examiner qui manifeste, plus que ce morceau, une intervention de la main-d'œuvre italienne; les ateliers locaux qui travaillaient sous François I<sup>er</sup>, étaient certainement arrivés à un degré d'habileté suffisant pour exécuter ces reliefs ou ces rinceaux d'une aimable fantaisie et d'un style assez courant.

BIBLIOGRAPHIE : De La Quérière : *Description des anciennes maisons de Rouen*, 182, I, p. 94. — Du Sommerard : *Catalogue du Musée de Cluny*, 1883, n<sup>o</sup> 194, p. 15.

Pl. LV. — Caen. — Hôtel de Than (1), 22, Rue Saint-Jean.

Ce grand hôtel est généralement négligé au bénéfice des maisons plus brillantes et légèrement postérieures comme l'hôtel d'Ecoville et l'hôtel de Mondrainville. Aussi est-on assez mal renseigné sur son histoire. Il comprend un grand corps de bâtiment rectangulaire au comble aigu dont le pignon est orienté vers le boulevard Saint-Pierre. Sur la principale façade tournée vers la cour, l'ordonnance des fenêtres et des lucarnes est assez bien conservée malgré quelques reprises de la fin du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle et une forte restauration de 1852. Ces fenêtres garnies de moulurations gothiques, ayant conservé ou retrouvé leurs meneaux, encadrées au premier étage d'un bandeau qui se continue en cordon le long de la façade, donnent à l'ensemble un caractère traditionnel que démentent cependant, si elles ne sont pas le résultat d'additions ou de reprises postérieures, la sculpture des appuis de fenêtres, celle de la frise qui court sous la corniche et surtout celle de certains médaillons appliqués entre les fenêtres et les lucarnes elles-mêmes.

Parmi celles-ci il en est, comme celle de droite sur notre planche, qui sont en grande partie modernes.

(1) Et non *Thau* comme le donne par erreur la légende de la planche.

Celle de gauche a sans doute moins souffert. Palustre, qui l'étudie dans sa *Renaissance en France*, y voit comme une traduction en pierre de ces grands épis de faïence fréquents en Normandie. De fait, le candélabre qui la termine est remarquable par ses proportions, sinon par son dessin assez courant dans l'ornementation Renaissance. La salamandre du tympan indique, pour cette lucarne tout au moins, la date du règne de François I<sup>er</sup>. Il semble donc que nous ayons affaire soit à un logis du début du xvi<sup>e</sup> siècle, complété vers 1520, soit à une œuvre composite où persistent tardivement certaines habitudes traditionnelles de construction et de décor, et c'est vers cette dernière hypothèse que nous fait pencher certainement la présence de ce grand pavillon carré où s'inscrit l'escalier et qui domine tout l'ensemble. Cet escalier est malheureusement modernisé et son départ masqué par une lourde addition classique.

BIBLIOGRAPHIE : Trébutien : *Caen, son histoire et ses monuments*, p. 220-223. — Palustre : *La Renaissance de France*, II 169-170. — Prentout : *Caen et Bayeux* (Villes d'art célèbres) p. 56. — L. Serbat : *Guide du Congrès archéologique 1908*, p. 111-112.

Pl. LVI à LVII. — Sens. — Ancien Archevêché.

Les origines du palais archiépiscopal de Sens, bâti, suivant l'usage constant, sur le flanc méridional de la Cathédrale, remontent aux origines mêmes de l'Église métropolitaine de Sens. On en trouve mention dès le ix<sup>e</sup> ou le x<sup>e</sup> siècle. La célèbre *Salle synodale*, fut élevée à partir de 1231 par l'archevêque Gauthier Cornut. Quant au palais même des archevêques, il ne date, actuellement, dans ses plus anciennes parties,

que du premier quart du xvi<sup>e</sup> siècle. C'est l'archevêque Étienne Poncher qui fit construire vers 1520 les bâtiments qui bordent la Grande Rue et sont parallèles à l'axe de la Cathédrale (au bas de notre plan); un peu plus tard, de 1535 à 1557, le Cardinal Louis de Bourbon fit élever l'aile perpendiculaire qui va rejoindre la cathédrale et dont l'extrémité Nord contient un grand escalier monumental édifié sous le cardinal du Perron en 1612. La Chapelle du premier étage date également du xvii<sup>e</sup> siècle, ainsi que la partie de l'aile qui rattache l'archevêché à la Salle synodale. Cette aile qui comprend une série de pièces inégales, fut reconstruite après un incendie en 1683.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de ces additions du xvii<sup>e</sup> siècle et nous indiquerons seulement pour l'aile du Cardinal de Bourbon qu'elle fut édifiée, sans doute, sous la direction de l'architecte Godinet qui fut maître de l'œuvre de la Cathédrale jusqu'en 1550 et construisit notamment le campanile de la grande tour. Le rez-de-chaussée forme une sorte de galerie ou de portique à arcades ouvertes sur la cour, et se décore sur sa façade de pilastres réguliers et déjà classiques.

Le bâtiment d'Étienne Poncher, au contraire, est une construction de brique et de pierre où maints partis pris rappellent encore les œuvres de l'architecture gothique, au moins de l'architecture composite du temps de Louis XII. On notera d'abord la distribution du plan avec ses grandes salles en enfilade qui ressemble singulièrement à celui du palais épiscopal d'Évreux (voir tome I, pl. L), puis certains passages voûtés sur croisée d'ogive comme celui qui fait face



FIG. 23. — SENS : ANCIEN ARCHEVÊCHÉ  
Puits et partie de la façade intérieure

à la porte Moïse de la cathédrale et sert d'entrée à l'Archevêché sur la rue, ou bien la tourelle d'escalier avec sa vis, aujourd'hui incomplète, à l'intérieur de laquelle on a relevé l'inscription : COSTRUXIT—R.D. STE DE PONCHER AR. SEN. ANNO DNI MDXXI, enfin, le couronnement de la petite porte sur la cour que l'on voit en perspective sur notre planche LVII, et qui conserve un caractère gothique si accentué que la porte en question aurait pu prendre place parmi la série des documents que nous avons réunis dans notre tome I.

Le caractère même des parties Renaissance comme la porte extérieure, le puits (fig. 23) où les encadrements des fenêtres du rez-de-chaussée est beaucoup plus voisin de ce qui se faisait sous Louis XII que des compositions du règne de François I<sup>er</sup> dont le style est plus avancé, même à ses débuts, au château de Blois par exemple. La porte extérieure comporte d'abord un arc surbaissé encadré de moulures gothiques. Elle est flanquée de pinacles également gothiques. Quant aux panneaux arabesques, aux couronnes, aux candélabres, ils se rencontrent identiques ailleurs, de 1500 à 1510; et si les deux petits personnages réalistes qui paraissent se défier à droite et à gauche du couronnement sont en costume de lansquenets du temps de François I<sup>er</sup>, l'esprit de l'artiste qui les a conçus, pittoresque et légèrement caricatural, est bien encore celui du début du siècle.

Il y a donc là probablement, à moins de supposer que la construction n'ait commencé bien avant 1521 (date inscrite qui peut marquer un achèvement, non un début), l'œuvre d'un atelier légèrement attardé sur les modes qui fleurissent à la cour de France. Partout du reste, la coquille Saint-Jacques et la tête de nègre répandues dans l'ornementation de la porte et de la frise qui sépare les deux étages, nous mettent sous les yeux les emblèmes héraldiques des Poncher.

On peut remarquer toutefois que le système des grands pilastres en pierre blanche, presque sans autres ornements que leurs chapiteaux, qui rythment l'architecture des deux étages, dénote déjà un goût plus avancé que la moyenne de l'ornementation. Il est donc possible que ce soit les décorateurs plus que le maître d'œuvre qui ait eu le goût ou l'éducation légèrement archaïque que nous avons noté.

En 1832, le bâtiment se trouvant assez délabré et les sommes que l'on proposait pour sa mise en état étant insuffisantes, on avait tout simplement pris le parti de le démolir, ou du moins de le mutiler, comme tant d'autres édifices de l'ancienne France. On en rétablit une partie en 1880; le pavillon qui surmonte l'entrée et fait face au transept de la cathédrale est une réfection totale et plus récente, terminée par les soins de Mgr Ardin en 1898.

BIBLIOGRAPHIE : Sauvageot : *Palais, châteaux, hôtels et maisons de France*; t. II, pl. XIII-XXVI. — Tarbé : *Histoire de la Ville de Sens*, 1838, p. 9-16. — Victor-Petit : *Guide pittoresque. Annuaire de l'Yonne*, 1847. — Th. Mémain : *Sens. Historique et description*, 1885, p. 41-45.

Le plan ci-contre est emprunté à l'ouvrage de Sauvageot.

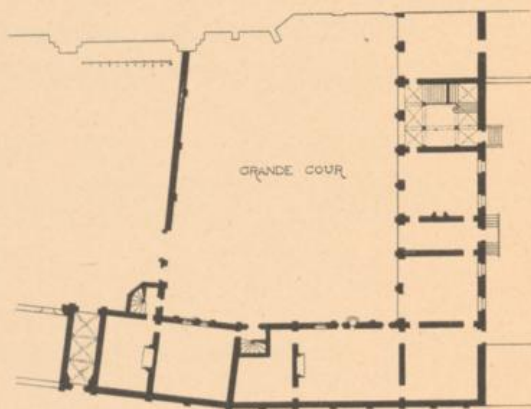


FIG. 24. — SENS : ANCIEN ARCHEVÊCHÉ  
Plan du rez-de-chaussée

Pl. LVIII. — Troyes. — Hôtel de Marisy, 9, rue Charbonnet.

La ville de Troyes subit en 1524 un incendie considérable qui détruisit la plupart des vieux logis. Parmi ceux qui subsistent aujourd'hui, l'hôtel des Ursins présente peut-être encore quelques parties de style flamboyant antérieures à l'incendie; mais la petite bretèche qui fait saillie sur le milieu de la façade paraît bien être le résultat d'une reprise postérieure. L'hôtel de Marisy qui s'élève dans le même quartier, au coin de la rue Charbonnet et de la rue des Quinze-Vingts, fut réédifié complètement entre 1528 et 1532 (cette dernière date se voit encore inscrite sur un chapiteau à l'intérieur de la cour), pour Claude de Marisy qui fut deux fois maire de Troyes et qui utilisait ainsi l'emplacement de la maison de son père. La maison appartient ensuite aux familles Angenoust, Huez de Vermoire et Vernier. Elle a subi une restauration radicale vers 1870 sous la direction des architectes Millet et Naples.

Les dispositions essentielles ont été respectées : l'hôtel comprend un grand corps de logis en façade sur la rue des Quinze-Vingts et un autre moins élevé où se trouve le portique d'entrée (très refait) sur la rue Charbonnet. Dans la cour, l'angle est occupé par l'escalier inscrit dans une tourelle, mais complètement renouvelé par la restauration, de même que la décoration intérieure et notamment la cheminée de la salle à manger.

Les parties les plus intactes sont à l'extérieur : c'est une belle grille en fer forgé qui ferme une des fenêtres du rez-de-chaussée sur la rue Charbonnet et la gracieuse tourelle d'angle que reproduit notre planche.

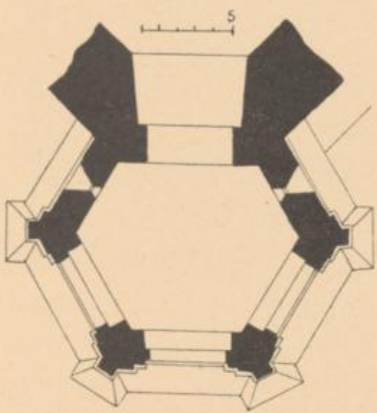


FIG. 25. — TROYES : HOTEL DE MARISY  
Tourelle d'angle

Celle-ci nous présente le développement du motif que nous signalions tout à l'heure à l'hôtel des Ursins, avec un parti pris classique dans la composition de l'ornement beaucoup plus accusé.

Des grilles en fer forgé protègent les trois petites fenêtres qui éclairent le réduit compris dans cette bretèche de forme hexagonale. Des blasons décorent les appuis des fenêtres où se voient les armes de Claude de Marisy et de divers personnages de sa famille. Au-dessous, le cul-de-lampe est décoré de têtes saillantes d'un très joli caractère et de figurines mythologiques d'une grande verve d'exécution.

Le couronnement où paraissent des vases un peu lourds et une sorte de lanternon ajouré, couronné d'un dôme à écailles imbriquées doit être en grande partie l'œuvre du restaurateur.

BIBLIOGRAPHIE : Ch. Fichot : *Statistique monumentale de l'Aube*, t. III, p. 20. — Babeau : *Les anciennes tourelles des maisons de Troyes*, 1881. — Aufaivre : *Troyes et ses environs*. — *Congrès archéologique de France*, 1902, p. 30 — Lucien Morel : *Nouveau guide de l'étranger dans Troyes*, 1906, p. 69-70. — Id. : *Troyes et Provins* (Villes d'art célèbres), p. 81.

Pl. LIX. — Troyes. — Hôtel de Chapelaines, 55, rue de Turenne.

Cet hôtel, un peu postérieur au précédent, offre encore la disposition très simple des maisons du moyen âge couvert d'un grand comble aigu et présentant sur la rue l'un de leurs murs goutterots. Le pignon visible sur notre planche offre cet appareil en damier de brique et de pierre que l'on retrouve dans diverses maisons de la même époque à Troyes, notamment l'hôtel d'Auruy, l'hôtel de Mauroy et l'hôtel Deheurle. Mais la façade en pierre est plus luxueusement décorée de pilastres, de colonnettes et de frontons sculptés qui surmontent de larges fenêtres et s'encombrent quelque peu de volutes légèrement excessives.

A la base du toit, court une balustrade de pierre qui s'accorde assez mal avec la gargouille traditionnelle qui se voit au pignon; de même, la petite niche de l'angle joliment décorée dans le style de la première Renaissance est assez peu en harmonie avec le caractère monumental du pilastre à chapiteau corinthien qui l'avoisine; l'on peut remarquer enfin que cet essai d'ordonnance régulière et de balustrade classique est lui-même assez mal adapté sur une façade qui avait dû suivre la ligne brisée d'un alignement irrégulier.

L'hôtel avait été construit en 1535 pour Nicolas Largentier, teinturier de draps, dont l'un des descendants devint baron de Chapelaines et donna son nom à l'hôtel. Louis XIII à son passage à Troyes logea dans cette maison qui fut sans doute quelque peu retouchée, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, notamment pour le portail d'entrée et les gros vases de la balustrade. La cheminée monumentale qui se voit au Musée et provient de l'hôtel date peut être seulement aussi de cette époque.

BIBLIOGRAPHIE. — Voir le n<sup>o</sup> précédent, notamment Lucien Morel, *ouvr. cit.* p. 77.

Pl. LX. — Reims. — Hôtel de Nicolas le Vergeur (Maison Couvert), 1, rue du Marc.

Nous avons dans le volume précédent reproduit déjà plusieurs morceaux de style gothique appartenant à cet immeuble (voir t. I, pl. XLIX), et nous avons donné l'historique général de la demeure qui appartient aujourd'hui à M. Hugues Krafft. La partie que nous donnons cette fois est évidemment celle que fit construire, vers 1523, Nicolas le Vergeur, en façade sur la rue du Marc. La façade extérieure, du reste, n'a plus d'intérêt, ayant subi un alignement fâcheux au XVII<sup>e</sup> siècle. Le portail même paraît appartenir au temps de Louis XIII, mais au revers se voit la curieuse composition que reproduit notre planche.

A part la travée où débouche le charpil, ce sont quatre travées régulières comprenant une fenêtre au rez-de-chaussée, et une au premier étage encadrées de moulures qui rappellent encore le système gothique, mais flanquées de pilastres très saillants, étagés l'un au-dessus de l'autre, avec des proportions variables. Certains de ces encadrements de fenêtres et de ces pilastres sont décorés de sculptures assez fines en manière d'arabesques, mais d'un dessin assez malhabile et d'un caractère peu plaisant. Six médaillons avec des profils d'hommes ou de femmes de fantaisie se voient dans le bandeau qui sépare les deux étages. Ils sont, eux aussi, d'un caractère assez médiocre et fort loin des modèles italiens ou antiques qu'ils prétendent imiter.

Enfin au-dessus des fenêtres du premier étage, sous la corniche qui supportait jadis, paraît-il, une balustrade ajourée, une suite de cinq bas-reliefs forme une espèce de frise continue qu'interrompt seulement le panneau où s'inscrit un arbre symbolique avec une banderolle portant l'anagramme du maître du logis :

« *Glace le sur ou rien* ». Ces bas-reliefs présentent cette particularité remarquable de nous montrer des scènes de tournois où des hommes d'armes, tantôt à pied, tantôt à cheval, luttent deux par deux. Les uns paraissent revêtus de costumes fantaisistes et peut-être exotiques, coiffures de plumes, turbans ou bonnets, les autres vêtus d'armures ou de costumes à crevés sont des documents curieux et pittoresques sur le costume militaire du temps de François I<sup>er</sup>.

Tout cela n'est pas du reste d'une invention très raffinée et est loin de valoir les bas-reliefs du Bourgheroulde. La pierre, d'autre part, dans toute la façade est en mauvais état; elle est tendre et se délite lamentablement. Le couronnement du bâtiment, remanié à l'époque moderne, a perdu notamment des lucarnes qui auraient sans doute été fort curieuses.

BIBLIOGRAPHIE : Voir tome I, pl. XLIX, p. 24, et ajoutez : Jadart, *Guide du Congrès archéologique* de 1911, p. 127-128.

Pl. LXI. — Nancy. — Maison 4, rue Saint-Michel.

Le duché de Lorraine reçut presque en même temps que le royaume de France les premières atteintes de la Renaissance. Le palais ducal de René II commencé par Jacot de Vaucouleurs en 1502, s'il est peut-être un peu plus gothique que le château de Blois de Louis XII, fait une part cependant aux motifs de décor italiens.

La maison, dont nous reproduisons ici la cour intérieure, date sans doute aussi de l'époque de Louis XII et on y observe un mélange assez singulier dans la décoration de la tourelle d'escalier, entre la forme gothique et les éléments italiens comme la coquille. La disposition constructive reste bien entendu toute traditionnelle;

celle même de ces balcons à balustres de bois, dont le détail a peut-être été refait postérieurement, nous rappelle bien des combinaisons analogues étudiées dans notre premier volume. Le même principe est encore appliqué vers la même époque à Nancy à l'hôtel d'Haussonville. Il le sera encore pendant toute la fin du siècle dans ces curieuses cours fermées de la ville vieille avec leurs escaliers ajourés, leur galerie, leurs puits plus ou moins décorés, auxquelles nous arriverons un peu plus tard, mais dont nous avons ici le prototype.



FIG. 26. — BEAUNE : HOTEL DE LA MARE  
Façade extérieure

BIBLIOGRAPHIE : R. de Souhesmes, *Nancy inconnu*. Mémoires de la Société d'archéologie lorraine, 1899. — André Hallays, *Nancy* (Villes d'art célèbres) p. 39, fig.

Pl. LXII. — Beaune. — Hôtel de la Mare, place Monge.

N'était la date de 1522 que l'on donne couramment, et avec toute vraisemblance, pour sa construction, n'étaient certains motifs de décor comme les médaillons que l'on voit sur les façades des cours intérieures, la disposition générale de cette grande demeure assez bien conservée en toutes ses parties

et la structure architecturale de ses morceaux essentiels sont d'un caractère tellement traditionnel que l'on pourrait croire sans peine à une construction du xv<sup>e</sup> siècle.

C'est, sur un terrain assez étroit, un premier corps de bâtiment en façade sur la place, avec une série de trois fenêtres à meneaux juxtaposées, qui constitue aux deux étages une claire-voie très élégante éclairant largement de belles pièces d'habitation amples et saines, avec une boutique à double arcade au rez-de-chaussée et un passage latéral qui mène à la cour intérieure.

Ce corps de bâtiment ne comportait pas d'escalier. Il était desservi par la grande vis contenue dans une tourelle accolée au deuxième corps et terminée par une chambre haute et un petit escalier latéral menant sur une terrasse garnie de créneaux; des passages voûtés sur croisées d'ogives longeaient la cour à chaque étage, ouverts sur celle-ci par des arcades surbaissées mais tendant vers le plein cintre, qui constituent une sorte de portique à triple étage d'une très grande élégance.

Une seconde cour s'étend en arrière du second corps de logis; on y accède par un couloir qui traverse le corps de logis sur le flanc opposé à l'escalier et l'on y remarque encore une nouvelle série d'arcades correspondant à un second escalier situé au fond. C'est en somme la disposition classique des grandes maisons de Lyon que nous avons analysées dans le précédent volume (voir tome I, pl. LVII, LVIII). On constate seulement dans le dessin général des arcades et des fenêtres, dans la composition des moulures, dans le choix des ornements, une sorte d'assagissement général, de régularisation progressive. Enfin, au lieu des fantaisies du gothique flamboyant, voici que ce sont les médaillons à l'antique, de profil ou de trois-quarts, quelques-uns de dimensions exceptionnelles et d'une jolie qualité de sculpture qui viennent agrémenter une architecture par ailleurs très sobre et aussi peu « Renaissance » que possible.

BIBLIOGRAPHIE : Perrault-Dabot : *l'Art en Bourgogne*, 1894, p. 162. — Aubertin : *Les rues de Beaune*. — Kleinclausz : *Dijon et Beaune* (Villes d'art célèbres) p. 140.

Pl. LXIII. — Paray-le-Monial. — Hôtel de Ville (Ancienne Maison Jaillet).

L'Hôtel de Ville de Paray-le-Monial est installé aujourd'hui dans la maison que se fit construire un certain Pierre Jaillet ou Jayet, habitant de Paray, qui, d'après une inscription ancienne portée sur le soubassement de l'édifice, acheta le terrain en mai 1525, commença à y besogner en juin suivant et vint y demeurer en mai 1528. Ce Jaillet était un bourgeois probablement enrichi par le négoce. La maison est ample et de plan assez complexe. Elle rappelle un peu la disposition du corps de bâtiment antérieur de l'Hôtel de la Mare de Beaune, mais elle est double en largeur et double en profondeur.

Au centre du rez-de-chaussée s'ouvre un vestibule décoré avec quelque recherche, à droite et à gauche duquel se trouvent deux pièces éclairées chacune par une double fenêtre en arcade; la disposition générale de l'ensemble étant légèrement biaise comme le montre le croquis ci-joint. Deux autres pièces doublent celles-ci en arrière; l'escalier à vis, contenu dans l'intérieur du corps du logis, étant pris en partie dans le prolongement du vestibule, en partie sur l'une des pièces d'arrière. Cette distribution se retrouve aux étages, où, de plus, chaque pièce est complétée (accommodée, disait-on au XVI<sup>e</sup> siècle) d'une sorte de réduit ou de cabinet contenu dans les deux tourelles qui font saillies sur la façade et gardent quelque physionomie gothique et militaire à l'ensemble. De plus, en arrière, une aile vient se greffer sur le corps principal, dont les pièces se relient à travers l'escalier à celles de ce corps principal.

La façade de la rue est très abondamment décorée de sculptures du type franco-italien courant à l'époque François I<sup>er</sup>; mais l'exécution en est rude et sommaire, les amours nus sont rustiques et lourds, les guerriers à l'antique presque caricaturaux; quant aux figures de profil dans des cadres Renaissance au-dessus des portes du vestibule, où l'on veut communément voir des portraits, il est possible que l'intention y soit bien effectivement; mais la valeur iconographique en est presque nulle.

BIBLIOGRAPHIE : Perrault-Dabot : *l'Art en Bourgogne*, 1894, p. 162.

Pl. LXIV. — Macon. — Maison, 10, rue Carnot.

La maison à laquelle appartient cette porte n'a plus aucun caractère par elle-même et l'on en vient à se demander si le beau morceau de sculpture décorative que nous reproduisons n'a pas été rapporté de quelque autre édifice de la ville. Non loin de là, l'Hôtel de Murard, au coin des rues Sigorgne et Saint-Nizier,

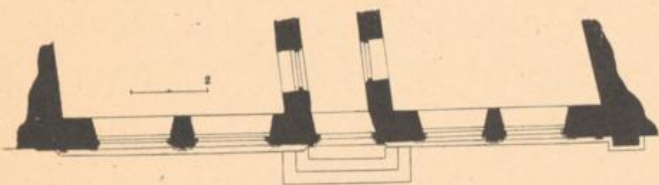


FIG. 27. — PARAY-LE-MONIAL : HOTEL DE VILLE  
Plan de la Façade

aujourd'hui très modernisé, présente encore une fenêtre du XVI<sup>e</sup> siècle, d'un dessin assez classique avec des pilastres ornés de rinceaux très soignés et un fronton encadrant un buste d'homme.

Quoiqu'il en soit, le fragment de la rue Carnot est un exemple excellent de ces morceaux d'ornement à l'italienne qui s'exécutent en France pendant le règne de Louis XII et y servent de modèles à toute une génération de décorateurs. Le style de celui-ci est même si nettement italien, la qualité des pilastres et surtout du bas-relief formant frise qui représente un triomphe de Neptune accompagné de Tritons et Sirènes (évidemment inspiré de quelque estampe italienne analogue à celles de Mantegna) est tel que l'on est très porté à affirmer que la main-d'œuvre même fut ici italienne, ce qui est assez rare dans les édifices de cette nature et ne se rencontre d'ordinaire que dans les grandes constructions royales ou princières comme Amboise ou Gaillon qui occupèrent les équipes d'artistes ultramontains, introduits officiellement en France. Nous serons amenés du reste à faire une constatation analogue tout à l'heure pour une autre maison de la vallée du Rhône, la maison Dupré-Latour de Valence.

Pl. LXV et LXVI. — **Riom.** — Maisons des Consuls, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Les débuts de la prospérité de Riom et la construction des belles demeures qui y subsistent encore assez nombreuses remontent à l'époque de Jean duc de Berry et d'Auvergne qui y installa avec son palais la capitale de son duché d'Auvergne. La tour de l'Horloge, d'autre part, et quelques maisons assez importantes datent du premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle. Celle-ci, qui ne date guère que du second quart de ce siècle est certainement une des plus considérables. L'origine du nom sous lequel on la désigne est assez obscure. Elle paraît avoir appartenu d'abord à la confrérie du Saint-Esprit et avoir été élevée entre 1527 et 1531. Elle ne semble pas, en tous cas, avoir servi jamais d'Hôtel de Ville; à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle appartenait au conventionnel de Soubrany.

Il est peu probable qu'elle ait été bâtie en une seule fois et la principale façade avec son portique (aujourd'hui converti en magasin) doit avoir été ajoutée sur un corps de bâtiment plus ancien. Celui-ci aurait compris un escalier situé dans une tourelle sur la cour à droite et aurait eu sans doute son pignon sur la rue Croisier, avec une entrée qui subsiste encore sur cette rue (voir pl. LXVI); le couronnement de cette porte d'entrée, avec ses crochets de feuilles et son fleuron, garde un caractère gothique très accusé malgré la présence, formant pinacles, de deux balustres, peut-être postiches, surmontés de deux figurines nues en fort relief, un amour tirant de l'arc inspiré de quelque plaquette de gravure italienne et un enfant nu tournant le dos. La triple baie qui avoisine cette porte, encadrée de pilastres, fermée de grilles en fer forgé, est bien toutefois dans le goût du règne de François I<sup>er</sup>.

Quant à la façade principale, avec son échauguette en encorbellement à l'angle, avec ses deux lucarnes au gable nu et régulier tournant au fronton, sa galerie à arcades surbaissées soutenue par des piliers très sobres et très nus, surtout ses grands médaillons de terre cuite récemment restaurés (il n'en restait plus en place, il y a quelques années, que les deux personnages masculins), elle offre un caractère de Renaissance assez avancé qui détone avec les détails précédents. L'ordonnance, comme la qualité des médaillons anciens fait pressentir ici quelque intervention ultramontaine.

BIBLIOGRAPHIE : *Congrès archéologique de France, 1895, p. 61.*

Pl. LXVII. — **Riom.** — Hôtel du Montat, 12, rue de l'Horloge.

Cette maison connue aussi sous le nom d'hôtel Guimonneau, qui ne présente plus aucun caractère intéressant à l'extérieur, offre au contraire une décoration de cour intérieure des plus luxueuses et des plus typiques de la Renaissance auvergnate. C'est le plan classique sur terrain étroit, avec le passage sous le corps de bâtiment antérieur à droite, l'escalier à vis dans le coin de la cour au fond à gauche, communiquant avec le corps antérieur par une série de passages voûtés. Mais, d'une part, cet escalier est largement ouvert sur la cour, chaque révolution formant ainsi un balcon saillant; c'est la disposition que nous avons déjà rencontrée au XV<sup>e</sup> siècle à l'hôtel Chambellan à Dijon (voir tome I, pl. LVI), et dans la plupart des maisons de Montferrand.

D'autre part, sur les rampes extérieures de cet escalier, sur le parapet des passages latéraux, comme sur les murs du fond de la cour et de la partie droite, d'abondants et intéressants motifs de sculpture sont disséminés. Sur la première révolution de l'escalier, c'est le groupe, en deux personnages séparés par un vase garni de fleurs de lis, de l'*Annonciation*, conforme au type déjà rencontré à Montferrand, mais traité ici avec beaucoup plus d'ampleur. Sur la seconde révolution plusieurs médaillons à l'antique (les moins bons de l'ensemble); sur le passage du premier étage les quatre vertus cardinales *Prudence, Justice, Force, Tempérance*. On aperçoit la dernière sur notre planche, versant l'eau dans le vin et tenant un mors dans sa bouche. Sur le mur de droite, d'autres médaillons à l'antique mais d'excellente qualité; enfin sur le mur du fond, dans deux cadres rectangulaires, deux têtes d'homme et de femme légèrement penchées, avec une indication de buste et de mains qui se posent sur le cadre, motif réaliste qui rappelle les deux figures fameuses de l'hôtel Jacques Cœur de Bourges et qui a bien des chances pour nous donner les noms des premiers propriétaires de la maison. Nous en ignorons les noms malheureusement comme aussi la date exacte de l'exécution de l'édifice, mais cette date, étant donné le caractère de toute cette sculpture, doit se chercher aux environs de 1530.

BIBLIOGRAPHIE. — (Voir le n° précédent.)

Les principaux motifs de la décoration de l'hôtel du Montat sont moulés au Musée du Trocadéro.

Pl. LXVIII. — Riom. — Maison, 48, rue de Mozac.

Le faubourg de Mozac existait dès le xv<sup>e</sup> siècle et joua dès cette époque un rôle dans l'histoire de Riom. On y rencontre encore quelques maisons anciennes dont celle-ci est une des plus curieuses à cause de la conservation fort rare de ses dispositions de rez-de-chaussée dont on trouve cependant encore un spécimen plus simple dans la même rue, au n° 56. Si la baie de droite est modernisée, celle de la boutique avec son arc surbaissé et son banc d'étal est presque intacte, ainsi que la petite porte très élégante qui se flanque de pilastres et se couronne d'une frise et d'un fronton à l'italienne, preuve manifeste de l'invasion progressive des motifs de la Renaissance et de la date assez avancée de l'ensemble.

Pl. LXIX. — Montferrand. — Maison, rue de Languedoc.

Nous avons déjà dit au volume précédent (voir pl. LXIII) l'intérêt qui s'attache à l'abondant ensemble des vieilles maisons de Montferrand; nous avons dit en même temps la qualité souvent médiocre de leur détail ornemental et leur rudesse générale d'aspect.

L'évolution des styles dans un pareil milieu se fit assez lentement et nulle part, sinon peut-être en Bretagne, les types traditionnels de construction ne furent suivis plus fidèlement. Il ne faut pas supposer cependant d'in vraisemblables retards et un morceau comme celui que nous reproduisons ici, qui donne dans son dessin général l'impression d'une œuvre de l'époque de Louis XII, qui combine encore la silhouette de l'arc gothique avec les éléments décoratifs franco-italiens de la première Renaissance, peut sans doute être reculé jusque vers 1520-1530, mais non cependant comme l'écrit M. Desdevizes du Désert, jusqu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle.

Le détail de cette décoration est bien connu et bien typique et nous l'avons déjà maintes fois rencontré: pilastres à arabesques, colonnes cannelées à chapiteaux composites, moulures ornées de rais-de-cœur, de rosaces, de colonnettes à torsades ou à imbrications; mais la dureté de la pierre de lave jointe à la maladresse de l'exécutant supprime ici toute fantaisie, et amène à une sécheresse singulière et déconcertante.

Comme emploi dans l'ensemble de cette construction, cette petite porte percée sur la rue dans un mur élevé dont il existe bien d'autres spécimens dans les habitations gothiques, donne accès dans la cour d'une maison qui fait l'angle de la rue de La Fontaine et de la rue de Languedoc et qui est désignée sous le nom de *Maison du Notaire*. Le corps de logis qui fait face sur la rue de La Fontaine présente du reste plusieurs fenêtres décorées dans le même goût que cette porte.

En arrière, sur la cour, se voit un escalier à vis, ajouré, du type de celui que nous avons décrit à Montferrand même à propos de la planche LXIII du tome I. Sur la balustrade de la coursière figurait une *Annonciation* aujourd'hui martelée, analogue à celle qui subsiste au 36 de la rue de la Rodade dans la *maison dite de Saint-Christophe* à cause d'une jolie statue de ce saint qui subsiste à côté.

BIBLIOGRAPHIE: Congrès archéologique de France, 1895. — Desdevizes du Désert: *Clermont-Ferrand* (Villes d'art célèbres), p. 127-128, (fig.)



## Pl. LXX. — Montferrand. — Maison d'Adam et d'Ève, 4, rue de Montorcier.

Cette maison qui est une des plus célèbres de Montferrand offre un exemple typique de l'escalier à vis demi-saillant dans un angle de la cour et desservi par les passages voûtés que l'on sait.

Le balcon de la première *coursière* est garni ici d'un bas-relief conservé représentant Adam et Ève de chaque côté, mais à une assez grande distance, de l'arbre fatal où grimpe un serpent à tête de femme. Au pied de cet arbre se voit un blason.

L'ensemble très régularisé et assez lourd dénote une date avancée dans le XVI<sup>e</sup> siècle.

BIBLIOGRAPHIE : Voir le n<sup>o</sup> précédent.

## Pl. LXXI. — Ussel. — Hôtel Ventadour.

Les régions montagneuses du Plateau Central semblent avoir été peu favorables aux importations du style franco-italien qui paraît avoir suivi plutôt les vallées riannes. Déjà, Clermont et Montferrand nous ont présenté les spécimens d'un art assez rude, interprète malhabile des thèmes en vogue. Nous en retrouverons du reste à Angoulême qui ne valent guère mieux. Voici dans la Corrèze un exemple typique des survivances, des mélanges et des gaucheries qui se manifestent au XVI<sup>e</sup> siècle dans ces régions peu privilégiées.

La grande tourelle hexagonale qui contient la vis et domine tout le bâtiment comme un donjon est un prolongement des types gothiques, de même que la petite tourelle en encorbellement à l'angle du logis. L'escalier s'y arrête même toujours au second étage pour reprendre par une petite vis annexe montant à la chambre de guet.

Quant à l'ornementation, elle est si composite que l'on pourrait croire à des reprises successives; il est possible cependant que le tout soit d'une seule venue, aussi bien les encadrements des portes et des fenêtres à frontons et pilastres classiques que les candélabres et les coquilles du motif central.

## Pl. LXXII. — Angoulême. — Hôtel Saint-Simon, 15, rue Cloche Verte.

Cet hôtel, possédé jadis par la famille de Saint-Simon-Monbléru, est une des rares maisons anciennes que possède la ville d'Angoulême. La date peut en être fixée approximativement aux environs de 1535. C'est le style de la Renaissance assez avancé et régularisé qui fleurit à Chambord par exemple, mais très alourdi et sentant une imitation très lointaine.

La structure architecturale en est assez remarquable avec ce pavillon carré faisant saillie sur la gauche et dans lequel est contenu un escalier à vis de type traditionnel; le noyau de celui-ci est sur le plan de la façade principale et la cage de l'escalier s'éclaire d'autre part sur une seconde cour, rattachant ainsi le corps principal à une aile située à gauche de la cour intérieure.

En pendant, la façade présente une tourelle en encorbellement assez exiguë, qui contient un petit escalier faisant communiquer la grande pièce du premier étage avec les services situés à droite. Au second étage, la tourelle est constituée par un massif de maçonnerie plein et n'a plus qu'une fonction décorative.

La décoration très simple et très fruste présente ce système de losanges alternant avec des cercles que l'on retrouve dans une maison de la même date à Sarlat. Quatre bustes saillants inscrits dans des médaillons circulaires se voient au-dessus de la porte et entre les fenêtres; mais ils sont d'une exécution assez lourde et vulgaire. Rien n'égale cependant comme déformation et disproportion presque caricaturales, les pilastres trapus qui flanquent la porte de l'escalier.

BIBLIOGRAPHIE : Lièvre : *Angoulême, histoire, institutions, monuments 1885*. — Palustre : *La Renaissance en France*, III, 278-279 (Gravure). — H. Labbé de la Mauvinière : *Poitiers et Angoulême* (Villes d'art célèbres) p. 124-126, fig.

## Pl. LXXIII. — Périgueux. — Maison du Quai.

Nous avons décrit dans le volume précédent (p. LXVII) la maison voisine de celle-ci qui est connue sous le nom de *maison Cayla*. Celle-ci, désignée sous le nom de *maison Lambert*, lui fait suite et s'ouvre d'une part sur la rue Port-de-Graule (n<sup>o</sup> 17), d'autre part sur le nouveau quai; elle s'ouvrait autrefois directement sur la rivière d'Isle qui en baignait le pied. Mais tandis que la précédente avait sa cour ouverte sur

la rue et présentait sur la rivière un mur massif garni encore de l'appareil défensif médiéval, celle-ci ouvre sa cour à l'air et à la lumière du côté de la rivière et présente seulement comme clôture de ce côté cette gracieuse galerie, véritable loggia à l'italienne, qui est une des idées les plus nettement (et heureusement du reste dans la circonstance) empruntées à l'architecture ultramontaine que nous connaissons dans ce genre de constructions. La qualité des matériaux employés en rend du reste la solidité assez précaire et elle a dû être récemment étayée par une charpente en bois.

Le caractère des chapiteaux composites et des colonnes encore engainées de feuillages à leur base n'accuse pas une date de beaucoup postérieure à 1540. C'est du reste ce qu'indiquent également les lucarnes du comble garnies encore de rinceaux, de candélabres et de volutes.

Dans son ensemble, le logis comprend un corps principal en bordure de la rue et une aile perpendiculaire; à l'intersection des deux bâtiments se trouve un escalier à rampes droites. Sur le quatrième côté, la cour est simplement bordée d'un passage étroit qui vient rejoindre la galerie.

BIBLIOGRAPHIE : De Verneilh : *Rapport sur les anciennes maisons de Périgueux*. Congrès archéologique de France, 1858. — E. Gaucherel et J. de Verneilh : *Le vieux Périgueux*, album (1867), pl. XVIII-XIX.

Pl. LXXIV. — Périgueux. — Maison Tenant, 17, rue Aiguillerie.

En plein cœur de la vieille cité périgourdine à l'angle des rues Aiguillerie et Saint-Louis, s'élève ce vieux logis connu, du nom d'un récent propriétaire, sous le nom de *maison Tenant*, qui appartient au cardinal de Périgord, lequel le transmet à ses neveux de Talleyrand. Il se compose de deux corps de bâtiments se coupant à angle droit, mais de façon à laisser entre eux, sur l'angle même des deux rues, une petite cour carrée qui est fermée et comme défendue par un mur garni d'une sorte de chemin de ronde avec des machicoulis et un réduit formant échauguette accolé à l'un des deux bâtiments. A l'angle extérieur de cette construction une porte s'ouvre dans un pan coupé. Cette porte est couronnée assez bizarrement d'une sorte de double tympan encadrant une coquille mal ajustée et flanquée de pilastres où se reconnaît de manière indubitable la mode italienne, telle au moins qu'on l'appliquait avec quelque rudesse et quelque gaucherie au temps de Louis XII. La construction porte cependant la date de 1518; quant au logis lui-même, avec son escalier à vis, ses fenêtres décorées de colonnettes à torsades et écailles, il est d'apparence toute gothique. Il est vrai qu'il peut être antérieur de quelques années à la construction et à la décoration de la porte.

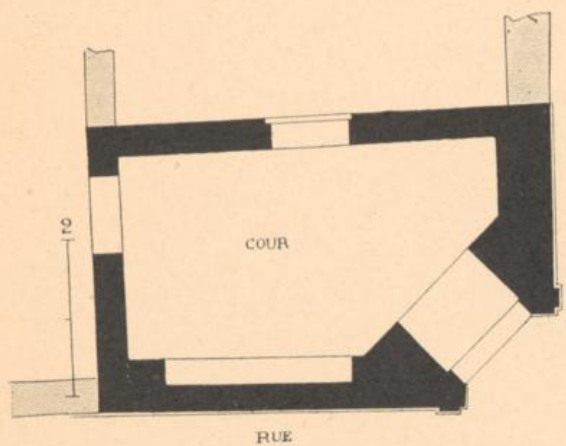


FIG. 28. — PÉRIGUEUX : MAISON TENANT  
Plan de la cour

BIBLIOGRAPHIE : Voir le n° précédent. — Gaucherel et de Verneilh : *Ouvr. cit.*, pl. XV.

Pl. LXXV. — Périgueux. — Maison Estignard, 3, rue Limogeanne.

A l'entrée de la rue Limogeanne, quand on vient de la place du Coderc, se trouvent plusieurs maisons du temps de François I<sup>er</sup> dont la première offre encore quelques jolies fenêtres et une tourelle à l'angle de la place. A la suite, séparée par une petite cour presque carrée qu'un mur surmonté de balustrades isole de la rue, se dresse un grand logis désigné, du nom d'un propriétaire moderne, sous le nom de maison Estignard. Un grand pignon domine la cour, derrière lequel se développe un magnifique escalier à vis; au bas, une petite porte décorée dans le style le plus pur et le plus élégant de l'époque François I<sup>er</sup> avec la salamandre royale même dans son tympan (voir fig. 9, p. 5); de l'autre côté de l'escalier, le rez-de-chaussée est occupé par des boutiques dont la disposition et l'encadrement des baies est certainement encore ancienne. Les appartements sont situés à la partie postérieure dans un bâtiment

perpendiculaire éclairé sur une arrière cour où l'on remarque encore une ingénieuse disposition de galerie en encorbellement.

Par la largeur et l'ampleur des effets, malgré l'étroitesse de la rue, par l'habile disposition du plan, cette maison Estignard nous paraît mériter d'être signalée comme une de celles qui, sans rompre avec les habitudes traditionnelles, marquent de plus en plus de recherches d'aisance dans la distribution de l'habitation et de facilités de vie plus grande.

BIBLIOGRAPHIE : Voir la pl. LXXIII. — Gaucherel et de Verneilh : *Ouv. cit.* pl. XIV.

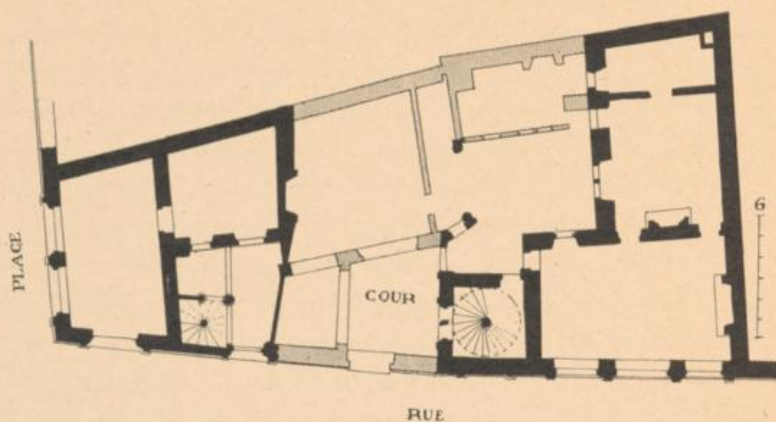


FIG. 29. — PÉRIGUEUX : MAISON DE LA RUE LIMOGÉANNE  
Plan du rez-de-chaussée

Pl. LXXVI et LXXVII. — Périgueux. — Escaliers, rue de la Sagesse et rue de la Miséricorde.

Le groupe des maisons de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle de Périgueux où nous venons déjà de signaler plusieurs créations si intéressantes, présente encore divers morceaux d'architecture tout à fait exceptionnels : ce sont notamment ces deux escaliers se développant sur plan carré par rampes droites séparées par des paliers dont nous reproduisons plusieurs aspects sur nos planches LXXVI et LXXVII.

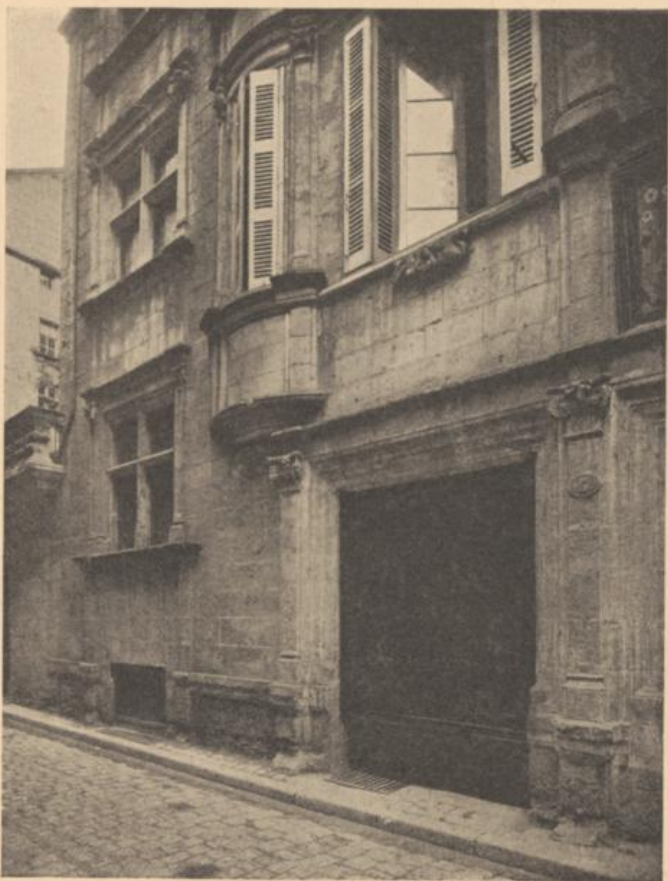


FIG. 30. — PÉRIGUEUX : MAISON ESTIGNARD  
Boutique sur la rue

Le premier se trouve en arrière d'une maison dont le corps principal, donnant sur la place du Coderc, a été complètement dénaturé. On accède directement à l'escalier par le n<sup>o</sup> 1 de la rue de la Sagesse. Au départ de l'escalier se voit un plafond à compartiments garnis de rosaces, de losanges et de têtes supporté par des piliers encore assez gothiques, les uns à torsades, les autres ornés de lourdes arabesques et de chapiteaux à figures monstrueuses. Au premier palier, le décor change. Le plafond est décoré de grands caissons avec des motifs plus classiques, de grandes couronnes, un monogramme où se lisent les lettres M. A. H. S. et même une composition mythologique représentant une Vénus nue avec un amour. Quant aux piliers, ils affectent une forme de balustres bulbeux d'un dessin très corsé mais un peu inattendu dans notre Renaissance française et plus habituel à la Renaissance espagnole. Il semble, que commencé vers la fin du règne de Louis XII et poussé assez lentement, l'escalier n'ait reçu ses dernières décorations que sous le règne de François I<sup>er</sup>.

Le second au contraire, celui qui se voit dans une grande maison très simple, au n<sup>o</sup> 2 de la rue de la Miséricorde est d'une beaucoup plus grande unité et d'une décoration beaucoup plus sobre. Les caissons des paliers notamment sont ornés simplement de pointes de diamants ou de rosaces, les colonnes nues avec des chapiteaux presque classiques : l'ensemble présente une grande allure monumentale assez inattendue dans une modeste maison de ville.

Pl. LXXVIII. — Cahors. — Maison des Boulevards.

La vieille ville de Cahors, outre quelques constructions isolées comme l'hôtel Roaldès et le collège Pellegrin qui datent de la fin du XV<sup>e</sup> siècle et présentent quelques motifs ornementaux d'un caractère un peu

rude, mais très pittoresque, possède encore dans ses vieilles rues étroites et régulières comme celles d'une ville neuve, entre la rue Nationale et la rue de l'Université ainsi que dans le quartier dit des Badernes, quelques vieilles hautes maisons bordant des ruelles étroites dont certaines remontent au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle, d'autres seulement au XV<sup>e</sup>. La *maison Issala* à l'angle de la rue Nationale et de la rue des Boulevards, occupe tout un îlot et présente une grande tour sur une cour étroite. Non loin de là, au n° 8 de la rue des Boulevards, la maison désignée sous le nom de *maison Pezel* qui appartenait jadis à la famille de Cardailiac offre, sur un corps de bâtiment de caractère encore gothique et à côté d'une fenêtre dessinée selon les habitudes traditionnelles, le très beau et très exceptionnel morceau que nous reproduisons. C'est, au second étage et à peine visible du pavé de la ruelle, une double fenêtre à encadrement de pierre sculptée dans le plus pur style de la Renaissance, morceau unique à Cahors et dont on ne s'expliquerait guère la présence dans cette ville, si l'on ne songeait à l'existence, dans les environs, du château d'Assier pour l'embellissement duquel des ateliers de décorateurs et d'ornemanistes durent être appelés des régions où fleurissait ce style nouveau d'origine italienne.

La partie gauche de la fenêtre comprend une baie étroite avec un simple meneau horizontal, la partie droite présente au contraire un très curieux meneau cruciforme avec décor de balustre assez rare. Les pilastres garnis de vases et d'arabesques, la frise avec des enfants nus, un buste de Cléopâtre dans une couronne, un écusson soutenu par deux lions, sont conçus dans les formules courantes de la Renaissance. L'exécution savoureuse en est un peu rude et n'accuse pas du reste une habileté extraordinaire chez l'ouvrier. C'est l'ordonnance générale et la conservation qui valent ici plus que la qualité de la main-d'œuvre.

Le morceau, menacé d'enlèvement il y a quelque temps, a été assuré à sa place par un achat de la maison fait à frais communs par l'Etat, la Ville et les Sociétés locales (1910).

BIBLIOGRAPHIE : G. Baudel et Fourgous : *Cahors-Guide 1887*. Nouvelle édition, 1902.

Pl. LXXIX. — Villefranche-de-Rouergue. — Maison, 2, rue de Bories.

Nous avons déjà dit au volume précédent l'originale disposition et le grand caractère de cette petite ville. C'est aux abords de la grande place, dans une rue qui descend, perpendiculairement à un de ses côtés, vers la rivière, que se trouve la maison qui comporte, en arrière d'une petite cour très étroite ouverte sur la rue, cette belle entrée d'escalier.

L'escalier lui-même est à vis, compris dans l'intérieur de la maison et desservant deux appartements à chaque étage. Il est éclairé par des fenêtres à meneaux dont deux superposées au-dessus de l'entrée sont décorées dans le même goût que la porte. Ce goût est, comme on le voit, très raffiné et très pur. Les arabesques sont d'une grande finesse sans surcharge. L'ensemble doit dater des premières années du règne de François I<sup>er</sup>. Le parti n'est pas encore très franc dans la composition entre le plein cintre et l'arc surbaissé; mais l'ornementation est d'une rare qualité qui fait supposer que son auteur, comme celui de la porte de la maison Dupré-Latour de Valence, s'il n'est italien lui-même, a dû se former à la discipline nouvelle dans quelque atelier italien.

BIBLIOGRAPHIE : Quévillon : *Villefranche de Rouergue et Najac*. Bull. de la société archéologique de Tarn-et-Garonne pp. 302-322. — *Le Rouergue illustré*, Rodez, Carrère, éditeur, n° IV, p. 8 (fig.).

Pl. LXXX et LXXXI. — Villefranche-de-Rouergue. — Maison, 1, place Notre-Dame.

L'escalier de cette maison de la grande place de Villefranche est encore plus monumental que le précédent et que celui de la planche LXIX du tome I; il est certainement beaucoup plus tardif. Ce n'est plus l'escalier à vis gothique, mais une combinaison de l'escalier à rampes droites et de l'escalier à vis analogue à celle qui se remarque au château voisin de Bournazel. Il y a du reste dans cette construction des parties classiques qui permettent de supposer que les architectes qui travaillaient dans la région, soit à Bournazel, soit à Graves, les Guillaume Lyssorgues et les Baduel (et l'on sait qu'ils étaient très avancés pour leur temps), n'y ont pas été complètement étrangers.

C'est vers 1540-1545 que dut être ajoutée, semble-t-il, sur un bâtiment gothique antérieur, cette construction de l'escalier et des galeries qui décorent la cour intérieure.

Le couloir d'accès à la cour est garni de caissons mais chaque palier de l'escalier est au contraire, par un singulier mélange d'éléments traditionnels et d'éléments classiques, voûté à la gothique, avec un ensemble de nervures assez compliquées qui viennent se réunir vers le noyau de l'escalier et retomber sur une colonnette engagée de galbe très classique, qui est couronnée d'un chapiteau ionique au premier étage et corinthien au second.

Les galeries portées sur des arcades en plein cintre sont compliquées de passages supportés par des trompes d'une structure très savante; les balcons en sont décorés de bustes saillants d'un caractère énergique.

BIBLIOGRAPHIE : *Le Rouergue illustre*, n° IV p. 12 (fig.).

Pl. LXXXII. — Rodez. — Hôtel d'Armagnac, place de l'Olmet.

Cette maison dite d'Armagnac dont on attribue la construction au chanoine Héliou de Jouffroy, neveu et héritier du Cardinal Georges d'Armagnac, forme encore sur la petite place de l'Olmet au centre du vieux Rodez, sur l'emplacement, dit-on, de l'ancien château comtal un imposant ensemble assez bien conservé.

A l'extérieur elle présente au-dessus d'un rez-de-chaussée, transformé en magasin et dont certaines parties sont dénaturées par des restaurations prétentieuses et médiocres, deux façades (voir fig. 31) percées



FIG. 31. — RODEZ : HOTEL D'ARMAGNAC  
Vue extérieure

de nombreuses fenêtres. Sur l'une d'elles se dressent encore quatre belles lucarnes assez sobrement décorées. Partout, du reste, les pilastres sont nus et l'ornement ne consiste qu'en des séries de médaillons à l'antique placés sous les appuis des fenêtres et en un bas-relief de l'Annonciation qui se voit au premier étage sur le pan coupé de l'angle.

On pénètre dans la cour par un passage voûté sur croisée d'ogives, avec liernes et tiercerons et l'on trouve dans l'angle un escalier à vis contenu dans une cage de plan carré qui se termine par le motif d'amortissement classique rencontré au xv<sup>e</sup> et au début du xvi<sup>e</sup> siècle (voir tome I, pl. XXXI et tome II, pl. V). Une petite tourelle en encorbellement permet de monter au-dessus de cette voûte sur la plate-forme terminale.

Un petit passage formant balcon accolé au revers de l'un des deux grands corps de bâtiment permet d'en desservir par l'escalier un troisième moins important, placé au fond de la cour. Cette cour du reste et les bâtiments qui la bordent sont très altérés par l'installation du magasin de draps qui occupe le rez-de-chaussée. On peut cependant apercevoir encore çà et là quelques jolis motifs de décor à l'italienne, des médaillons notamment, et surtout la porte d'entrée de l'escalier que nous reproduisons ici et dont l'ornementation est d'une très grande finesse. Si on la compare à celle de

Villefranche (pl. LXXIX), le dessin plus régulier, l'absence de l'arc surbaissé remplacé par un linteau droit lui donnent un caractère plus classique et indique sans doute une date légèrement plus avancée. Il faut penser, du reste, pour expliquer la finesse de ce décor à l'italienne, à la présence à Rodez de l'atelier d'ornemanistes qui exécuta pour le Cardinal François d'Estaing, puis pour son successeur Georges d'Armagnac, la belle clôture du chœur de la cathédrale, aux environs de 1530. C'est là sans doute aussi la date approximative de la construction qui nous occupe.

Quant aux médaillons dont on voit deux spécimens au-dessus de la porte de l'escalier, nous ne croyons pas, malgré certaines affirmations, qu'il faille y chercher des portraits mais bien plutôt des figures de fantaisie inspirées de certains dessins ou médailles importés d'Italie.

BIBLIOGRAPHIE : *Congrès archéologique de France*, 1863. — *Le Rouergue illustré*, n° 1, pl. 16.

## Pl. LXXXIII et LXXXIV. — Toulouse. — Hôtel Bernuy, rue Gambetta.

Cette grande maison qui fait partie aujourd'hui du lycée de Toulouse et qui appartenait antérieurement, depuis la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, au collège des Jésuites de cette ville, avait été élevée pendant la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle pour un négociant espagnol, originaire de Burgos, Jean de Bernuy qui vint s'établir à Toulouse vers 1502 pour trafiquer du pastel, qui se fit naturaliser en 1509, s'allia par son mariage avec une famille toulousaine illustre, les Dufaur de Pibrac, acquit des richesses considérables, servit de caution à François I<sup>er</sup> pour sa rançon en 1524 et fut nommé capitoul de Toulouse en 1534.

Il est possible que certaines parties des bâtiments situés en arrière de la première cour datent du propriétaire qui avait précédé Jean de Bernuy, Jean Isnard qui était juge à Toulouse. Mais l'on sait à n'en pas douter aujourd'hui qu'en 1504, Jean de Bernuy passa marché avec des maçons et sculpteurs toulousains, Guillaume et Jean Picard père et fils et Aymeri Cayla pour la construction d'une maison avec salles voûtées, fenêtres sculptées et créneaux. Il reste de cette première construction la façade sur la rue que

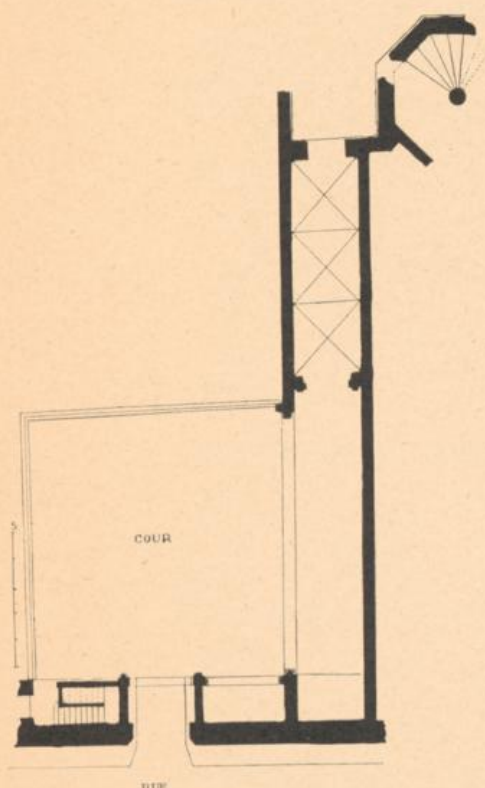


FIG. 32. — HOTEL BERNUY  
Plan du rez-de-chaussée

reproduit notre planche LXXXIII, le couloir voûté sur croisée d'ogives qui fait communiquer les deux cours, la grande tourelle d'escalier qui est la plus haute de ces tours dont s'enorgueillissaient les vieilles maisons de Toulouse et la façade sur la seconde cour avec ses machicolis, ses fenêtres à moulures prismatiques et ses portes décorées de bâtons écotés et de torsades. Cette architecture de brique et de pierre est encore dans la note moyenne des constructions toulousaines de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, de celles par exemple dont il subsiste des fragments plus ou moins importants à la porte de la Trésorerie (rue de Languedoc); à l'hôtel de Ruffy (21, rue de Pharaon) à l'hôtel de Boysson (11, rue Malcousinat) à l'hôtel de Pierre Del Fau (20, rue de la Bourse etc.), et qui révèlent dès ce moment une ère de prospérité considérable dans la cité Toulousaine.

Les divers fragments du premier hôtel Bernuy présentent, à côté des ornements et des morceaux d'architecture flamboyants encore très caractérisés, certains motifs qui dénotent, fait à peu près unique à Toulouse à cette époque, l'introduction, analogue à celle que l'on remarque ailleurs dans les édifices de l'époque Louis XII, de quelques-uns des motifs de la décoration italienne. Tels, sur la tourelle d'escalier, un médaillon à buste saillant, d'assez jolie qualité et sur le culot de la tourelle accessoire un amour de type païen. Mais il faut noter surtout, sur la porte d'entrée, ces quatre médaillons à l'antique qui voisinent avec les crochets de feuilles et les pinacles

flamboyants, tandis que dans le tympan limité par l'arc en accolade apparaissent trois amours nus assez lourds, mais de style très nettement italien qui soutiennent une banderolle ou une couronne, garnie jadis d'armoiries.

Quand sa fortune se fut développée, Jean de Bernuy voulut faire embellir son logis et il demanda, vers 1530, à un maçon toulousain nommé Louis Privat d'enrichir la cour d'honneur de l'hôtel de façon à la remettre à la mode du jour et peut-être aussi de façon à lui rappeler quelque *patio* de son pays d'origine, l'Espagne. De là vient sans doute le caractère original de cette architecture que l'on avait attribuée jadis à un maître venu d'au delà des Pyrénées. Si la construction fut toulousaine, il est bien probable que des idées, peut-être des dessins et des plans furent proposés ou imposés au constructeur, qui arrivaient en droite ligne de cette Espagne où régnaient du reste vers ce temps et d'une façon plus accusée qu'en France les principes empruntés à la Renaissance italienne.

Louis Privat imagina donc, ou du moins réalisa un véritable portique qui se développe encore sur deux côtés de la cour, les deux autres ayant été transformés, et, semble-t-il, d'assez bonne heure, à cause des hardiesses même du constructeur. Au revers de la façade de la rue, s'ouvrent une série d'arcades en plein cintre dont l'une sert de porte cochère. La troisième est remplacée par un petit escalier à rampe droite qui dessert la galerie supérieure. Les piédroits sont ornés de colonnettes engagées en forme de balustres d'une grande élégance, mais d'une proportion un peu inaccoutumée: l'intrados est orné de caissons sculptés.

La partie en retour, sur la droite du plan, comprend une grande voûte surbaissée qui va rejoindre l'entrée du couloir voûté; elle est garnie également de caissons et d'une hardiesse de ligne tout à fait surprenante.

Au premier étage, derrière les fenêtres gothiques de la façade, s'ouvre une galerie de trois arcades formant loggia; au-dessus de la grande voûte, se voit, au contraire, une galerie fermée avec des fenêtres flanquées de colonnes cannelées à chapiteau corinthien, d'un caractère beaucoup plus lourd et plus classique que tout le reste. Au dernier étage la restauration intelligente conduite par M. de Baudot a restitué une galerie en charpente du plus gracieux effet.

Une grande partie de cet ensemble est reproduite en moulage au musée du Trocadéro (catalogue Enlart 1910 F. 282).

BIBLIOGRAPHIE : Roschach, *Toulouse*. — Malafosse, *Album archéologique des monuments du Midi* I. P. 121, pl. — Mgr. Douais, *l'Art à Toulouse 1897*. — De Verneilh, *Congrès archéologique de Toulouse 1874*.

Pl. LXXXV et LXXXVI. — **Toulouse**. — Hôtel du Vieux Raisin, 36, rue de Languedoc.

Cet hôtel est connu sous divers noms dont celui que nous lui avons donné comme le plus populaire vient d'une enseigne appendue jadis dans la rue qui porte officiellement aujourd'hui le nom de rue de Languedoc. Le nom d'*hôtel de Lasbordes*, sous lequel on le désigne aussi quelquefois, lui vient d'un propriétaire moderne. Le constructeur primitif paraît avoir été un avocat nommé Beringuier Maynier, seigneur de Canac et de Gallias, capitoul en 1515, mort en 1523. Ses initiales se voient encore sur un cartouche de l'hôtel et un guide ancien, celui de Leblanc du Vernet (*Toulouse 1853*) prétend y avoir relevé la date de 1515 qui ne s'y trouve plus aujourd'hui. Elle est vraisemblable cependant, au moins pour toute la partie postérieure de l'hôtel dont les ailes furent amplifiées après 1550 par le greffier Burnet. Nous y reviendrons dans notre tome III.

Cette construction primitive est encore en brique et pierre; mais toute trace de décor flamboyant y a disparu. La structure architecturale des deux escaliers à vis est encore traditionnelle mais toute la décoration des fenêtres du corps principal (là où elle n'a pas été supprimée ou modernisée), des ailes et de la tourelle d'escalier se compose de pilastres à arabesques surmontées de linteaux droits.

De très beaux motifs de sculpture prennent même place çà et là; les bustes encadrés dans des médaillons circulaires garnis de feuillages et de fruits sont d'une très jolie qualité expressive et plastique et le motif des deux amours presque nus qui tiennent une couronne au-dessus de la porte d'entrée est d'une verve et d'un agrément tout à fait rare, même dans des constructions beaucoup plus importantes; tout cela dénote l'intervention d'un atelier très habile et même d'un véritable artiste.

Il en est de même pour la décoration d'une cheminée située dans une pièce sur l'arrière du bâtiment principal qui comprend des amours nus et de très beaux médaillons à l'antique, mais qui paraît malheureusement avoir subi récemment quelque nettoyage et réfection un peu indiscrets.

BIBLIOGRAPHIE : Verneilh : *Congrès archéologique de France 1874*. — J. de Malafosse : *Recherches sur l'architecture à Toulouse à l'époque de la Renaissance 1891, Revue des Pyrénées et de la France méridionale*, n° 2.

Pl. LXXXVII. — **Toulouse**. — Hôtel d'Aussargues, 2, rue d'Aussargues.

Cet hôtel s'élève dans le voisinage immédiat du précédent dont il est séparé aujourd'hui par une voie malencontreusement percée qui a forcé à en démolir une partie et l'a privé de la cour plantée de platanes qui y ajoutait un très grand charme.

Les deux hôtels appartenaient au début du xvi<sup>e</sup> siècle à la même famille, les Roquettes. Tandis que le précédent passait entre les mains de l'avocat Meynier, celui-ci fut acheté par Guillaume de Tournoer, qui fut président au parlement de 1508 à 1529 et mourut en 1533. Il est probable que celui-ci trouva déjà debout le corps de l'hôtel en bordure de la rue d'Aussargues, avec son grand mur presque nu sur cette rue et ses fenêtres à meneaux gothiques ouvertes sur la cour. La grande tour de brique elle-même, construite sur plan octogonal qui fait saillie de ce dernier côté et contient l'escalier à vis, fait probablement partie de cette construction primitive. Elle porte un couronnement crénelé. Mais les fenêtres et surtout la

porte d'entrée durent en être reprises vers 1525-1530 et décorées à la mode du jour dans un goût très voisin de celui que nous venons de voir appliqué à l'hôtel Meynier. C'est encore un très beau motif de sculpture décorative que celui de ce couronnement comprenant le linteau de la porte d'entrée et une petite fenêtre très ornée elle-même. Les deux lions héraldiques qui s'appuient sur l'écusson dans le linteau sont d'excellents morceaux d'une sculpture énergique et nerveuse. Les têtes de chérubins qui les accompagnent sont d'une rare souplesse et les deux petits pilastres sont parmi les plus fins et les plus précieux d'exécution que l'on puisse rencontrer.

Quant au couronnement de la fenêtre, on y voit trois amours nus jouant avec des guirlandes ou une corne d'abondance qui laissent déjà entrevoir le style classique de l'École de Fontainebleau, celui tout au moins qui s'appliquera à Toulouse aux environs de 1540-1550. Ce caractère comme aussi la nudité des seconds pilastres justifient tout à fait l'opinion émise d'après laquelle ce morceau serait quelque peu postérieur au précédent. Il forme vraiment transition avec les œuvres classiques qui vont suivre immédiatement.

BIBLIOGRAPHIE : César Daly : *Motifs d'architecture*. — J. de Malafosse : *Recherches sur l'architecture à Toulouse à l'époque de la Renaissance*; *Revue des Pyrénées et de la France Méridionale*, 1891, n° 2; repris dans *Études et Note d'archéologie*, 1898, p. 217. — De Verneilh : *Congrès archéologique*, 1874.

Pl. LXXXVIII. — Toulouse. — Hôtel, 3, rue de la Madeleine.

Ce logis, très défiguré aujourd'hui, situé un peu en arrière de la rue Saint-Rome, entre la rue de la Madeleine et la rue des Chapeliers, comprend dans la grande salle du rez-de-chaussée cette très curieuse cheminée où s'accusent aussi les symptômes de la progression des idées classiques dans l'art de la première Renaissance.

L'hôtel appartenait originairement à la famille du Tournoer; il fut occupé à partir de 1535 par Pierre Barrassi qui avait été capitoul en 1532 et le redevint en 1539. C'est vers cette époque qu'il dut faire embellir sa maison et construire en particulier cette cheminée qui porte ses armes.

Celle-ci a son manteau décoré d'un grand arc de décharge en plein cintre qui encadre le motif de l'écusson soutenu par deux anges aux longues tuniques flottantes. Des médaillons décorent les écoinçons et le bandeau, laissant entre eux de grands nus qui accusent un parti pris de sobriété assez nouveau. Mais la plus grande nouveauté pour une œuvre antérieure à 1540 est dans le caractère de correction classique et de pureté de style de ces six colonnettes à peine engagées dans les piédroits, ioniques à l'étage inférieur, corinthiennes au-dessus, qui flanquent cette grande cheminée monumentale aux allures d'arc de triomphe.

BIBLIOGRAPHIE : J. de Malafosse : *Ouv. cit.* p. 219.

Pl. LXXXIX. — Valence. — Maison Dupré-Latour, 2, rue Pérolerie.

Cette maison qui appartient actuellement à M. Dupré-Latour et qui est datée de 1522 présente par certains côtés un caractère très exceptionnel et des qualités de premier ordre. Ce n'est ni la proportion qui en est médiocre, ni la disposition du plan qui en est très habituelle, mais la qualité de certains détails qui en fait la singularité.

En arrière du bâtiment sur rue qui est moderne, s'ouvre une cour étroite sur laquelle se rencontrent l'escalier d'angle presque complètement engagé dans les bâtiments, comme le montre notre plan, et la galerie latérale que nous avons si souvent rencontrée. C'est la disposition notamment d'une petite maison de Valence située au 2, de la rue Sabaterie, dont l'allure est encore toute gothique, avec son escalier à vis et sa galerie supportée par des consoles assez simples. Une autre maison de la même ville, plus importante et très gothique encore de style général, la maison dite *des Têtes*, présente aussi une disposition analogue avec une façade et des passages beaucoup mieux conservés.

Ici le passage à travers le corps de logis aboutit dans la cour en traversant le bas de l'escalier; les galeries qui font communiquer l'escalier avec le corps de logis postérieur sont supportés par des voûtes sur croisées d'ogives.

Mais le morceau capital est la décoration de la façade de l'escalier qui comprend une porte très



ornée dans le style italien et plusieurs fenêtres superposées d'un goût très sobre et très classique surtout à partir de la seconde (voir la fig. 31): pilastres, colonnettes, frontons y prennent déjà l'allure de sobriété que la Renaissance classique introduira chez nous, mais semblent se souvenir aussi des décorations élégantes et du goût raffiné du quattrocento florentin. M. Marcel Reymond, qui a très finement analysé ce beau morceau, a noté justement aussi dans la composition de la porte des motifs comme les anges nus porteurs de guirlandes qui dérivent directement des créations donatellesques. Il est certain, d'autre part, que toute la partie basse, frise à personnages multiples, bustes formant consoles, pilastres et chapiteaux surchargés de figures et d'ornements est beaucoup plutôt dans le goût milanais de la Chartreuse de Pavie, de la Cathédrale de Côme ou de la Madone dei Miracoli de Brescia. M. Marcel Reymond a institué notamment une comparaison très approfondie entre cette porte et celle de l'église Sainte-Catherine de Bologne.

Les bustes autant qu'on en peut juger, avec la conservation de la pierre assez médiocre, semblent bien témoigner, avec leur costume réaliste d'une intention de portraits assez caractérisée. Quant aux représentations de la frise et des chapiteaux, elles ont un caractère païen et même érotique assez accusé. On y voit une nymphe surprise par des satyres, un *Jugement de Paris*, un *Enlèvement d'Hélène*, sur les chapiteaux paraissent une *Lucrece* à côté d'un *Centaure* et une *Judith* à côté d'un *Amour tirant de l'arc*, tous sujets habituels aux auteurs des plaquettes qui servaient couramment de modèles pour ces décorations.

A qui maintenant attribuer l'invention et l'exécution de cet ensemble? Cela est assez difficile à dire, M. Marcel Reymond hésite à se prononcer, mais semble pencher toutefois pour un Italien. Tout en recon-

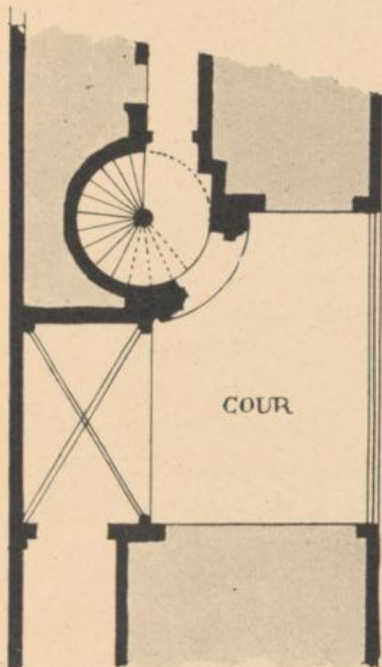


FIG. 34. — VALENCE : MAISON DUPRÉ-LATOURE  
Plan de la cour

naissant le caractère très italien de l'œuvre, nous pencherions plutôt pour un artiste ou un atelier français très au courant des nouveautés italiennes et fort bien « documenté ». La partie décorative est trop intimement liée d'une part à la distribution traditionnelle de l'ensemble de la maison pour que l'on imagine avoir ici le résultat de l'intervention de quelque architecte ou « deviseur de plans », d'éducation étrangère et le détail, tout en étant d'un bon style, n'est pas, d'autre part, d'une facture suffisante pour nous permettre de croire à une main-d'œuvre italienne; nous sommes très loin du coup de ciseau des marbres de Gaillon et même des pilastres de Mâcon (voir pl. LXIV). Il a pu se trouver à Valence quelque imagier qui ait eu l'occasion de voyager au-delà des monts, de connaître le Milanais et peut-être de pousser jusqu'à Florence; ce serait lui qui, de retour dans sa patrie, aurait exécuté, dans l'ensemble gothique de la *Maison des Têtes*, quelques morceaux de caractère classique comme les bustes d'empereurs du couloir d'accès et sans doute aussi ce charmant morceau de la maison Dupré-Latour.

BIBLIOGRAPHIE : Marcel Reymond : *Une porte de style Renaissance à Valence*; *Miscellanea d'Arte*, 1903 (n° 7). — Id. : *Grenoble et Vienne* (Villes d'art célèbres). P. 52-53, fig.

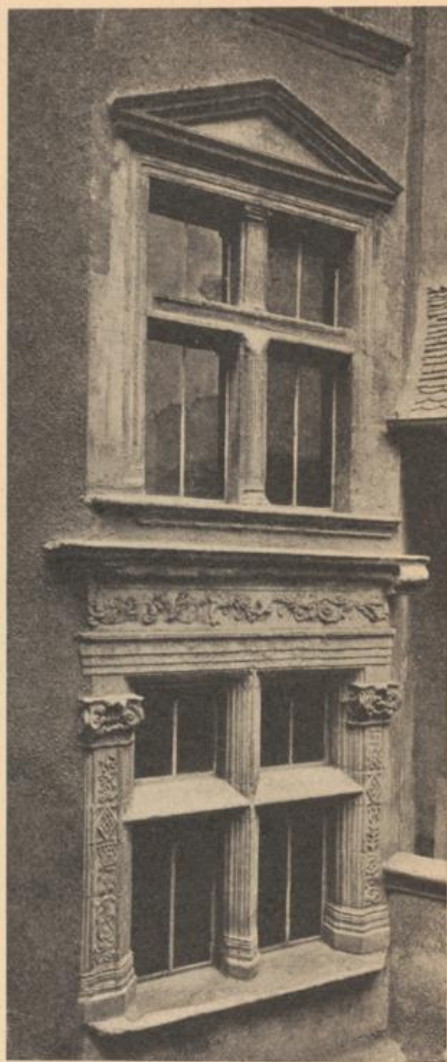


FIG. 33. — VALENCE : MAISON DUPRÉ-LATOURE  
Fenêtres de l'escalier

Pl. XC. — Arles. — Hôtel de Nicolay, rue Balechou.

Nous avons noté l'aspect particulier que prend dans cette région méridionale le style gothique arrivé à sa dernière période, à propos de l'hôtel de Laval (tome I, pl. LXVIII). Les œuvres de la première Renaissance y sont assez rares. Voici cependant les restes d'un édifice de ce style, édifice très mutilé du reste

mais où subsiste une belle tourelle d'escalier à pans dont on voit ici la porte d'entrée aujourd'hui murée. Elle est encore décorée dans le style gothique à l'exception cependant de deux motifs où des écus armoriés s'inscrivent dans des couronnes classiques.

De même le passage qui mène de la cour à la rue est encore voûté sur croisées d'ogives ainsi qu'une petite pièce qui donne à droite entre l'escalier et la rue; mais le caractère plus régulier de ces arcs, la sobriété générale de l'ornement marquent bien et le lieu et le moment de la construction.

BIBLIOGRAPHIE : Roger-Peyre : *Nîmes, Arles Orange* (Villes d'art célèbres), p. 104-107, fig. — Honoré Clair: *Les monuments d'Arles antiques et modernes*.

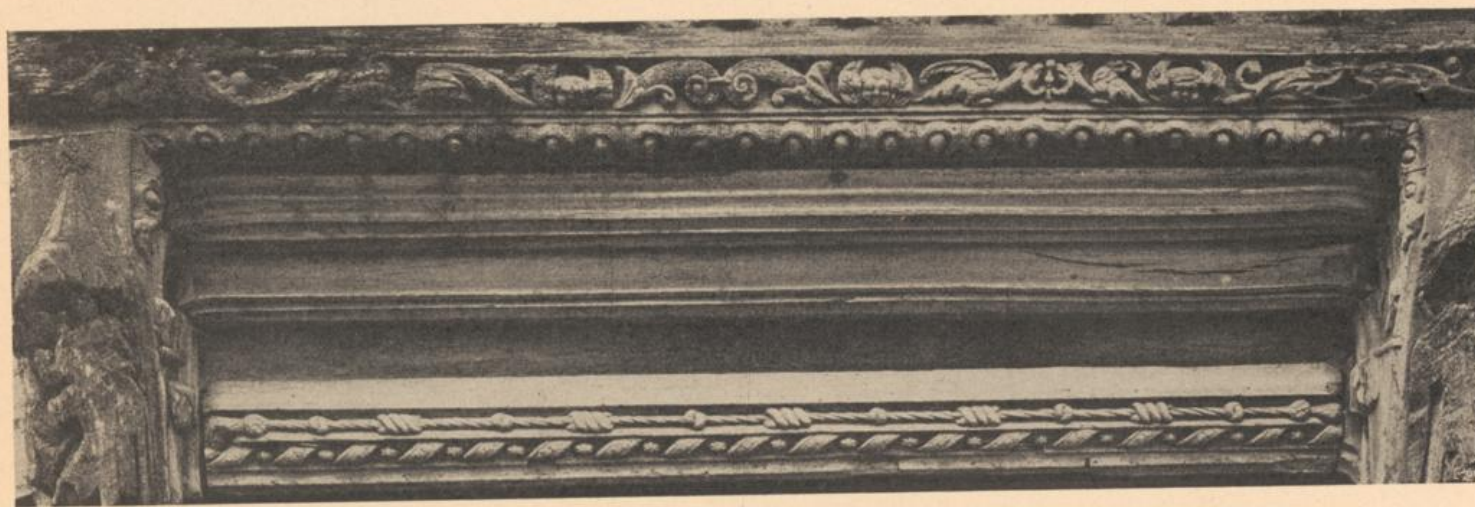


FIG. 35. — GALLARDON : MAISON DE LA GRANDE-RUE  
Détail d'une sablière

## CONSTRUCTIONS EN BOIS

Pl. XCI. — Sens. — Maison d'Abraham, 23, rue de la République.

Les principes de la construction des maisons de bois, que nous avons vus appliqués si abondamment dans certaines régions à la fin du xv<sup>e</sup> siècle et au début du xvi<sup>e</sup> siècle, se poursuivirent sans grand changement, malgré l'introduction des modes italiennes. La modestie même des ambitions des constructeurs, leur caractère traditionnel et même routinier les empêchent ici de se livrer aux fantaisies nouvelles. Le système d'assemblage des pans de bois et celui des hourdis restent identiques ou à peu près. On remarque toutefois un peu plus de régularité dans l'aspect général, une prédominance des lignes verticales au détriment des obliques. Mais ce qui différencie surtout cette seconde série de maisons de bois de la première (et nous n'affirmons pas que, comme dates, certaines des unes et des autres ne soient pas exactement contemporaines) c'est l'introduction dans le décor des poutres, des poutrelles, des sablières ou des poteaux corniers, de ces motifs franco-italiens dont nous avons vu l'abondant usage qui se fit dans les constructions civiles en pierre au temps de Louis XII et de François I<sup>er</sup>. Notons toutefois que si ces motifs, créés à l'étranger et pour des matériaux que les gens qui en usaient chez nous n'avaient plus que rarement à leur disposition, ne sont pas toujours d'une application très logique lorsqu'ils passent dans la pierre tendre de nos contrées, ils le sont encore bien moins lorsque lourdement on s'essaye à les traduire dans nos poutres de chêne.

Nous avons ici, à Sens, au coin de la rue de la République et de la rue Jean Cousin, un ensemble de trois maisons contiguës qui paraissent dater du temps de François I<sup>er</sup>. On en est certain pour l'une tout au moins, et la plus importante, celle qui porte la sculpture de l'arbre de Jessé populairement désigné comme Abraham : elle était construite depuis peu, en 1540. Elle appartenait alors à un certain Nicolas Mégissier dont les armes parlantes se voient en plusieurs endroits de la maison sous forme de couteaux à double manches adossés et passés dans un moule à faire des mottes de tannée. On la désignait aussi comme *Maison des Torches* à cause d'une redevance due par les occupants au couvent des Frères Prêcheurs pour entretenir les torches du maître-autel.

Le dessin général du pan de bois comme aussi la disposition et le caractère du motif de sculpture qui décore le poteau cornier sont tout à fait conçus dans le sentiment gothique, au contraire on remarque des velléités de style Renaissance dans les encadrements de fenêtres, dans certains détails même du couronnement de deux petites portes qui s'ouvrent sur la rue Jean Cousin, surtout dans les médaillons qui paraissent sur les poteaux de la troisième maison, poteaux dont l'un est isolé, une partie du rez-de-chaussée faisant place à une sorte d'abri carré, lequel se prolonge par un passage qui conduit à un marché voisin.

Une grande partie du rez-de-chaussée où les boutiques sont dénaturées et du comble où le toit et les lucarnes sont beaucoup plus modernes n'a plus guère d'intérêt, mais le premier étage presque tout entier avec les poutres qui le soutiennent et celles qui le couronnent est dans un assez joli état de conservation.

BIBLIOGRAPHIE : T. Mémain : *Sens, Histoire et description*, 1885, p. 60. — Julliot : *Recherches historiques sur les ponts de l'Yonne à Sens, et la maison dite d'Abraham*, 1894.

Pl. XCII-XCIII. — Gallardon. — Maison de la Grande-Rue.

Les caractères que nous venons de noter à Sens se retrouvent dans cette maison de Gallardon avec quelque accentuation dans le sens de la Renaissance franco-italienne.

C'est un très bel ensemble et très complet que celui de cette double habitation symétrique, avec ses boutiques dont celle de gauche surtout est fort bien conservée, son couloir central qui la divise au rez-de-chaussée, son étage très joliment décoré et percé de fenêtres larges ou étroites qui ont conservé leurs encadrements et leurs meneaux, son comble où les deux lucarnes se dressent encore. Cinq maîtresses poutres en rythment le dessin général. Les poutrelles, ainsi que nous le

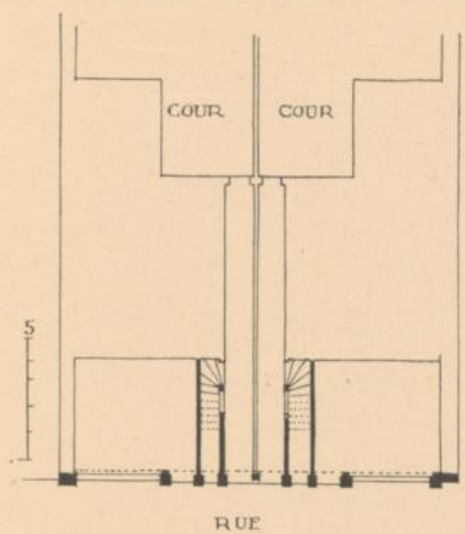


FIG. 36. — GALLARDON : MAISON DE LA GRANDE-RUE. — Plan général

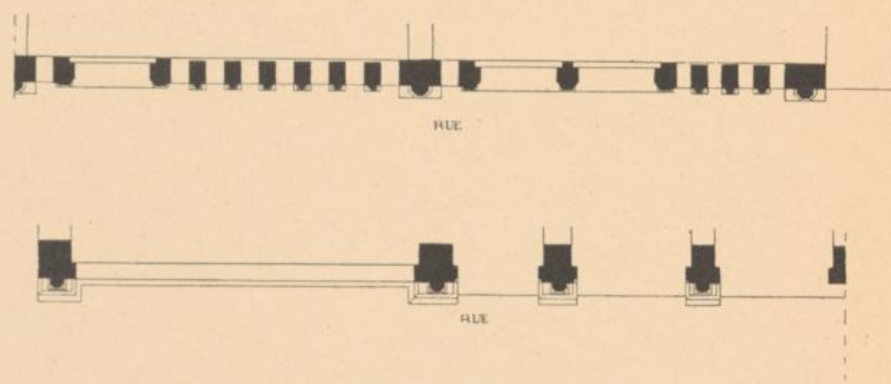


FIG. 37. — GALLARDON : MAISON DE LA GRANDE-RUE  
Disposition du pan de bois au 1<sup>er</sup> étage et au rez-de-chaussée

faisons remarquer tout à l'heure, sont multipliées dans le sens vertical et dissimulent presque complètement les chevrons obliques qui maintiennent l'assemblage. Le tout du reste paraît très stable et aucun fléchissement ne s'y est produit.

Les poutrelles verticales sont décorées de colonnettes couvertes de torsades et d'écailles imbriquées et terminées par des pinacles. Mais celles qui encadrent les fenêtres sont ornées d'arabesques du style italien le plus caractérisé. De grands médaillons viennent s'accrocher sur les grandes poutres du premier étage. Les sablières enfin sont décorées de rinceaux réguliers où s'entremêlent des masques humains, des profils en médaillons et des animaux fantastiques.

Pl. XCIV. — Châteaudun. — Maison, 2, rue Saint-Lubin.

Au XVI<sup>e</sup> siècle comme au XV<sup>e</sup>, il arrive souvent que l'on fasse reposer un ou plusieurs étages de pans de bois sur un rez-de-chaussée en pierre (voir tome I, pl. LXXII). C'est le cas pour cette petite maison assez modeste, mais de très jolies proportions. Le rez-de-chaussée, qui comprenait une boutique

(transformée aujourd'hui) et une entrée latérale, est formé par un soubassement plein et trois piles de maçonnerie décorées de pilastres ou l'arabesque démodée se réduit déjà à une simple rosace. Les deux pilastres qui forment l'encadrement de la porte sont réunis à mi-hauteur par un linteau qui divise la baie de façon assez heureuse et pratique. La porte elle-même, de même que l'imposte qui la surmonte, sont encore garnies de leurs huisseries à panneaux du xvi<sup>e</sup> siècle.

Le premier étage est supporté par une forte poutre formant corniche saillante et décorée de consoles ou modillons qui ne sont que de pur ornement puisqu'elles ne correspondent même pas aux poutrelles de l'étage supérieur. On y voit des médaillons à l'antique et de petits bustes saillants, le tout du reste assez fruste et sommaire d'exécution. Quant au pan de bois, il est formé de croix de Saint-André et de poutrelles verticales, celles-ci soulignées comme à Gallardon par un décor saillant de colonnettes fuselées en forme de balustres.

La fenêtre malheureusement et la lucarne qui la surmonte ont perdu leur décor original.

Pl. XCV. — Verneuil. — Maison, 2, rue des Tanneries.

La petite ville de Verneuil, dans le Perche, comprend encore un assez grand nombre de maisons de bois, qui marquent l'approche de la Normandie. Une grande maison de la place Thiers est qualifiée couramment de *maison normande*. Elle est du reste très restaurée. Celle-ci, de plus petite proportion et assez bien entretenue aussi, nous offre un joli type assez bien conservé et de précieux détails.



FIG. 38. — VERNEUIL: MAISON RUE DES TANNERIES

Les deux étages sont en pans de bois assez simples (voir fig. 38), la lucarne bien conservée et de forme curieuse. Enfin le rez-de-chaussée surtout bien que deux travées sur trois y aient été altérées par des arrangements modernes est intéressant à étudier pour ses quatre figurines abritées sous des dais en coquille de forme Renaissance et formant consoles. Elles représentent Sainte-Barbe et Saint-Gilles et, de chaque côté de la porte, le Christ en jardinier apparaissant à la Madeleine. Ce ne sont certes pas des chefs-d'œuvre; mais elles sont agréables et bien proportionnées pour leur fonction décorative. La baie de la porte est surmontée d'un arc en accolade formant linteau; la pointe de l'arc se termine par un petit arbre qui vient compléter la scène indiquée par les deux personnages latéraux. On aperçoit au contraire sur les rampants deux petits enfants nus qui n'ont rien de religieux ni de gothique et dont la présence souligne la date indiquée par divers autres détails. La porte elle-même est formée de panneaux de style franco-italien très caractérisé, qui ont du reste été remontés récemment dans une menuiserie neuve.

Pl. XCVI. — Blois. — Maisons 16 et 18, rue des Orfèvres.

Ces deux maisons de Blois qui n'ont pas une importance particulière, sont typiques de ces essais tentés pour accommoder les formes de l'architecture déjà presque classiques des environs de 1540 aux nécessités du pan de bois. Dans celle de gauche surtout, le constructeur paraît avoir voulu renoncer complètement aux poutres diagonales, mais il a été obligé çà et là pour empêcher son pan de bois de «rouler», de jeter d'un pilastre à l'autre quelques poutres horizontales ou obliques décorées dans le même style et cet artifice

ingénu produit l'effet le plus singulier et le plus contradictoire au système régulier qu'on semble avoir voulu donner à la façade. La décoration est très sobre et assez bien comprise tout en dérivant par trop directement des motifs en usage dans la décoration de la pierre.

## Pl. XCVII. — Le Mans. — Maison 9, Grande-Rue.

Cette maison qui semble faire corps aujourd'hui avec sa voisine, la maison dite de la reine Bérengère (voir tome I, pl. XC) a, en réalité, une origine distincte. Elle semble avoir été bâtie vers 1530-1540 par Méry Desboys, notaire-juré de la cour du Mans en 1542, voisin et homme d'affaires de la famille Seigneur. Les descendants de celui-ci l'occupèrent ensuite pendant presque un siècle, jusqu'au moment où elle passa entre les mains de Jacques le Corvaisier de Courteilles, propriétaire de la maison voisine, qui doubla ainsi son habitation et qui la fit rajeunir à la mode du jour. Il est probable que le rez-de-chaussée tout au moins eut dès lors à subir des transformations considérables. Après des fortunes diverses et des mutilations regrettables, les deux maisons se sont trouvées à nouveau réunies entre les mains de M. Singher, qui les avait fait restaurer l'une et l'autre pour y établir son musée (aujourd'hui dispersé). Son œuvre subsiste heureusement en ce qui concerne la restitution de ces curieuses façades jumelles, qui marquent si bien, comme l'a fort bien souligné M. Robert Triger, leur historien, deux moments successifs de notre art français dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

Ici le pan de bois, au-dessus d'un rez-de-chaussée, restitué en pierre, se compose uniquement des poutres verticales séparées par des assises de briques apparentes et décorées sur leur face antérieure des arabesques les plus gracieuses et les plus fines que nous connaissions certainement dans des morceaux de ce genre. La rare perfection du travail y fait songer à la décoration de certains meubles de l'époque. L'encadrement de la fenêtre est particulièrement soigné. Le meneau central qui porte, au-dessus d'un chapiteau composite, le vase rempli de fleurs de lys qui sert de trait d'union entre les deux personnages de l'Annonciation avait été supprimé et recueilli au musée municipal. Il a pu être rétabli de même que les jolies statuettes qui avaient été arrachées de leurs niches, ainsi que celles de la maison voisine, et qu'un hasard heureux a fait retrouver il y a quelques années au château de Sacy d'où elles sont venues reprendre leur place. Elles représentent au centre la Vierge et l'Ange Gabriel et sur les flancs Sainte-Catherine et Sainte-Barbe. Les draperies y sont d'une agréable souplesse et les physionomies d'une douceur charmante avec un soupçon de maniérisme.

L'étage supérieur recouvert d'ardoises n'offre d'intérêt que l'encadrement en bois sculpté de sa fenêtre à meneau. La lucarne du comble est neuve.

Quant à l'intérieur il avait dû être complètement refait pour l'installation des collections Singher. La façade postérieure avait été détruite par un incendie en 1885 et une cheminée de style Renaissance qui est encore décrite dans le *Guide du voyageur au Mans* de Legeay (1879) a disparu, vendue à un amateur d'Angers. M. Robert Triger en a publié un dessin d'après un croquis de M. Vallée fait en 1845. Elle se paraît de pilastres à arabesques et de médaillons circulaires de type italien.

BIBLIOGRAPHIE : E. Hucher : *Visite des anciennes Maisons du Mans*. Congrès archéologique de 1879, p. 369. — Robert Triger : *La maison dite de la reine Bérengère au Mans*, 1892, p. 94-98.

## Pl. XCVIII. — Rouen. — Maison dite de Diane de Poitiers, Square Saint-André.

Cette maison dont la façade a été réédifiée en 1861, dans le square Saint-André, s'élevait jadis au numéro 129 de la rue de la Grosse-Horloge. C'est un fragment, heureusement échappé aux destructions qui s'accumulèrent à cette époque et firent perdre tant de charme à cette pittoresque ville de Rouen, qu'avaient aimée les romantiques et que De la Quêrière avait décrite en 1821-1841. La réédification, soigneuse cependant, a entraîné quelques réfections, celles des meneaux des diverses baies, celles des médaillons du deuxième étage et nombre d'autres motifs de sculpture, surtout au rez-de-chaussée.

La désignation courante n'a, bien entendu, aucune valeur et il est évident que cette maison est bien antérieure à l'époque et au goût de Diane. De la Quêrière affirme même qu'elle doit être antérieure à 1520, date à laquelle furent interdits à Rouen les saillies et les encorbellements sur la voie publique, que l'on remarque encore, assez timides et modestes il est vrai, dans cette construction.

Quoi qu'il en soit, il est certain que nous avons là un spécimen, plus caractérisé peut-être encore qu'aucun des précédents, de l'adaptation des habitudes et des modes de décor de la Renaissance italienne à la construction en bois. Le pan de bois disparaît sous un revêtement de panneaux et d'arabesques séparés par des balustres dont plusieurs maisons rouennaises nous offrent des analogies, en particulier celle de la rue Saint-Étienne-des-Tonneliers. Les grands panneaux du second étage avec leurs médaillons

entourés d'arabesques sont des dérivés immédiats de certains motifs bien connus de la décoration de Gaillon. Çà et là cependant apparaissent encore, même dans la décoration, des souvenirs typiques des habitudes gothiques. On notera par exemple les trois masques de feuilles des consoles du premier étage, à côté desquelles trois amours nus mettent, lourdement et naïvement encore, il est vrai, la note classique et italienne.

BIBLIOGRAPHIE : De la Quérière : *Description historique des maisons de Rouen, 1821-1841* (tome II, p. 179, pl.). — Palustre : *La Renaissance en France* (tome II, p. 284-285, grav.) — Adeline : Notice dans la *Normandie pittoresque et monumentale* (p. 37-44, pl. 7.) — Enlart : *Rouen* (Villes d'art célèbres) (p. 127-128, fig.).

Pl. XCIX. — Rouen. — Maison, 31, rue des Arpents.

Au contraire de la précédente, cette maison s'élève dans un quartier pauvre qui avoisine le port. Elle est d'un caractère assez fruste et grossier. De la Quérière la date du règne de Louis XII. Il nous semble bien possible qu'elle soit un peu plus jeune et n'ait été élevée que vers 1525-1530, tant malgré la rudesse de l'exécution, on sent ici l'abandon complet de tout élément gothique et la volonté très caractérisée de régularité et de symétrie. Le plan même l'indique, avec son couloir central ouvert par la porte principale visible au milieu de la façade, ses deux petites baies latérales avec imposte. En arrière, deux petites ailes greffées sur le corps principal, à droite et à gauche, contiennent chacune un escalier. La façade arrière, tournée vers la rue Maumuchet est du reste encore assez intéressante et contient un relief représentant l'Assomption.

BIBLIOGRAPHIE : De la Quérière : *Ouv. cit.* tome I, p. 61-62.

Pl. C. — Rouen. — Maison du pont de l'Arcouët, 185, rue Eau-de-Robec.

C'est dans la pittoresque et populaire rue Eau-de-Robec que s'élève au fond d'une cour, en arrière d'une grosse maison dont les pans de bois sont recouverts d'ardoises, la jolie façade que nous donnons ici comme un des morceaux les plus typiques de ces heureuses créations réalisées par les artistes de la première Renaissance sur des thèmes traditionnels avec des éléments importés d'Italie, mais ingénieusement appropriés à leur génie et sans prétention à la pureté du style.

Malheureusement, la maison est occupée et tenue de façon plus que médiocre, la cour est obstruée par des apprentis informes et l'on chercherait vainement à voir au rez-de-chaussée les colonnes de pierre, dont une décorée d'une statuette représentant la *Foi* que signale encore De la Quérière comme analogue à celles de l'aitre Saint-Maclou, analogues par conséquent à celles de la maison de la rue de l'Hôpital et à celles qui figuraient jadis, 13, rue de l'Écureuil et ont été utilisées dans la sacristie de Saint-Maclou. Mais au-dessus, dans la partie encore visible que montre notre planche, le pan de bois se développe avec une harmonie et une légèreté parfaites.

Dans chaque panneau, les poutrelles entre-croisées forment une espèce de damier. Dans le hourdis sont encastrés des carreaux de terre cuite avec de fantaisistes profils romains. Les quatre maîtresses poutres de l'étage sont décorées de ces balustres saillants d'un très joli dessin, d'une grande finesse d'exécution que nous avons déjà rencontrés dans les constructions de pierre de cette Ville et dont quelques-uns de ceux qui figuraient jadis en abondance dans la rue de la Grosse-Horloge ont été transportés au Musée des antiquités (voir fig. X et XI, p. VI). La lucarne enfin flanquée de deux balustres analogues est très typique aussi par son couronnement rectiligne et classique de l'invasion progressive du goût antique dont nous verrons bientôt l'épanouissement.

BIBLIOGRAPHIE : De la Quérière : *Ouv. cit.* tome II, p. 135.